This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DBC
Light

MÉMOIRES

ET

MÉLANGES HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES.

TOME IV.

PARIS, IMPRIMERIE DE E. POCHARD,
RUE DU POT DE-FER, N. 14.

MÉMOIRES

ET

MÉLANGES HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES

PAR

LE PRINCE DE LIGNE;

ORNÉS

DE SON PORTRAIT ET D'UN FAC-SIMILE DE SON ÉCRITURE.

TOME QUATRIÈME.

ISTOR LIBRARY
NEW-YORK

PARIS.

AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,

ÉDITEURS DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON, PAR M. DE NORVINS.

RUE VIVIENNE, N° 16.

1828

NOTE

TOME SECOND, PAGE 152.

LETTRE

DU PRINCE DE LIGNE

A J.-J. ROUSSEAU.

Je suis, Monsieur, celui qui a été vous voir l'autre jour. Je n'y retourne pas, quoique je m'en meure d'envie; mais vous n'aimez ni les empressés ni les empressements.

Pensez à ce que je vous ai proposé. On ne sait pas lire dans mon pays; vous ne serez ni admiré, ni persécuté.

Vous aurez la clef de mes livres et de mes jardins, vous m'y verrez ou vous ne m'y verrez pas. Vous y aurez une très petite maison de campagne à vous seul, à un quart de lieue de la mienne. Vous y planterez, vous y sèmerez, vous ferez ce que vous voudrez.

Jean-Baptiste * et son esprit sont venus mou-

* Le poète J.-B. Rousseau, dont le caractère moral était fort équivoque, et qui a fait quelques belles odes. C'est à

rir en Flandres, mais il ne faisait que des vers; que Jean-Jacques et son génie viennent y vivre. Que ce soit chez moi, ou plutôt chez lui, que vous continuiez *vitam impendere vero*. Si vous voulez encore plus de liberté, j'ai un très petit coin de terre qui ne dépend de personne; mais le ciel y est beau, y est pur, et ce n'est qu'à quatre-vingts lieues d'ici. Je n'y ai point d'archevêque ni de parlement, mais j'y ai les meilleurs moutons du monde.

J'ai des mouches à miel à l'autre habitation que je vous offre. Si vous les aimez, je les y laisserai; si vous ne les aimez pas, je les transporterai ailleurs : leur république vous traitera mieux que celle de Genève, à qui vous avez fait tant d'honneur, et à qui vous auriez fait du bien.

Comme vous, je n'aime ni les Trônes, ni les Dominations : vous ne règnerez sur personne, mais personne ne règnera sur vous. Si vous acceptez mes offres, Monsieur, j'irai vous chercher

quoi se réduit son mérite littéraire : malgré cela, on l'a surnommé le Grand-Rousseau, moins pour le distinguer de la foule des Rousseau, que pour faire de la peine à M. de Voltaire, dont il était l'ennemi; mais ce surnom est enfin devenu risible.

(*Note de l'Auteur.*)

et vous conduire moi-même au temple de la vertu : ce sera le nom de votre demeure, mais nous ne l'appellerons pas comme cela; j'épargnerai à votre modestie tous les triomphes que vous méritez.

Si tout cela ne vous convient pas, Monsieur, que je n'aie rien dit. Je ne vous verrai pas, mais je continuerai à vous lire et à vous admirer sans vous le dire.

MÉLANGES

ANECDOTIQUES,

LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

FRAGMENT

SUR CASANOVA,

FRÈRE DU FAMEUX PEINTRE DE CE NOM.

C'ÉTAIT un homme de beaucoup d'esprit, de caractère et de connaissances; il s'avoue dans ses mémoires un aventurier, fils d'un père inconnu et d'une mauvaise comédienne de Venise. On trouvera son portrait dans mes ouvrages, sous le nom d'Avanturos. Je ferai ce que je pourrai pour me ressouvenir de ses mémoires, dont le cynisme, entre autres choses, est le plus grand mérite, mais que cette raison empêchera de voir le jour. Il y a du dramatique, de la rapidité, du comique, de la philosophie, des choses neuves, sublimes et inimitables; je m'en rappellerai tout ce que je pourrai. Il eut, dans sa patrie, des aventures de bonne heure. La plus célèbre eut lieu au même couvent où l'abbé de Bernis, alors *am-*

bassadeur de France à Venise, avait aussi une Religieuse. Leurs parties carrées étaient des assauts d'esprit et de volupté. J'ai vu des vers du pontife qui la respiraient tout au moins, et qui inspiraient beaucoup plus.

Casanova est en prison à Corfou, je ne sais plus pourquoi; il s'échappe pendant la nuit, court les plus grands risques sur mer et à terre pour une de ses bonnes fortunes; donne des coups de bâton à un rival qui le reconnaît, revient sur la même petite barque qu'il avait détachée, et, à la faveur de la nuit, se glisse à quatre pattes au pied de la chambre où il était enfermé, appelle du monde à son secours, fait semblant d'avoir la jambe cassée, et dit que dans un accès de fièvre chaude il avait sauté par la fenêtre. Le battu, les parents de la demoiselle, instruits de cette équipée, ont beau se plaindre, l'alibi est prouvé; il criait comme un diable, et le chirurgien lui dit: « Rassurez-vous, ce n'est qu'une entorse. »

Il enlève à Rome la maîtresse du neveu du pape, et, près d'être assassiné, il se sauve dans une petite ville où était le quartier-général de l'armée française; il est près d'être pendu. Ses réponses, trop spirituelles, aux questions des

sentinelles et des officiers qu'on appelle pour l'interroger, le font passer pour un espion. Plus il fait de l'esprit mal à propos, plus on le croit coupable; il est renfermé à la grande-garde; il y fait rire tout le monde. Il fait une banque, il gagne l'argent de toute la garnison. « Pendez-moi, dit-il, si le cardinal Aquaviva, qui m'aime beaucoup, ne répond pas de moi; écrivez à Rome. »

Un soir qu'en veste blanche et en pantoufles à cause de la chaleur, laissant son argent sur la table, il respirait à la porte du corps-de-garde, il lui prend fantaisie de monter sur le cheval d'un officier qui venait d'y arriver, pour voir s'il savait s'y tenir, car il ne l'avait jamais essayé. A peine dessus, le cheval, qui sent que c'est un maladroit, s'inquiète; en se remuant, les étriers pendants le chatouillent; il prend le mors aux dents, traverse la ville, passe les portes et les postes français qui tirent sur lui, traverse les postes autrichiens à trois lieues de là, essuie les coups de carabine des vedettes, qui courent ensuite après lui, et arrive à leur tête, toujours emporté, à Rimini, au quartier-général du prince de Lobkovitz, qui commandait l'armée. Il faisait nuit: cette galopade sur le pavé de la ville, et

cette suite de housards qui n'avaient pas pu le joindre, la met en alarme; on croit que c'est une attaque : on bat la générale, on court aux armes. Le prince feld-maréchal demande son cheval. Les généraux arrivent avec les leurs. On entoure Casanova et sa troupe, on reconnaît les housards. Ils racontent qu'ils ont voulu arrêter un déserteur, un homme suspect. On l'interroge, son air de frayeur et de vérité, dont elle était le cachet, fait croire ce qu'il raconte. Il dîne chez le prince Lobkowitz, l'amuse, attend des lettres de son protecteur le cardinal Aquaviva, qui lui en envoie une pour Constantinople. Voici ce qu'il en raconte :

EXTRAIT DE MES CAPITULAIRES,

TRADUIT DE L'ITALIEN.

« Hier, 2 juin 1741, après dîner, bacha Osman, ci-devant comte de Bonneval, dans un kiosque de son jardin à Buyoukdéré, seul avec moi, me parla ainsi en bonne langue italienne : (Il était bacha à trois queues, ce qui est la même chose que lieutenant-général.)

BONNEVAL.

« Quand vous avez demandé au cardinal Aquaviva une lettre de recommandation pour Constantinople, vous saviez certainement que ce serait à moi qu'il vous adresserait ?

MOI.

« Je vous demande pardon, mon général, je n'en savais rien ; mais je n'ignorais pas que votre excellence était ici, car à Venise tout le monde parle aujourd'hui de vous, comme de M. Lavus. Vos amis sont au désespoir que vous vous soyez fait mahométan.

BONNEVAL.

« Je suis mahométan comme j'étais chrétien ; je porte l'uniforme de mon maître, et je crois au koran comme je croyais à l'évangile. Je n'ai appris qu'à faire la guerre et à être honnête homme. Assurez de cela les bailes de Venise ; mais, pour ce qui regarde le cardinal Aquaviva, je l'ai beaucoup connu à Vienne, il y a trente

ans et même l'an 1704, avant d'entrer au service de la maison d'Autriche, où j'ai passé vingt ans.

MOI.

« Oserais-je vous demander pourquoi vous avez quitté le service de France, après la gloire que vous vous êtes acquise en Piémont sous M. de Vendôme?

BONNEVAL.

« C'est une longue histoire. Je voulais aller au service d'Espagne; mais tous mes projets de ce temps-là me furent traversés par la persécution de madame de Chamillard, qui fit agir son mari, qui fesait parler le roi comme il voulait. Je suis allé au service de l'Empereur après avoir payé, de ma poche, cinq cents sequins à l'*impretaire Ventura*, qui les avait dépensés, par mon ordre, pour l'établissement d'un hôpital que M. de Vendôme, qui commandait l'armée, avait reconnu pour nécessaire. L'intendant Brigni, malgré cela, trouva bon de ne pas me rembourser. En moins de trois semaines, j'ai conquis tout le Biélois, et par là j'ai rendu libre

le passage de France au Milanais. J'étais alors colonel : c'était dans l'année 1704, après la prise d'Ivrée. Ce fut après cette conquête que j'ai rejoint le duc de Vendôme au siége de Civasco. C'est de là que j'ai écrit à Chamillard d'ordonner à l'intendant de me rembourser. Ayant trouvé la réponse de ce ministre fort impertinente, j'ai riposté, comme je devais, en qualité d'homme d'honneur qui ne se sent pas fait pour souffrir des injures. Il m'en répondit encore une autre plus impertinente, et pour lors je lui ai écrit la troisième, où je lui parlais si clair, qu'au lieu de me répondre, il envoya un ordre au comte de Médavi, qui commandait en l'absence du duc de Vendôme, de me faire mettre dans la citadelle de Mantoue. Ayant heureusement prévu cette violence, je me suis retiré à Venise avant que l'ordre arrivât; ainsi conseillé par le duc de Vendôme même, qui, étant alors à Versailles, avait tout su. Ce fut de Venise que j'ai écrit ma dernière lettre à Chamillard, dans laquelle je l'ai prié de m'obtenir la permission d'aller servir Philippe V. Étant neveu de l'abbé de Fénelon, archevêque de Cambrai, qui avait été précepteur de S. M. C., j'avais toutes les raisons de croire et d'espérer

de faire très bien mon chemin à son service; mais Chamillard ne me répondit que très sec, que le roi d'Espagne n'avait pas besoin de moi. Pour lors j'ai pris la résolution d'aller servir la maison d'Autriche, qui m'a d'abord donné le grade de général. Au bout de vingt années de service, j'étais le plus vieux de tous les généraux d'infanterie et de cavalerie; mais, malgré cela, je fus démis de tous mes emplois, exclu du conseil de guerre, et privé de mon régiment, parce que j'ai osé dire en pleine assemblée que ceux qui ont calomnié la reine d'Espagne sont des coquins s'ils étaient hommes, et des c..... s'ils étaient femmes. On m'a mis en prison dans le château de Brünn en Moravie, où je suis resté un an sans être accusé ni entendu. Telle fut la vengeance de ceux qui avaient calomnié la reine. Ce fut au bout d'un an, que l'Empereur, ayant su la verité, m'a fait élargir, mais il ne m'a pas rendu mes emplois. Il dut opter entre le prince Eugène et moi. Ce prince devint mon ennemi acharné, après que la calomnie lancée contre la reine d'Espagne fut reconnue. Ce fut dans l'année 1724. Le marquis de Prié et madame son épouse furent destitués du gouvernement des Pays-Bas, et le prince Eu-

gène même. Je fus sacrifié à sa haine, parce que l'Empereur croyait avoir un besoin indispensable de ce prince. Il a cependant tâché de nous raccommoder, mais en vain. Il lui envoya le grand chancelier de sa cour, comte de Sinzendorf, qui tâcha de le persuader à me voir à Vienne. Le prince lui répondit que l'Empereur était le maître, mais qu'il sortirait par une porte aussitôt qu'il saurait que j'entre par l'autre. L'Empereur alors me fit offrir des lettres de recommandation à quelqu'un de ses alliés; j'ai refusé cette grâce, poliment toutefois, m'étant déterminé d'aller servir le roi d'Espagne. Mais la paix de Liperda m'en a empêché, outre l'opposition du même chancelier, qui dit qu'on devait empêcher qu'un homme comme moi fût au service d'une puissance à laquelle j'aurais pu rendre trop de services, si la guerre entre les deux couronnes venait à se renouveler. Je me suis alors adressé au cardinal de Fleury, et ma femme fit tout son possible à Versailles pour me procurer le moyen d'aller au service d'Espagne, que je désirais. Mais, tout fut inutile; la cabale de Vienne m'avait prévenu. Je suis parti pour Venise, où j'ai secrètement arrangé mes affaires avec la Porte Otto-

mane, que je sers depuis seize ans. Si je n'avais pas défendu l'honneur d'une grande reine, femme du roi D. Louis, le prince Eugène ne serait pas devenu mon ennemi, comme les Prié et la d'Apremont, et je ne serais jamais sorti du service de la maison d'Autriche. Le marquis des Eaux, galant de la d'Apremont, fille de la de Prié, est allé en Espagne d'abord qu'elle devint veuve, après lui avoir promis de l'épouser à son retour. Ce fut le comte de Lannoi qui lui porta la lettre de Madrid, où il l'assurait qu'il allait retourner; mais ne retournant pas, et même ne lui écrivant plus, la Prié et la d'Apremont dirent que la reine d'Espagne avait été mise aux arrêts à cause de ses amours avec des Eaux, surpris avec elle par le roi, qui l'avait fait poignarder et jeter par la fenêtre. Lannoi donna en public un démenti aux calomniateurs et fut mis en prison dans la citadelle d'Anvers. Peu de temps après, je fus mis à Spielberg, comme je vous l'ai dit, par la même raison. La reine d'Espagne n'avait été mise aux arrêts que pour quelques enfantillages.

« Le prince Eugène, avec toute sa dévotion, avait un esprit perfide, et il est fameux par ses haines. Pour ce qui regarde l'Empereur et les

rois de France et d'Espagne, je n'ai pas à me plaindre d'eux. Les souverains ne peuvent s'opposer aux injustices de ceux qui sont à la tête de leurs affaires, qu'en se déterminant à les renvoyer. Or, ils signent à leurs perfidies dans l'impuissance où ils croient être de se passer d'eux. J'aurais mieux fait de ne me mêler de rien; mais l'amour de la vérité m'a toujours possédé. »

Quoique Casanova m'ait lu ses *Mémoires*, je n'ai pas observé la date de tous les singuliers évènements de sa vie; ainsi point de chronologie de ma part dans son histoire. Bien reçu des ministres étrangers qui demeuraient à Péra, il était au moment d'être pris par l'un d'eux pour secrétaire de légation, point du tout: le Grand-Seigneur fait une de ses promenades ridicules dans les rues de Constantinople; Casanova se met à rire, il est empoigné par des Janissaires. On parle de l'empaler, il est leste, les Turcs sont lents; avant d'être garrotté, il s'échappe, court au port, saute dans un navire qui fait voile pour Venise, y arrive très vite avec un bon vent, et est caressé par ses amis de collége, et surtout par les Jésuites qui l'avaient

Fatigué de marcher à pied, il entre dans une maison de campagne et se dit un des parents du noble à qui elle appartient. On lui répond qu'en ayant été requis par la république, il est avec des Sbires à la poursuite d'un grand gueux qui s'est sauvé des Plombs de ce côté-là; il a la hardiesse d'y dîner, donne son habit à un paysan qui, séduit par le point d'Espagne, ne balance pas et est arrêté un moment après pour lui. Il ignore s'il a passé sa vie dans les Plombs à sa place.

Casanova se sauve en Allemagne, trouve de l'argent partout, tantôt en faisant le chansonnier, l'improvisateur, le sorcier, et puis le joueur. Trop délicat pour tromper, il n'est pas fâché de s'associer avec un grand tricheur que j'ai vu il y a six ans à Dux, où il est venu le voir. Leur entrevue, le récit de tout ce qui leur était arrivé depuis ce temps-là, a été pour moi la chose la plus comique. Il s'appelle La Croix, ou Cruce, ou della Croce, tout comme on veut, suivant l'occasion.

Il se brouille, se raccommode avec lui, le délivre de la prison, sauve plusieurs familles de la misère, se fait quelquefois l'avocat de quelques autres, prend un secrétaire nommé Costa

impatienté par lui, il veut le battre, l'embrasse, tombe à ses genoux, et le plus grand reproche qu'il lui fait, c'est d'avoir écrit la ville de *Trente* en chiffre 30.

Des plaintes des parents des jeunes gens de Nuremberg qui avaient perdu leur argent, font arrêter l'honnête et le malhonnête associé; avec son gain, il se tire de prison; va toujours sans aveu, sans projet, porter sa fortune ailleurs, jusqu'à ce qu'elle soit assez dissipée pour en chercher une nouvelle. Ses gens se battent à Augsbourg. Il bat ses gens pour les séparer, il est mis en prison. On ne l'en tire que pour le prier de sortir de la ville.

Sa voiture se brise près du château d'un baron allemand dont je ne puis pas dire le nom, il est bien avec l'une de ses filles; mais enchanté de l'autre qui l'adore, il l'y encourage, devient son instituteur; il en est aimé au point de l'épouser, et, loin de la corrompre pour l'amour, ou de la séduire pour l'hymen, il s'arrache de ce séjour, pour ne pas la rendre malheureuse par un mariage si inégal, et poursuit son rôle d'aventurier. Il s'échappe, un beau jour, sans qu'on sache au château ce qu'il est devenu, laisse les deux sœurs en larmes, et, revenant

quelques années après, il apprend avec le plus grand plaisir que son écolière de vertu, fidèle à ses principes, faisait le bonheur d'un mari jeune et intéressant, et que son écolière de volupté trompait le sien, sans qu'il s'en aperçût, et était difficile sur le choix de ses amants, puisqu'il ne lui avait pas été aisé d'en trouver un aussi aimable que lui, Casanova; ce qu'il ne dit pas par modestie, mais ce qu'il a la bonté de faire entendre.

Il repasse par Nuremberg, et se donne à la porte le nom de Saingall, qui lui vint à la bouche dans ce moment, et qu'il a ajouté depuis ce temps-là à celui de Casanova, pour se faire gentilhomme, disait-il, et n'en avoir lui-même obligation à aucun souverain. On le reconnaît, on l'arrête. Le bourgmestre l'interroge d'un air terrible : *Qu'est-ce que ce faux nom?* lui dit-il. *Il ne l'est pas*, répondit-il; *il est à moi puisque je l'ai pris, je n'ai pas dit que je n'étais pas Casanova, puisque je le suis. — Quel droit avez-vous de porter l'autre nom? — L'alphabet*, répondit-il, *m'appartient.—Quel autre titre avez-vous? — Votre grand-père a choisi huit ou dix lettres qui, réunies, forment un son barbare, j'en ai choisi cinq ou six qui me plaisent,*

qu'avez-vous à dire? — Cela est vrai, dit le bourgmestre convaincu par cet excellent raisonnement; et, puisqu'il est ainsi, passez.

Il va en France, il se ressouvient du cardinal de Bernis, le seul homme qu'il y connaisse, il en est reçu à merveille, ils se rappellent leur aventure de religieuse; il allait chez lui quand il voulait, ne songeait à rien demander, son argent était parti. Le cardinal lui demande s'il en a, et lui fait donner une place à la loterie, qui lui vaut huit ou dix mille francs. Qu'est-ce que c'est que cela à Paris? il en dépense trente mille: filles de l'opéra, équipages, livrée d'un grand seigneur italien de mauvais goût, soupers, maison montée, etc..... Il fallait bien qu'on se chargeât de payer tout cela. Il rencontre par hasard une des plus grandes dames du royaume, madame d'Urfé, à qui ses grands yeux, son nez singulier, et le teint rembruni de son pays, plaisent. Il soupe chez elle, on parle magie, astrologie, cabale; avec un air raisonnable, il combat les deux premières choses, et dit qu'il est fort dans la troisième: « En voulez-vous une preuve? dit-il: avez-vous quelque chose à demander à la cour? je parie de vous dire ce que le ministre vous répondra. » Il fait des chiffres, calculs, écritures, cer-

cles, etc..... et s'assure que le cardinal de Bernis lui permettra de parler au Roi de son affaire, et de la faire réussir, malgré les difficultés que lui-même lui en présentera. Casanova court chez lui, l'en prévient, lui conte son histoire, le cardinal en rit comme un fou et attend madame d'Urfé avec impatience.

Casanova lui dit: « Monseigneur, douze ambassadeurs ou ministres vous attendent dans votre antichambre, je m'en vais. — Parlons encore de Venise, » lui répondit-il. Casanova lui rappelle les vers les mieux faits, et les plus *tendres* qu'on ait jamais faits, qu'il fit un jour à une de leurs orgies: « Oubliez-les, mon ami, lui dit le ministre, je suis en train d'être culbuté. Si on les connaissait, cela avancerait les affaires de mes ennemis. » Il est renvoyé quelques jours après. Casanova perd sa place, mais madame d'Urfé lui reste.

Son affaire avait réussi avant l'exil du cardinal, voilà Casanova rempli de présents; il lui apprend la cabale. Le voilà écrasé de bienfaits. Moitié adresse de maître, moitié de hasard, elle devine quelquefois, et serait la plus heureuse des femmes, si son âge et sa figure lui permettaient de passer une nuit dans les bras de son

espèce de sorcier. Il fallait cependant mériter plus de cent mille écus qu'il en avait reçus, et autant qu'il était sûr d'avoir.

Casanova n'avait pas autant de rigueur pour une de ses femmes, et lui confie son projet. « Il sera piquant, dit-il, de passer une nuit avec vous, et avec elle en même temps; j'introduirai un soldat aux gardes-françaises qui passera pour moi. » Il dit à madame d'Urfé : « Mon génie me menace de me quitter, si vous me rendez heureux sous ma forme naturelle; je vous parlerai sans la reprendre, et nos désirs seront satisfaits. » Le soldat est introduit. Casanova se met avec la jolie femme-de-chambre à coté du sanctuaire des plaisirs de madame d'Urfé, elle est ravie au troisième ciel, cause quelquefois avec lui ; et lorsque le génie lui permet de reprendre sa figure, un petit bout de bougie est le signal de la fuite de son représentant et de la petite suivante.

Le bruit de tant de dépenses extravagantes que faisait madame d'Urfé se répand dans Paris : et Casanova échappe à la police, et sans doute à la Bastille, en partant de Paris au plus vite. Il voyage en grand seigneur, et est traité à merveille partout. Il fait quelquefois une banque

pour doubler sa fortune, et en perd la moitié. Il doit être arrêté à Stuttgard, pour du bruit qu'il a fait dans les rues, et, je crois, pour un défi qu'il a donné à l'officier de garde. Il se sauve. Il va à Ferney.

La première chose qu'il fait, c'est de se brouiller avec M. de Voltaire, pour lui faire entendre que la *Henriade* est autant au-dessous de la *Jérusalem Délivrée*, qu'il est au-dessous de l'Arioste dans la *Pucelle*. Il l'intéresse malgré cela un moment ; mais il lui vante Jean-Jacques dans le moment où celui-ci avait soulevé Genève contre lui ; et ils se séparent tous les deux très mécontents l'un de l'autre. Il paraît suspect aux deux partis qui ont toujours divisé cette petite république, et part pour l'Angleterre. Il y a la plus piquante aventure d'amour et de bienfaisance que je connaisse, mais je ne m'en souviens pas assez pour la raconter. Il arrache une famille malheureuse aux prisons, est couvert de bénédictions, et songe à remettre sa fortune, dont il n'avait presque plus rien. Quoi de plus innocent que d'aller en faire une autre ailleurs? Il n'y a pas bien loin de Londres à Amsterdam. Il y voit la fille du riche banquier Hope. Elle lui plaît, il lui plaît, va chez son père, à qui il plaît

également. Pour les amuser il fait la cabale; le hasard les fait toutes si bien réussir, qu'on crie au prodige. M. Hope ne dit rien, mais, sans faire semblant d'y croire, demande si un tel vaisseau, qu'il nomme, reviendra des Indes, où on le croit perdu. Casanova chiffre, calcule, pense et prédit : *Dans la semaine.* M. Hope sort et va l'assurer pour deux cent mille florins : c'est-à-dire que, s'il périt, il en perd la cargaison, qui était de plusieurs millions.

Les intéressés l'acceptent avec le plus grand plaisir. M. Hope rentre et court embrasser Casanova. *Vous m'avez fait gagner, mon ami*, lui dit-il, *aujourd'hui, deux cent mille florins dans deux minutes. Comment?* dit celui-ci, qui ne le comprenait pas. *C'est votre cabale, je viens de la chambre d'assurance.* Casanova, effrayé, lui dit : *Revenez-en s'il en est temps, je suis peut-être cause de votre ruine : et ce sera là votre récompense pour votre excellent accueil. Je suis l'homme du monde le plus malheureux; ma cabale est un jeu d'esprit et de hasard. Il n'existe point d'art cabalistique.... Oh! que si*, lui dit finement M. Hope; *effet de votre modestie, je suis sûr de mon affaire.* Heureusement pour eux deux le vaisseau arriva le lendemain dans le port.

M. Hope veut l'associer à son commerce. La fille veut l'épouser. Casanova ne veut pas faire leur malheur, et s'enlève à l'amour et à l'amitié pour ne pas leur faire faire, dit-il, l'acquisition d'un aventurier dans leur famille. Mademoiselle Hope, désolée de le perdre comme époux, le redemande comme amant, quand elle sera mariée; et ne se console de son départ qu'en lui remettant de la part de son père une somme assez considérable.

Un vaisseau fait voile pour Lisbonne : avec des lettres de recommandation de son Hope d'Amsterdam, il y est bien accueilli ; soutient les jésuites, ses anciens précepteurs, s'informe de l'assassinat du roi, est suspect au marquis de Pombal, qui le fait arrêter et, trouvant que ce n'est qu'un bavard imprudent, lui fait dire d'aller en Espagne.

Quel pays pour Casanova! Sérénades données ou battues par lui... philosophie mal employée en faveur de l'humanité contre les combats de taureau... doutes sur la religion... moqueries sur les grands d'Espagne, toujours petits de figure, qu'il regardait du haut de la grandeur de la sienne... rivalité d'amour avec les moines... c'était dix fois plus qu'il ne fallait pour un au-

todafé; mais une fille de savetier-gentilhomme chez qui il logeait, et qui était amoureuse de lui, employa son confesseur à savoir du grand inquisiteur dominicain quand toutes les preuves contre Casanova seraient rassemblées; et il se sauva chez le secrétaire du ministre de Russie, qui partait pour son pays, et qui le prit à temps dans sa voiture. Il y a vingt choses plaisantes sur Madrid, dont je ne me souviens pas, et beaucoup de piquant sur la noblesse du savetier son hôte, qui dédaignait tous les métiers et états, et mettait son épée le dimanche. « Ma profession, lui disait-il, ne déroge point comme celle de cordonnier, voilà l'agrément de l'une et la différence de l'autre. » La chaleur du climat et de l'âme de sa fille lui procure bien du plaisir et des réflexions; elle était dévote comme un ange, et réparait ses actions par ses discours: elle le prêchait avant et après les preuves d'amour qu'elle lui donnait, et le menaçait de les lui retirer s'il ne se convertissait pas; c'était un mélange de mysticité et de volupté, de Marie de la Greda et de Thérèse-Philosophe, de théologie et de l'Arétin. Son esprit était aussi ardent et ses yeux aussi vifs que son cœur.

Il est à remarquer que Casanova, depuis dix-sept ans qu'il courait le monde, n'avait jamais eu de passeport, ni de lettres-de-change, ni de recommandation. Ses aventures de Madrid ne pouvaient pas engager le ministre, qui lui avait permis d'accompagner son secrétaire, à lui en donner. « Allons, disait-il, me voici au bout du monde, du pays le plus chaud au plus froid; » et puis sa devise ou son proverbe sur lui : *Volentem ducit, nolentem trahit.* « Je serai peut-être, dit-il, attaché à la cour de Catherine, son bibliothécaire, son amant, son secrétaire, son chargé d'affaires à quelque cour, ou gouverneur d'un grand seigneur. Pourquoi non? On a pris pour cet emploi le cuisinier du marquis de l'Hospital, ambassadeur de France, avec qui il s'était brouillé. Il y a aussi quelques friseurs de ce pays-là, et un confiseur du mien qui élèvent des enfants de Knées. Casanova est fait pour toutes les meilleures places, Casanova sera aimé de la mère de son jeune homme; il s'enrichira; et, comme il n'y a plus de madame d'Urfé et de M. Hope pour lui, il gardera ce qu'il aura, ne voyagera plus en Berline à six chevaux ou à pied, ne délivrera plus personne de prison, ne dotera plus de fille, n'en refusera plus par

délicatesse, ne mettra plus mille ducats sur une carte, n'offensera plus les magistrats et les préjugés. »

A la fin d'un de ces jours méridionaux du septentrion, une de ces nuits qu'il ne fait presque pas nuit, l'impératrice se promenant avec toute sa cour au jardin d'été, aperçoit une figure et une tenue assez extraordinaire, italienne à ce qu'elle juge, et devina à sa mine être celui dont elle avait vu le nom dans le rapport de la garde et de la police.

Casanova regardait une statue d'un air moqueur. — *Elle ne vous plaît pas, monsieur.* — *Non, madame, elle est sans proportion.* — *C'est une nymphe.* — *Elle n'en a pas la taille, madame; et quelle nymphe? Il n'y a point d'attributs.* — *N'êtes-vous pas le frère du peintre?* — *Oui, madame, comment votre majesté le sait-elle, et connaît-elle ce barbouilleur?* — *Il a du génie, monsieur, j'en fais cas.* — *Oui, madame, du feu plutôt, du coloris, de l'effet et quelque belle ordonnance. Mais le dessin, l'achevé n'est pas son fort.* — *Avez-vous vu cette petite maison de bois, la première de Pétersbourg, bâtie par Pierre I^er^?* — *Oui, madame, il aurait dû aller en Italie plutôt qu'en France.*

Cette critique du frère était assez fondée, et je lui ai reproché souvent le coup de canon ou de pistolet dont la fumée le dispensait de finir ses ouvrages. On ne savait pas, moyennant cela, si les turbans de ses Turcs étaient des taches ou quelque chose de prononcé : il avait aussi le tort de faire les têtes de ses chevaux trop petites, et busquées comme les Napolitains ; et c'était par principe, car son mannequin cheval était ainsi.

Il était singulier aussi : je lui demandai, en riant, pourquoi dans un de ses beaux tableaux du palais Bourbon il avait mis mon bisaïeul sur un cheval gris, se sauvant de toutes ses forces, du temps qu'il fut fait prisonnier à la tête de l'infanterie, après avoir fait des merveilles à celle de la cavalerie, à la bataille de Lens. Trente ans après, il fait un grand tableau qui fut envoyé à l'impératrice de Russie. C'était le portrait de l'empereur Joseph entouré de ses grands généraux, Lacy, Laudon, Haddik qui même y avait quelques droits : quel fut mon étonnement lorsqu'exposé chez le prince de Kaunitz, je m'y trouvai aussi, fort ressemblant!

Cela fit le malheur de tous mes camarades. « Pourquoi, dis-je à Casanova, leur faire cette

peine? — C'est pour réparer, dit-il, le tort que je fis à un prince de Ligne en 1648.»

Le maréchal Pellegrini lui dit un jour drôlement, avec son accent italien de Bergame: «Mon camarade, mon pays, car je suis de Vérone, mettez-moi là aussi, je vous prie, et quand ce ne serait que dans un petit coin. — Il n'y a plus de place pour votre Excellence. — Mon ami, dussé-je entrer tout entier dans le cadre, faites voir seulement un bout de mon nez, un petit bout de ma figure, je serai content.»

Et il l'obtint à force de persécution.

L'impératrice passa son chemin; elle rit plutôt des réponses de l'homme bizarre qu'elle ne s'en fâcha ; mais ayant appris qu'avec le peu d'argent qui lui restait il faisait une banque dans un café, elle lui fit dire que ce n'était pas le moyen de se recommander auprès d'elle, et qu'elle ne pouvait pas se l'attacher. Les courtisans russes n'eurent garde, après cela, de se l'attacher non plus. Il partit pour Berlin. «Je parlerai au Roi, se dit Casanova en lui-même; je parlerai d'Algarotti comme si je le connaissais, je dirai du mal de la littérature allemande que je n'aime et ne connais pas plus que lui. Je lui demanderai une place.» Il arrive, se fait présenter au Roi

comme l'homme de la fuite des Plombs, et cause long-temps avec lui.— « Mais cette histoire est-elle bien vraie ? — Tout autre que Sa Majesté ne me ferait pas cette question impunément, je n'ai jamais menti. — Vous devez abhorrer votre patrie.—Pas du tout; » et voilà des paradoxes sans fin dont il régale le Roi sur les gouvernements et les lois. Les auteurs classiques, sur lesquels je n'ai vu personne de plus fort que lui, furent mis en revue. Fréderic est au moment d'être content de lui. Il l'intéresse même par des détails encore sur Venise; mais il lui dit que Maupertuis était peu physicien, et d'Alembert peu géomètre, Voltaire peu poète, d'Argens peu philosophe, Deprade mauvais théologien, Lamettrie mauvais médecin, Labeaumelle mauvais critique, Diderot mauvais écrivain, et Konig un pédant.

Fréderic trouva que ce n'était pas son homme, mais il dit :« Tâchons pourtant de l'employer. Il a bien de l'esprit et des connaissances, peut-être il sera utile à l'un de mes établissements. »

Il l'envoie chercher le lendemain. « Avez-vous de la patience, lui dit-il, et de l'ordre ? — Très peu, sire. — Peu d'argent ? — Presque plus. — Tant mieux, vous vous contenterez de très petits

appointements. — Il faudra bien, car j'ai mangé un million. — Comment l'avez-vous eu ? — Par la cabale; j'ai su le passé, j'ai prédit l'avenir.» Le Roi se mit à rire: « Vous êtes donc un aventurier?—Oui, sire; et si je rattrape la fortune par son toupet, je ne la lâcherai plus.—Ce n'est pas chez moi qu'on la trouve. Suivez-moi à l'établissement des cadets. J'y ai une quantité de misérables, de cochons, de bêtes, pour gouverneurs, précepteurs, instituteurs, je ne sais comment les appeler moi-même. Je voudrais les mieux composer. Venez. » Casanova l'accompagne.

Il demande au premier qu'il rencontre:«Quels sont vos gages?—Trois cents écus, lui répondit-il. —Miséricorde! dit Casanova, ce n'est pas mon fait. Mais voyons pourtant ce qu'il y a à faire ici.»Le Roi passe en revue sur une ligne les gouverneurs, les trouve cochons comme il l'avait annoncé, mal peignés et mal tenus. Il lève la canne sur un couple qui répond de travers à ses questions. Il visite toutes les chambres, les trouve dans un état dégoûtant, les jeunes gens mal rangés, et le regardant d'un air bête; et dans une de leurs salles, un pot-de-chambre sur une table. Il fait prendre par la tête le gou-

verneur qui en était le chef, et le fait mettre au *staab-stockans*, c'est-à-dire au prévôt.

Casanova tremble de toutes ses forces d'y aller s'il refuse une place aussi agréable; et lorsque le Roi se retourne pour la lui proposer, il ne le trouve plus. Il part le même jour pour Varsovie, et fait dire à Fréderic qu'il n'aime pas mieux les fers que les plombs.

Là, il trouve un appui: Thomatis le présente et le recommande au roi de Pologne, à qui il était facile de plaire par une conversation intéressante. Celle de Casanova, chargée d'évènements et animée par l'originalité, le fit recevoir et réussir dans toutes les grandes maisons. La générosité de Stanislas-Auguste soutenait bien des inutiles; en cette qualité Casanova en profita. Le prince palatin de Russie l'aimait aussi. Il fut peut-être de moitié dans quelque gros jeu. M. de Saingall (nom qu'il avait déja pris) se trouve encore une fois un seigneur; décide, contrarie, protège, blâme, fronde et déplaît.

Le moyen qu'il fût tranquille quelque part! n'est-il pas obligé, comme Vénitien, de se mêler du spectacle italien? Le grand général Branicki y avait une maîtresse: elle eut le malheur de ne pas être trouvée bonne par M. Casanova. Il la

siffla: et rencontrant son amant dans la loge d'une autre actrice qui s'habillait, celui-ci, qui l'y était venu chercher, lui dit qu'il n'y avait qu'un drôle qui eût été capable de cela, et qu'il avait envie de le faire jeter par la fenêtre. Que de choses entrèrent dans la minute dans l'âme vindicative d'un italien, et passèrent dans sa tête! celle d'un autre aurait peut-être contenu l'idée du stylet ou d'une petite poudre innocente: mais Casanova, noble et grand dans ses manières, roule sa noble vengeance dans ses yeux, comme Homère nous peint Jupiter; au lieu de la foudre, il lança un regard effrayant, et alla se coucher.

Branicki m'a raconté tout cela aussi: mais je ne m'en souviens plus que confusément. Il reçoit le lendemain le billet le plus bizarre, le plus respectueux, le plus impertinent, caressant, menaçant, où il ne comprend rien. Il en rit et n'y pense plus. Arrive un second plus clair, un vrai cartel. Branicki aime mieux se battre qu'écrire. Il lui fait dire qu'il lui parlera au spectacle. Les révérences, que sans cela Casanova ne fesait guère, annoncent et précèdent sa proposition. — « Eh bien, volontiers; mais êtes-vous gentilhomme? — Plus que cela, monseigneur, je

suis de votre société. — Je parie que vous ne vous êtes jamais battu ?—Jamais, Excellence.— Pourquoi diable commencer par moi? — Parce que personne ne m'a jamais insulté. — L'affaire ne peut-elle pas s'arranger ? — Eh quoi, monseigneur, avec un autre que votre excellence je l'arrangerais d'abord. — Je ne les évite pas, M. Casanova, pour l'ordinaire, mais je vous avoue qu'avec vous.... Je vous entends, monseigneur; elle me fera plus d'honneur qu'à vous, c'est pour cela que je le veux. — Allons donc, il faut vous obéir; où ? comment? à quelle heure?—Votre excellence réglera tout cela. — Mais l'épée..... Vous n'avez pas l'air adroit ; le sabre est notre fort à nous autres Polonais : et le pistolet.... je vous avertis que je tire à merveille. — N'importe, quelquefois le hasard y met de l'égalité. — Je parie que vous n'en avez pas. — Je n'en ai jamais vu ni touché. — Eh bien, je vous apporterai les miens. A neuf heures du matin, à tel endroit. »

Casanova s'y rend, et voit arriver le grand-général de la couronne en voiture à six chevaux, avec ses aides-de-camp, pages, coureurs, et houlans; il descend lestement.—«Est-ce votre dernier mot ? — Oui, monseigneur. — Je vais

donc charger moi-même ces pistolets en votre présence. Ils sont du bon faiseur de Kuchelreiter. — Je vais les essayer sur la tête de son excellence, et il le couche en joue.»

Au lieu de la tête, il lui perce le ventre. Branicki en tombant lui jette mille ducats, et lui dit: « Sauvez-vous; le Roi, qui m'aime beaucoup, vous en voudra. Je me meurs, à ce que je crois.» Ses aides-de-camp, ou ses houlans, veulent sabrer Casanova. Branicki a la force de leur crier: « Arrêtez, quelle lâcheté! » On l'emporte évanoui.

Casanova, qui du coup de pistolet de Branicki, parti en même temps, avait eu le poing percé, le met dans sa veste, pour ne point faire honneur et plaisir, dit-il, aux Polonais; rentre tranquillement à Varsovie, et va dîner chez le prince Czartoriski, qui ne savait pas encore ce qui s'était passé.

Un page du Roi vint le lui dire à l'oreille; il s'approcha de celle de Casanova pour lui dire de partir. Le bon Stanislas Auguste lui envoie de l'argent, et, au risque d'être arrêté, il reste à Varsovie jusqu'à la levée du premier appareil; il est décidé que le coup n'est pas mortel. Avant cette décision, un ami trop chaud de Branicki, sur la nouvelle qu'il est tué par un

Italien, court chez Thomatis, lui donne un coup de sabre dans le visage, et sort en lui en demandant pardon, ayant appris que ce n'était pas lui.

Je ne me souviens plus où Casanova alla faire le chevalier ou le juif errant, car il tenait de l'un et de l'autre. Toutes les portes des villes, cours ou châteaux, lui étaient presque fermées. Mais je sais bien qu'il passa par Vienne avant que son frère y fût établi. Il profita de la complaisance que l'empereur Joseph avait de recevoir tout le monde. —« Je n'aime pas cela, dit Casanova dans ses *Mémoires*; un souverain sort de sa chambre dans l'intention de refuser, car il s'attend à des demandes indiscrètes. Si l'on parvenait autrefois à en voir un, dans le temps qu'ils étaient presque inaccessibles, il s'empressait d'accorder, bien aise de faire quelque chose par lui-même. »

L'empereur, qui n'oubliait jamais rien et savait tout sur un chacun, lui dit: « Il me semble que vous avez été l'ami de M. Saugouri. —Oui, dit Casanova, noble vénitien. — Je n'aime pas trop sa noblesse, je n'estime pas ceux qui l'achètent.—Et ceux qui la vendent, sire ?» Joseph II changea de conversation, ne voulut pas s'enga-

ger dans celle-là, et se retira assez mécontent de cette réponse.

Je crois que c'est alors qu'il alla à Paris pour la dernière fois. Mon neveu Waldstein prit du goût pour lui chez l'ambassadeur de Venise, où ils dînaient ensemble. Comme il fait semblant de croire et de se mêler de magie, il nomme les clavicules de Salomon, Agrippa, etc.; et tout dans ce genre-là se présente aisément à lui. « A qui parlez-vous de cela? dit Casanova; *oh! che bella cosa, cospetto!* —Tout cela m'est familier; ainsi, dit Waldstein, venez en Bohême avec moi, je pars demain. »

Casanova, à bout d'argent, de voyages et d'aventures, y consent, et le voilà bibliothécaire d'un descendant du grand Waldstein. Il a passé, en cette qualité, les quatorze dernières années de sa vie, au château de Dux près de Tœplitz, où pendant six étés il me rendit heureux par son imagination aussi vive qu'à vingt ans, son enthousiasme pour moi, et son utile et agréable instruction.

Qu'on ne croie pas que dans ce port de tranquillité que la bienfaisance du comte de Waldstein lui ouvrit pour le préserver des orages, il n'en ait pas cherché; il n'y a pas de jour que

pour son café, son lait, son plat de macaroni qu'il exigeait, il n'ait eu une querelle dans la maison. Le cuisinier lui avait manqué la polenta, l'écuyer lui avait donné un mauvais cocher pour venir me voir, des chiens avaient aboyé pendant la nuit; plus de convives que n'en attendait Waldstein, étaient cause qu'il avait mangé à une petite table. Un cor de chasse avait déchiré ses oreilles par quelques sons aigres ou faux. Le curé l'avait ennuyé en s'avisant de vouloir le convertir. Le comte ne lui avait pas dit bonjour le premier. La soupe, par malice, lui avait été servie trop chaude. Un valet l'avait fait attendre pour lui donner à boire. Il n'avait pas été présenté à un homme de considération, qui était venu voir la lance qui perça le Grand Waldstein. On n'avait pas pu faute de clef, mais par méchanceté, lui ouvrir l'arsenal. Le comte avait prêté un livre sans l'en prévenir. Un palfrenier ne lui avait pas ôté son chapeau en passant. Il a parlé allemand, on ne l'a pas entendu. Il s'est fâché, on a ri. Il a montré de ses vers français, on a ri. Il a gesticulé en déclamant de ses vers italiens, on a ri. Il a fait la révérence en entrant, comme Marcel le fameux maître de danse le lui avait appris

il y a soixante ans, on a ri. Il a fait le pas grave dans son menuet à chaque bal, on a ri. Il a mis son plumet blanc, son droguet de soie doré, sa veste de velours noir, et ses jarretières à boucles de strass sur des bas de soie à rouleau, on a ri. « *Cospetto!* disait-il, canaille que vous êtes, vous êtes tous des Jacobins, vous manquez au comte; et le comte me manque, en ne vous punissant pas. Monsieur, lui dit-il, j'ai percé le ventre du grand général de Pologne, je ne suis pas gentilhomme, mais je me suis fait gentilhomme. » Le comte a ri, grief de plus. Le comte un jour entre chez lui, avec deux paires de pistolets, sans dire un mot, en le regardant sérieusement et mourant d'envie de rire. Casanova pleure, l'embrasse, dit: « Je tuerai mon bienfaiteur!... *Oh! che bella cosa!* » Il reprend ses larmes, ses regrets, craint qu'on ne pense qu'il a peur, accepte les pistolets, les rend avec grâce, comme la main qu'on donne au menuet à la hauteur de l'œil, pleure encore, et parle magie, cabale et macaroni.

Les mères du village se plaignent de ce que Casanova veut apprendre des sottises à toutes les petites filles. Il dit que ce sont des démocrates. Il donne le nom de Calvados, je ne sais

pas pourquoi, à l'abbaye d'Ossegg, située à une demi-lieue, se brouille, et brouille le comte avec les moines. Il se donne des indigestions, et dit qu'on veut l'empoisonner. Il est versé, il dit que c'est par ordre des Jacobins. Il prend à crédit à la manufacture de draps d'Oberteitersdorf appartenant au comte, et dit qu'on lui manque de respect quand on vient lui demander de l'argent.

Le moyen de résister à tant de persécutions! Dieu lui ordonne de quitter Dux; sans y croire autant qu'à sa mort, dont il ne doutait plus, il prétendait que chaque chose qu'il avait faite, c'était par l'ordre de Dieu, et c'était sa devise. Dieu lui ordonne de me demander des lettres de recommandation pour le duc de Weimar, qui m'aime beaucoup, pour la duchesse de Saxe-Gotha, qui ne me connaît pas, et pour des Juifs de Berlin. Et il part en cachette, laisse une lettre de congé à Waldstein, tendre, fière, honnête et irritée. Waldstein rit, et dit qu'il reviendra. On fait attendre Casanova dans les antichambres; on ne peut lui donner de place, ni de gouverneur, ni de bibliothécaire, ni de chambellan. Il dit partout que les Allemands sont bien bêtes. L'excellent et très aimable duc de Weimar

le reçoit à merveille; mais dans l'instant il devient jaloux de Goëthe et de Wieland, ses protégés à juste titre. Il déclame contre eux et la littérature du pays; à Berlin contre l'ignorance, la superstition, la friponnerie des Hébreux, à qui je l'avais adressé; tire cependant, pour l'argent qu'ils lui prêtent, des lettres-de-change sur le comte, qui rit, paie, et l'embrasse quand il revient. Casanova rit, pleure, et lui dit que Dieu lui avait ordonné de faire ce voyage de six semaines, de partir sans le lui dire, et de rentrer dans sa chambre de Dux.

Enchanté de nous revoir, il nous raconte plaisamment toutes les contrariétés qu'il a éprouvées et à qui sa susceptibilité donne le nom d'humiliation. Je suis fier, disait-il, parce que je ne suis rien. Mais huit jours après son retour que de nouveaux malheurs! on sert des fraises à tout le monde avant lui. Il ne lui en reste pas, et, pour comble de chagrin, son portrait qu'il avait dans sa chambre, et qu'il croyait enlevé par un de ses admirateurs, se trouve dans un de ces cabinets qu'on appelle en allemand *retirade*.

Il passe ainsi cinq ans à s'agiter, se désoler, à gémir surtout de la conquête de son ingrate

patrie, et à nous parler de la ligue de Cambrai, et de la gloire de son ancienne et superbe Venise, qui avait résisté à l'Europe et l'Asie. Son appétit diminuant tous les jours, il regretta assez peu la vie; mais il la finit noblement vis-à-vis de Dieu et des hommes. Il reçut avec de grands gestes et quelques sentences les Sacrements, et dit: « Grand Dieu, et vous témoins de ma mort, j'ai vécu en philosophe, et je meurs en chrétien. »

REMARQUES

SUR QUELQUES OUVRAGES

DE M. DE LAHARPE.

SUR LA CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE

AVEC LE GRAND-DUC.

(PAUL PREMIER, EMPEREUR DE RUSSIE).

LAHARPE a manqué de tact dans ses lettres au Grand-Duc, en lui parlant de l'Histoire de la révolution de Russie, par M. *de Rulhières* qui y a ramassé toutes sortes de mensonges et de fausses anecdotes. Il n'avait qu'à parler à Oranienbaun à de vieux domestiques de Pierre III. Rien ne prouve plus l'ignorance où était la grande Catherine d'une mort qu'elle n'avait point ordonnée, que la liberté qu'ils ont eue de raconter tout ce qui s'est passé. Apparemment même qu'elle a ignoré qu'on lui ait attribué ce crime.

Obligé, par ses bontés, à passer tous les jours, depuis cinq heures jusqu'à dix, dans sa société intime, avec cinq ou six personnes, j'ai

su avec certitude qu'elle fut saisie d'un mouvement involontaire lorsqu'elle apprit la mort de Pierre III, chez le comte Panin, où elle se trouvait avec le grand chambellan Schuwaloff. Sans doute que la crainte de passer pour en être complice, produisit cet effet; car elle ne le détrôna que parce que le lendemain elle eût été tout au moins mise dans un couvent, pour son seul crime d'être aimée dans son empire, autant que Pierre y était détesté.

En plaisantant un jour avec nous et le grand écuyer Narischkin, qui dit qu'il était le Grand-Turc: « Étranglons-le », dit-elle avec son air serein. Aurait-elle jamais prononcé ce mot, qui, dans le premier moment, nous fit tressaillir, si elle avait su ce genre de mort, et si elle y avait trempé ?

On l'a montrée ensuite allant de crime en crime : assassinant, empoisonnant Iwan, la première Grande-Duchesse et puis Potemkin! Ces libelles des laquais, ou de gens tout aussi bas, ont voulu ternir l'éclat de son règne immortel! Tant pis pour les sots et les méchants qui y ajoutent foi.

Paul I^er^, sans avoir le goût que M. *de Laharpe*

lui supposait pour l'Histoire naturelle, en avait de doux, et surtout celui de la campagne. Dès que celui de faire la guerre en temps de paix lui prit, il fit chaque jour un pas vers la folie; mais il n'avait pas encore la dureté de son père. Il était gai dans la société, sûr avec ses amis, et avait beaucoup de légèreté dans l'esprit. Ce fut peu de temps avant ses voyages qu'il se livra à la méfiance, surtout sur le compte de sa mère. Il crut qu'elle voulait qu'il ne rentrât plus en Russie; et au lieu de monter en voiture avec la Grande-Duchesse, il prit ses enfants entre ses bras et ne voulut plus les quitter. On sait ses soupçons d'empoisonnement en Italie, et même de ma part sur la barque d'Ostende à Bruges, lorsque la bière de ce pays-là lui donna la colique. Je le retrouvai encore aimable, mais plus méfiant, moins juste, un peu plus dur à l'exercice et même dans la société, six ans après. Lorsque l'Impératrice lui parlait, il faisait une révérence froide et respectueuse, et se retirait. « Pourquoi, Monseigneur, lui disais-je, voulez-vous avoir l'air d'un courtisan disgracié? Voyez le plaisir que lui fait la Grande-Duchesse, qui est un ange, lorsqu'elle lui répond avec cet air caressant qui l'enchante: elle est à son aise avec

elle; et V. A. I. ne veut ni y être, ni qu'elle y soit. »

A mon retour de la Crimée, il me dit fort gaîment : « Vous avez tous bien flatté ma mère, « Messieurs, en faisant semblant de voir ce qui « n'existe pas : des armées, des ports, des flot- « tes, des villes point bâties, et des colonies de « cent lieues en poste qui couraient après vous « autres. » — « Lisez, lui dis-je, Monseigneur, ma lettre à Grimm, que j'ai trouvée dans une gazette; je n'y mens pas d'un mot. Les prétendus villages transportés étaient des habitants qui venaient peut-être de vingt lieues, à la vérité, pour voir l'Impératrice; ce qui est naturel. On la vole, mais on ne l'attrape pas. D'ailleurs une femme ne peut pas courir partout, entrer dans tous les détails, pour savoir si tous ses ordres sont exécutés parfaitement. » — « Oh! je le « sais bien, me répondit le Grand-Duc; c'est « pour cela que ma chienne de nation ne veut « être gouvernée que par des femmes. »

Je tremblai à cette expression à la Holstein, et j'y vis Pierre III, autant que par les uniformes prussiens que S. A. I. avait la bonté de laisser à son régiment de cuirassiers et à son bataillon de gardes. Il avait autour de lui, à

Gatschina, tout cet appareil militaire, et l'Impératrice n'en avait point à Czarsko-zelo. Les courtisans, les spectacles, les plaisirs couraient chez le Grand-Duc, de la connaissance et de l'approbation de sa mère dont il n'eut jamais lieu de se plaindre, pas plus que des favoris qui lui faisaient leur cour, et souvent l'engageaient à payer ses dettes.

On voit combien de peine M. *de Laharpe* avait à soutenir sa correspondance, par les petites nouvelles qu'il mandait au Grand-Duc; cela valait mieux que de les remplir de faussetés et d'abominations, surtout sur la cour, comme faisaient les autres correspondants des princes étrangers. C'est ainsi qu'on a fait tant de tort à la malheureuse reine de France. Je lui dis, un jour que je l'avais voulu engager inutilement à faire écrire partout pour empêcher ces libelles : *Je crois que Votre Majesté est de moitié dans les profits.*

Laharpe a traité avec une juste sévérité l'ouvrage de l'abbé Raynal. Laharpe aurait dû nommer M. du Buc, qui y travailla beaucoup.

L'abbé, qui le premier s'est déprêtrisé (ce qui est devenu à la mode depuis), n'avait pas même été en Angleterre ni en Hollande, ce qui l'aurait pu instruire un peu de ces pays-là d'abord, et aussi des deux Indes; mais les Français ne doutent de rien. Quel homme pesant que ce Raynal, dont l'accent, quoique Gascon, était fait pour être amusant! Il racontait régulièrement deux fois de suite la même anecdote qu'on savait d'ailleurs; et il ne faisait entre ces première et deuxième narrations que frapper de deux doigts bien secs sur une table, en disant: *C'est joli, je ne sais pas si l'on en sent toute la finesse.*

Soliman II était grand empereur, grand général et grand politique; mais grand barbare, quoi qu'en dise M. *de Laharpe*, qui ne savait sûrement pas qu'après la bataille de Mohatz il fit décapiter quinze cents prisonniers, qu'on prétendait même être tous gentilshommes, ce que je ne crois pas. Ainsi je me méfie un peu de son *Code égyptien* vanté par M. *de Laharpe.*

Ce qui doit faire rire les gens qui pensent mal, des gens qui pensent bien, c'est d'entendre dire que M^lle *Raucourt* fait oublier les torts de sa déclamation sourde et forcée, par son pur royalisme! c'est trop ridicule.

Que ces gens-là me fassent rire ou pleurer, et qu'ils pensent ce qu'ils veulent. Sans cela, M. *de Laharpe* converti nous dira de juger *Le Kain* autrement que nous ne l'avons jugé, s'il a appris, depuis, que cet acteur n'allait pas à la messe. Il y a eu dans ces temps-ci bien des amis de la contre-révolution, qui ont été, par sottise et par exagération, les *consolideurs* de la révolution.

Tout ce que dit M. *de Laharpe*, en faveur de l'Académie, prouve le peu de mérite qu'elle avait. On était obligé d'y recevoir de mauvais commentateurs, des évêques qui ne connaissaient pas plus Cicéron que les Pères de l'église, des cordons-bleus qui ne savaient pas l'orthographe, et des auteurs de patois d'opéra-comique. Je suis surpris qu'on n'y ait pas reçu *Vadé*.....

Qu'a donc fait M. *de Saint-Aulaire* de si bon,

excepté le fameux madrigal ? Je crois que je me serais ennuyé chez M^me^ la duchesse du Maine ; elle avait aussi un tour d'épaule dans l'esprit. *Sceaux* était la campagne de l'*Hôtel de Rambouillet*.

Il n'y a jamais eu rien de moins gentil que ce gentil *Bernard*. Il dinait souvent chez moi avec Dorat, homme très aimable, simple dans la société, autant qu'il l'était peu dans ses ouvrages, bon, modeste, et *Pezai*, qui, dans les affaires, a cessé d'être l'un, et n'a jamais été l'autre. Le *Gentil* était un gros homme qui aurait eu plutôt l'air d'un poète allemand, et qui mangeait sans rien dire. Quelle différence de lui à un autre homme d'esprit de l'hôtel de Coigny, M. *de Lille*, que je fis colonel sans avoir besoin du roi, en disant en Pologne, en Autriche et en Russie, où il alla avec moi, qu'il l'était, et ayant acheté pour lui deux épaulettes. Je fus obligé aussi de le faire *chevalier*, pour le distinguer, dans les pays étrangers, de l'*abbé* du même nom. C'était le dieu du couplet et du style épistolaire. Il n'a jamais fait un mauvais vers, ni écrit une lettre qui ne fût piquante et remplie

de goût. Il n'en avait pas, ni de ton, ni de tact, dans la société, où il était humoriste et familier. Pour faire croire qu'il dinait avec la reine chez la duchesse de Polignac, il y arrivait les dimanches au sortir de table, le premier, pour que tous ceux qui y venaient en visite ce jour-là dussent le croire.

Comment M. *de Laharpe* ne peut-il pas accorder la supériorité aux épigrammes de *Robbé*, sur toutes celles de *Rousseau*, *Boileau*, etc., en convenant que ses vers, quoique durs, sont faits à merveille et forts de choses.... J'ai soupé souvent avec lui chez Mme Dubarry, avant la présentation de celle-ci. Elle s'amusait beaucoup de voir la folie qu'il avait de se croire le plus petit pied de la France. Il était alors dans la dévotion, et avait brûlé tous ses vers libertins: « Mais venez dans ce petit cabinet, me dit-il un jour; je les sais par cœur, et je vous les réciterai tous. » Sa pièce qui commence par: *Puissant médiateur entre l'homme et la femme*, est de toute beauté.

Mme Geoffrin exerçait une espèce de police

pour le goût, comme la maréchale de Luxembourg pour le ton et l'usage du monde. Elle avait interrompu plusieurs fois le conteur d'une histoire peu piquante. Pour l'arrêter tout-à-fait, elle le pria de couper une poularde; et voyant qu'il tirait de sa poche un petit couteau, elle lui dit: Monsieur, pour réussir dans ce pays-ci, il faut de grands couteaux et de petites histoires.

M. de Laharpe a fort bien parlé sur la peinture; le fait est que la nature, prodigue à l'égard des Français sur tout le reste, ne leur a refusé que le sentiment de la peinture et celui de la musique. Quand je pense que j'ai vu estimer les bergères en panier de *Watteau;* les fades voluptés de *Boucher;* le vert d'épinard, l'eau comme de la crème, et l'architecture comme des potences, chez *Robert;* les petites mignardises de *Greuze;* le contourné, le papillotage, le maniéré, le ton gris de couleur des autres, je ne conçois pas comment on ose montrer des tableaux dans ce pays-là *. C'est l'étude

* Ceci a été écrit avant la révolution opérée par le célèbre David. La nouvelle école française répond aujourd'hui à ces justes critiques par des chefs-d'œuvre.

(*Note des Éditeurs.*)

de la carnation des Italiens et du coloris des Flamands, qui rendent, à mon avis, même M^me^ *Lebrun* supérieure à son pays, par la magie et la hardiesse des couleurs qu'elle emploie dans ses draperies, où elle ose tout sans que cela jure, et en y mettant, au contraire, une harmonie singulière, l'humide des yeux, le transparent de la peau: cachant bien les très petits défauts qu'on lui reproche quelquefois, tantôt pour une Vénus un peu trop jeune peut-être; tantôt pour un paysage, dans le fond, assez insignifiant; tantôt pour une proportion un peu manquée. Le peu de ressemblance dont on l'accuse une fois sur douze, est même une injustice. Qu'on voie son Hamilton-Sibylle, et qu'on tombe à ses genoux. Que le portrait de la reine, tout en blanc, était beau! qu'il y avait d'art à en exprimer si bien toutes les nuances, depuis les souliers, les bas, les vêtements et la chemise, jusqu'au teint éclatant de cette belle princesse!

Laharpe a dit: *Qui ne haïrait le Duc d'Albe?* On n'a jamais bien jugé le duc d'Albe. Si le gouvernement précédent avait eu de la vigueur,

il n'aurait pas eu besoin de rigueur. D'ailleurs, en quelles mains était l'histoire dans ce temps-là ! Elle fait périr par les mains du bourreau dix-huit mille gentilshommes dans les Pays-Bas: il n'y en avait pas deux mille dans toute son étendue. L'irrésolution du comte d'Egmont qui, sans être tout-à-fait révolté, se liait avec le comte de Horn qui l'était un peu davantage, fut leur perte, parce qu'il fallait un grand exemple. On est coupable dès qu'on hésite; et le moment où l'on n'est que cela, moment décisif, moment dangereux pour la couronne, rend criminel souvent celui qui n'est que blâmable. Le duc d'Albe, comme grand capitaine, fit gagner la bataille de Mühlberg à Charles-Quint qu'il engagea, comme grand politique, à venir d'Espagne pour se mettre à la tête de son armée. Il n'aurait pas imaginé les principes de cagotisme que son vilain Philippe II voulut introduire dans la Belgique. Secondé par la fidélité de mes ancêtres, il sauva à la maison d'Autriche huit provinces qui, sans lui, se seraient jointes aux sept dont Guillaume le Taciturne fit si adroitement une république.

Qu'on me pardonne de croire que les *Liaisons*

Dangereuses sont moins dangereuses que la *Nouvelle Héloïse* et quantité de romans. Cécile apprend aux petites filles, et la présidente aux femmes de bien, les ruses dont elles doivent se garantir; du reste, une partie de ces caractères et aventures s'est trouvée dans une société de Grenoble que je connais. M^me^ de *Merteuil* est un composé de plusieurs femmes, dont on a réuni en elle toute la méchanceté.

Comment M. *de Laharpe* peut-il trouver *Célimène* du *Misanthrope* une coquette de bonne compagnie? Toujours seule, entourée d'hommes, leur faisant à tous des avances sans choix ni discernement, elle est un personnage excellent pour le théâtre, où il en faut de marqués, et en aurait été un mauvais dans la société. On l'y aurait montrée au doigt. On aurait tâché de l'avoir, et on l'aurait quittée au bout de vingt-quatre heures. C'est précisément ce genre que lui a donné *Molière*, qui fait bien plus d'effet que n'en eût produit une femme de bonne compagnie.

La *Coquette corrigée*, quoique pièce excellente, ne vaut certainement pas la Coquette du

Misanthrope; mais elle est bien plus femme du monde, et vraisemblable.

Ayant rencontré *Beaumarchais* chez M. de Vergennes, je lui dis tout bas: « Par quel hasard « ici? est-ce du Figaro? » « Non, dit-il, c'est du « ministère, voyez ces papiers, et ce que je fais. « De toutes les affaires la plus difficile, c'est de « les faire entrer dans un porte-feuille. » Il y entassait lettres, projets, manifestes, etc.; et le ministre le moins gai qu'il y eût jamais eu en France, employait un farceur. On vit alors s'élever une puissance: un pâtissier de Phalzbourg se dire grand d'Espagne, s'appeler Paradis, espion de France et d'Angleterre; et M. de Maurepas par légèreté, et M. de Vergennes par goût pour les espèces, couverts de ridicule par leur confiance; et c'était de la connaissance du roi le plus sérieux et le plus austère pour les mœurs. Le *Tout finit par des chansons*, du Barbier de Séville, était si vrai, que M. de Bernsdorf dit, en partant de Paris pour retourner en Danemarck: « Je quitte enfin l'*Ile sonnante*, ou « l'*Ile des Fous*, comme on voudra l'appeler....»

SUR

LE COURS DE LITTÉRATURE DE LAHARPE.

On peut parodier pour M. de Laharpe ce vers de la tragédie d'Inès sur les gouverneurs des Souverains, et dire :

Qui forme les auteurs, est presque leur égal.

Qu'on lise ses parallèles entre Démosthène et Cicéron, qui font plus de la moitié d'un volume, on trouvera une école de jugement, d'histoire, de morale et de politique. L'éloquence de Démosthène fut nuisible : celle de Cicéron fut utile; il avait plus de vanité que d'ambition; il n'aurait pas fait courir les Athéniens aux armes. Il était plus homme de lettres, plus avocat et plus philosophe que les Grecs, qui se laissaient entraîner par l'amour de la gloire ; car c'était cet intérêt personnel qui ne nous quitte jamais, qui étouffe la raison et

combat avec les armes de la mauvaise foi. On commence par se tromper, pour pouvoir tromper les autres. Avoir attendu si long-temps un jour dans l'antichambre de César, peut avoir contribué à le mettre dans le parti de Pompée. Peut-être qu'une légèreté de Catilina, une chanson, une épigramme l'a porté à se déclarer contre lui. L'orateur qui voit une plus belle occasion de briller dans une cause que dans l'autre, l'entreprend. Ce que Laharpe dit du danger ou de l'utilité de l'art de parler, me fait penser à l'utilité de plaider toujours en public; c'est-à-dire, que je voudrais que l'homme accusé ou accusant, ou son avocat, lût tout haut, s'il n'a pas la parole à la main. Le public, dont on craindrait l'inimitié, arrêterait par des huées les sophismes qu'un juge, dans son cabinet, ne remarque peut-être pas. Des conseillers paresseux, ignorants, ou corrompus, discutent avec lui une affaire qu'un rapporteur est censé avoir mise sous leurs yeux. Mais quand il y a mille juges impartiaux dont l'admiration ou l'indignation s'annoncent, le véritable juge ne peut guère se tromper. Qui sait si Verrès n'aurait pas gagné son procès et Milon perdu le sien, à notre manière? En lisant les débats de l'Angle-

terre dans les gazettes, chacun, dans l'Europe, se constitue jugedu parlement, et le parti qui a montré le plus de mauvaise foi est au moins condamné par l'opinion publique. On y prend garde: et, dans un autre pays, tout se traitant avec obscurité, il ne peut pas y avoir d'opinion.

Si Démosthène et Cicéron s'étaient contredits dans leurs plaidoyers, que de voix ne se seraient point élevées pour les en faire apercevoir! A Rome et à Athènes, le client savait aux premières séances passées sans une sorte de murmure accompagné d'un demi-rire, ou demi-approbation, à quoi s'en tenir. Si sa juste cause commençait à se développer, il allait se coucher tranquillement. A présent, après s'être endormi au sein de la confiance dans la validité de ses raisons, on se réveille ruiné.

La jurisprudence a altéré l'éloquence et l'équité. Voyez Démosthène et Cicéron. Ils ne citent pas de loin. C'était l'opinion, qui vaut mieux que Cujas et Barthole, qui n'interprète pas des lois qui d'ailleurs n'ont pas prévu tous les cas. Qu'on lise les Causes célèbres de Gayot de Pitaval. Démosthène et Cicéron auraient perdu bien des procès.

Quand Laharpe compare l'éloquence de Ci-

céron avec celle de Pline, cela ne peut pas se faire. Un panégyrique n'est pas piquant comme une Catilinaire, ou une Philippique. Je regarde cet ouvrage de Pline comme le bréviaire des Souverains; car en disant ce qu'il était ou ce qu'il n'était pas, il dit ce qu'on doit être. Il y a autant de morale que d'esprit. Je ne conçois pas comment il y a eu autant de lacunes dans le style épistolaire depuis Pline jusqu'à madame de Sévigné. Quand je donne ce nom connu et mal entendu, je m'en sers malgré moi. Le talent de bien écrire n'en a pas. C'est un laisser-aller qui va à la physionomie de la personne qui adresse ou qui reçoit la lettre. Pline conte avec grace. M. de Voltaire est le premier qui en a mis dans sa correspondance. Le débrouillé de madame de Sévigné et ses commérages allaient bien à une femme.

Pline le Jeune est un des hommes supérieurs que je connaisse, par son goût, son caractère aimable, son humanité, et tous les genres de littérature. Il a tant écrit de volumes, que c'est en son nom que je demande grâce d'en avoir tant écrit moi-même. Il y a contre nous Jésus-Christ: l'un a eu, à la vérité, quatre secrétaires, et l'autre a eu Platon.

Je n'aime l'oncle naturaliste que parce que le neveu était son admirateur. La manière incertaine de raconter les deux histoires d'esprits de l'un et d'une apparition de l'autre, me donnent envie de croire qu'ils y ajoutaient foi, mais sans qu'ils voulussent qu'on le crût.

Pour ce qui regarde les historiens, Laharpe ne nous apprend que ce que l'on savait déja, pour peu qu'on fût instruit. Mon favori est Xénophon; il est pour moi dans ce genre ce que sont les Pline dans le leur, Horace pour la poésie, Cicéron pour l'éloquence, et César pour la guerre.

Et quant au chapitre des harangues, je ne serai jamais de l'avis de M. de Laharpe. Tite-Live rend ses généraux des bavards, et se fait passer pour menteur. Salluste, à qui on reproche tant ses mauvaises mœurs je ne sais pourquoi, a eu ce défaut-là, mais un peu moins; Tacite point du tout. Ce qu'il fait dire a sûrement été dit. Je ne sais pas pourquoi on met dans la seconde classe des historiens ceux que cite Laharpe. Le parallèle de Philippe et d'Alexandre devrait placer son auteur dans le premier. J'aime Quinte-Curce dans son débit, mais non dans le tort que je reproche à Tite-Live.

Encore voit-on bien qu'il n'était pas militaire. On lit l'histoire pour s'instruire et non pour s'amuser, quoi qu'en dise Cicéron. Je me méfie des éloquents et des aimables. Je les dispense d'être philosophes. C'est moi qui dois l'être après les avoir lus. Qu'ils soient durs et secs tant qu'ils voudront, pourvu qu'ils soient vrais et point trop abrégés pour vouloir être concis. C'est à moi à choisir ce qu'il me convient de retenir ou oublier. J'estime pourtant Patercule, Justin et Florus, qui sont les présidents Hénault de ce temps-là; mais c'est Plutarque, le seul Plutarque au monde, qui donne à penser.

Encore un mot sur l'histoire. Il devrait être défendu aux auteurs d'écrire la vie des hommes de guerre et les opérations militaires. C'est ce qui fait que Polybe, la Retraite des Dix-Mille, et César, sont les seuls ouvrages dont on peut tirer parti. Qui se reconnaîtrait aux ordres de bataille de M. Rollin ? Ce que l'on sait de celui de Thymbris, Cannes, Leuctres et Mantinée, a été développé plutôt par la géométrie que par la tactique. On sait qu'il y avait des philosophes qui l'enseignaient. Mais tout cela, depuis le changement des armes, ne peut plus servir qu'à comparer et donner quelques idées militaires.

La seconde partie du troisième tome est savante, mais bien ennuyeuse, et ce que M. de Laharpe appelle une historiette (mot que je désapprouve dans un ouvrage comme le sien) ne l'égaie pas. Il fait de Platon un saint et même un capucin, en rapportant le dialogue de Gorgias, et l'ennemi des sophismes et des calembourgs, car c'est ce qu'on entendait par jeux de mots. On croit prouver beaucoup pour la religion, en en supposant à deux ou trois grands philosophes qu'on fait presque chrétiens, en insérant ou interprétant quelques phrases, comme on fait des impies de la même manière. Il n'y a jamais eu un païen de bonne compagnie. Les poètes auraient-ils cru aux dieux qu'ils faisaient? Quel est l'homme un peu éclairé qui reconnut un dieu aux voleurs et aux libertins, la fièvre pour déesse, et un *Crepitus?* Mais, de même que la mythologie n'était connue que du grand monde, le petit monde, avide du merveilleux, auquel il a besoin d'avoir recours dans sa pauvre classe, a fait des Lares, des petits dieux de bois sans nom, et dans de certains pays, comme on sait, des oignons, des bœufs et des chats. Tout cela est plus naturel, mais moins joli que Vénus, Hébé, les Grâces,

et un homme à bonne fortune comme Jupiter. Il y aurait eu conscience à désabuser les peuples là-dessus, comme les Russes de leur goût pour l'image de saint Nicolas, les habitants de la Bohême pour saint Jean-Népomucène, les processions, les espèces d'adorations de colonnes, statues, etc. Quand même la confiance dans le saint patron de leur village, ou celui dont on porte le nom, serait trop grande, Dieu n'est point capable de jalousie; il sait que c'est pour aller jusqu'à lui. Il n'y avait que Paul Ier qui trouvât mauvais qu'on fît la cour à ses ministres. J'avais dans mes terres un saint Gervais qu'on allait un certain jour toucher d'un bâton, lequel après avoir touché chaque cheval de fermier, le préservait de maladie. Saint Donat, et, je crois, saint Julien, sont fameux pour le tonnerre, et en ôtent la peur à ceux qui, sans eux, en auraient; ainsi des autres. Il n'y avait pas d'athée au moins parmi les païens; et le décret pour qu'il y en eût en France sera à jamais le monument le plus plaisant d'une bêtise de gens d'esprit qui ne peuvent se trouver que dans ce pays-là.

Si j'y avais pensé, lorsque j'ai été à Ferney, j'aurais dit à M. de Voltaire : « Promenez-vous

« avec moi dans ce village dont vous êtes le créa-
« teur, et où vous faites du bien. Voyez ce paysan
« qui vient de perdre son veau ; il a l'espérance
« de le retrouver, parce qu'il a fait dire une
« messe à saint Antoine de Padoue ; auriez-vous
« la barbarie de la lui ôter ? — Non, aurait-il
« répondu de sa voix de tonnerre : je m'en vais
« brûler tous mes livres contre la religion. »
Il l'eût fait bien plus sûrement, si je lui avais montré qu'un de ses paysans, après en avoir lu un par hasard, se livrait au désespoir d'un rhumatisme universel, depuis qu'il avait jeté une relique qu'un récollet lui avait donnée pour le faire passer. S'il avait été chef d'une secte autre que celle des philosophes, dont il n'y a pas de mal d'envoyer les ames d'une centaine au diable, il aurait prêché l'irréligion dans son village, et c'est ce qu'il n'a pas fait.

J'en reviens au déiste Platon : il était si obscur dans ses idées, se contredisait si souvent, si exagéré dans sa vertu, si théorique, systématique et si métaphysique, que ce n'est que par air qu'on le cite, sans que qui que ce soit, je parie, se soit donné la peine de le lire tout entier.

C'est précisément en ce que je viens de reprocher à Platon, que l'un de ceux qui l'avaient le

plus étudié, Plutarque, l'emporte sur lui. Il est comme Montaigne pour la pratique, et quelquefois presque aussi bavard, sans être pourtant jamais aussi aimable. M. de Laharpe choisit toujours si bien ses exemples, qu'il fera toujours adorer ou abhorrer les gens qu'il voudra, mais sans lui j'aimais déja Plutarque à la folie. Douze de ses sentences feraient faire un livre à tous nos moralistes. J'avais oublié ses deux charmantes histoires de babillard. Qui sait s'il n'a pas été utile à Boissy pour sa petite excellente comédie?

Nous voici encore de retour à Cicéron philosophe. Il est impossible d'avoir plus raison et plus de raison que lui. Sa manière de faire dialoguer toutes les sectes philosophiques, donnerait envie de traiter de même celles des sectes chrétiennes et musulmanes, parmi lesquelles il n'y a pas tant de différence. Cicéron est sans contredit un des plus grands hommes du monde; en métaphysique, si l'on pouvait n'être que confus, il ne le serait pas; mais en morale, rhétorique, logique, politique, quel homme! Il n'y a pas un mot à perdre dans les extraits et les jugements de Laharpe. Mais, à peu de choses près, qui peut nier le souverain bien d'Épicure?

C'est à chacun à l'interpréter suivant sa santé et ses principes.....

Oserai-je dire que ce que Laharpe dit du procès perdu de la langue française se trouve gagné par moi, très mauvais avocat : moi, indigne, demi-Germain, Batave, Belge, Tudesque et Barbare. Je trouve que son chapitre, admirable par son esprit, est mauvais du côté de la raison. Si l'on supprimait les articles, et se permettait les inversions, on détruirait la grace, la clarté et l'harmonie. On est donc bien pressé d'entendre ou de lire, puisqu'on reproche quelques syllabes de plus, des *le* et des *la* au français! Que ces critiques sachent que le turc a donc bien du mérite; car dix lignes de cette langue en demandent trente de latin, quarante de français et soixante d'allemand. C'est moi, qui m'en suis servi en affaires avec des bachas, qui l'assure.

Quelle injustice que celle de Laharpe pour l'anglais! il me paraît, à moi qui ne le suis pas, qu'il est toujours énergique, prompt ou subtil. Pope, qu'il cite pour grand poète, ne passe pas pour tel chez eux qui en ont de supérieurs à lui.

Pourquoi trouver le *chien* et le *sel* ignobles

en français? Pourquoi ne pas dire que l'espagnol et l'arabe sont aussi harmonieux que le grec? On peut enrichir, ou on enrichit la langue à présent; mais on se croit bon royaliste en méprisant le néologisme des révolutions. Il n'est pas nécessaire d'admettre les trois mille mots nouveau-nés; mais qu'on en prenne tout ce qu'il y a de plus sonore, de plus expressif, de plus fin et de plus délicat.

Tout ce que dit et fait Aristophane, expliqué par M. de Laharpe, est plutôt son éloge que sa critique. Il fallait finir cette guerre longue et inutile. C'était le Fox, le Shéridan d'Athènes; et le parti de l'opposition, qui avait raison. Il y a tout autant de personnalité, de véhémence, et moins de gaîté, dans les déclamations au parlement.

Pourquoi M. de Laharpe, au sujet des *Nuées d'Aristophane*, ne fait-il pas le même reproche à Palissot, d'avoir contribué à la persécution de Rousseau? Il serait plus fondé; mais ces exagérations sur les philosophes (quoique je ne les aime pas), les accusations d'enseigner à voler dans les poches, etc., sont trop fortes pour qu'on puisse les prendre au sérieux.

M. de Laharpe ne savait donc pas ces vers sur les jeunes gens de la cour, par l'abbé Régnier :

> Qu'une dame entre, on lui tourne le dos,
> On s'émancipe en de libres propos ;
> Et lui marquer la moindre politesse
> Passe, auprès d'eux, pour un air de vieillesse.

Le maréchal de Richelieu, qui avait passé sa vie à leur manquer de respect en particulier, est le seul qui en ait conservé pour elles en public. Le genre de politesse qu'avait encore le maréchal de Brissac, tenait plus du paladin que de l'homme de cour. L'ancien duc de Bouillon, le maréchal de Soubise, le duc de Coigny, le duc de Chabot, et le comte de Vaudreuil, étaient les derniers qui rappelaient les égards et la galanterie. On était devenu mal élevé et peu attentif dans la société. Il y avait encore quelques révérenciers ; mais c'était une politesse de jambes, et non la véritable. On croyait en avoir, en ne buvant un verre d'eau qu'à la porte, et en y reconduisant, avec les sots propos d'usage : « C'est pour vous voir plus long-temps ; c'est « pour voir si vos gens sont là, etc. » Mais il faut avoir, ou une bonhomie cordiale, ou un

air de rendre à la personne qu'on veut distinguer, ce qu'elle mérite.

Après la critique de Plaute, qui, selon moi, est le plus bel éloge, je trouve que Regnard n'aurait pas mal fait de l'imiter en faisant prendre la robe, le dîner et les bijoux à son *Ménechme;* cela lui aurait fourni encore bien des traits et des mots plaisants. Enfin, trois des meilleures pièces françaises, dont l'une a été embellie par lui, et les deux autres par Molière, prouvent suffisamment le génie de Plaute. Oui, M. de Laharpe, *génie* est le mot. Vous êtes partial en faveur de Térence.

Térence est-il bien plus chaste et plus châtié que Plaute, dans son *Hecyra* où il y a, ainsi que dans plusieurs de ses autres pièces, un bon viol et quantité d'infamies? Plaute fait rire par ses pointes, parce que les bêtises amusent souvent, et sont du ressort de la comédie. Térence ne me fait pas sourire.

Pourquoi M. de Laharpe répète-t-il la mauvaise critique des prétendus géographes qui reprochent à Racine :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte, en deux jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?

Si ces Messieurs y avaient été comme moi, ils sauraient que dans vingt-quatre heures, avec un excellent vent sans être tout à fait tempête, on peut être de Sébastopol à Constantinople, et de Théodosie à Varna, embouchure de ce fleuve; par conséquent dans trois mois de marche fort aisément à Rome. Pourquoi le grand Condé n'a-t-il pas dit de Racine, pour ce superbe plan de campagne de Mithridate, ce qu'il a dit de Corneille pour quatre mauvais vers : Qui lui en a tant appris ?

Qu'on nous donne toujours des *Esther* malgré ses défauts. Comment Louis XIV a-t-il pu faire de la peine à celui qui lui avait fait tant de plaisir dans huit ou dix pièces, et si bien sa cour dans le temps de ses amours par *Bérénice*, et dans celui de sa dévotion par *Esther*? C'est que Quinault et Boileau l'avaient blasé sur la flatterie. Et cette femme si bien traitée, cette Madame de Maintenon, ne pas sauver à Racine une disgrace qu'il ne s'attira que par sa confiance en elle, en lui présentant son fatal mémoire sur le malheur du peuple! Une cour

sage ou libertine est-elle donc toujours la même?

La plume s'échappe de ma main, lorsque je veux écrire sur *Athalie*, d'abord par admiration et puis par indignation contre les mauvaises critiques de Voltaire et de Fontenelle, et contre l'injustice de la France. On voit bien qu'il n'y avait plus de Condé, ni de Luxembourg, et qu'elle était en décadence sur tous les points. Villars la remonte par la victoire de Denain, et Voltaire par *Zaïre*. Qu'on ne s'étonne pas ensuite des succès d'*Esther*, moins parfaite, et d'*Athalie*, plus sublime; et que Laharpe ne dise pas : ce ne sont ni héros, ni Grecs, ni Romains. C'est la religion, dont le ressort est fait pour enflammer le génie. Mais que faisaient donc les vrais dévots? il n'y avait donc que des hypocrites? Les véritables n'auraient-ils pas dû soutenir l'Ecriture Sainte, dont le feu, à l'aide de l'harmonie des plus beaux vers de la langue, s'introduit dans les ames les plus glacées?

On adore, on admire le *Misanthrope :* je le crois bien; on l'a critiqué, je ne le conçois pas;

et on n'a jamais songé à trouver le titre mauvais. On n'est pas misanthrope lorsqu'on vit au milieu du grand monde; il l'aime, quand ce ne serait que pour gronder contre, pour grogner par privilége une maîtresse, un ami, un usage, la cour, la justice. Un homme comme Alceste ne pourrait pas souffrir la solitude; il aurait fallu l'appeler le bourru, le trop sincère, l'honnête homme exagéré, plutôt que le misanthrope. Jean-Jacques, qui n'est que le dernier, et point du tout le premier, ne mérite pas que Laharpe dise son jugement paradoxal à son ordinaire. Un homme comme lui, sans bonheur, sans gaîté, sans connaissance des hommes, ne peut pas concevoir qu'on rie de quelqu'un qu'on admire. Les manies d'un grand homme, ou son ajustement, ou un tic, ou sa précipitation, ou sa lenteur, ou quelque chose enfin du marquis, les dentelles ou la veste longue galonnée à la bourgogne de M. de Voltaire, la timidité de M. de Laudon, l'homme le plus hardi, etc., m'ont fait rire bien des fois. On ne se moque pas pour cela, mais il faut être bon pour le sentir. Épris du beau caractère d'Alceste, enchanté du tour original qu'il donne à tout ce qu'il dit, j'aurais couru après lui, dans Paris,

pour être témoin de quelque sortie que j'aurais été raconter tout de suite après, en l'aimant de tout mon cœur.

Brueys et Palaprat ont fait quantité d'autres pièces qui ont du mérite. *Le Muet* vaut mieux que Laharpe ne le dit; les deux défauts qu'il lui reproche, n'en sont pas. Pourquoi ne nomme-t-il pas Guy-Patin, avocat? c'est lui qui fit *l'Avocat Patelin*, en 1460. Il ne dit pas assez que c'est une des meilleures pièces du théâtre, et que lorsqu'on veut voir tant d'honnêtes gens à la comédie, criant toujours à présent à l'immoralité, on s'apprête à bâiller. Il n'y a pas un rôle dans *l'Avocat Patelin* et dans *Turcaret*, qui ne soit celui d'un fripon, soit homme, soit femme : et on y rit toujours, sans penser ensuite pour cela qu'il soit permis de l'être dans le monde. *Le Grondeur* n'est pas une petite pièce, et, quoique bonne, n'est pas au-dessus du *Patelin*. Laharpe ne se connaît pas autant en comédie qu'en autres ouvrages de littérature.

Pourquoi faut-il donc toujours instruire?

Riez au *Distrait* : il n'y a pas une scène qui ne soit comique. J'ai plus vu jouer la comédie que M. de Laharpe; je l'ai plus jouée et étudiée. Il ne pourra pas me prouver que Regnard ait imité Molière en la plus petite chose.

Peut-il parler ainsi des *Folies Amoureuses*, pièce excellente? Ses petites pièces se voient toujours avec le plus grand plaisir : quelle ressource pour lui que ses Crispins! il lui faut toujours des personnages obligés d'avoir de l'esprit. On ne parle plus, dit-on, à la femme-de-chambre, à son valet, de ses amours; c'est pour cela qu'on n'est pas comique, quand on nous rend sur la scène tels que nous sommes à présent. Voyez les gens du monde, comme ceux que Dorat, entr'autres, a mis sur le théâtre; ils ne sont pas plaisants. Il a fallu bien de l'esprit dans *le Méchant*, *la Métromanie*, *l'Homme du jour*, *le Préjugé à la mode*, ou de la finesse, ou de jolies nuances, et des portraits pour les auteurs qui mettent en comédie les sociétés de bon goût.

Laharpe juge à merveille Dufresny; ses quatre vers qu'il cite, ont aussi l'air d'être des *Plaideurs*. Il juge et connaît très bien Dancourt, et

n'estime pas assez Hauteroche. Pourquoi encore comparer à Molière? ils n'ont pas cherché à l'être; s'ils avaient essayé de lui ressembler, ils auraient eu tort. Mais Molière aurait aimé leur genre, qui est très comique A tous moments même, il y a des gens qui s'imaginent que *Crispin Médecin* est de lui, ne sachant pas qu'il a des *Mascarilles*, des *Sganarelles*, mais point de *Crispins*.

Je ne conçois pas comment on peut douter qu'un Sganarelle ne soit pas plus difficile qu'un Achille. On crée un personnage pour faire rire; on en imite un autre pour faire pleurer ou admirer. L'esprit et la gaîté sont plus rares que la mélancolie et la paresse qui réfléchit; le talent de l'observation et le caractère de scrutation sont plus rares que le besoin d'être ému. Peu de gens rient et font rire ; peu de gens causent bien : par la même raison, il est plus difficile de jouer la comédie que la tragédie; il est plus aisé de passer un but que de l'atteindre. Enfin, outre Molière, on n'a que Regnard et Destouches : le premier est plus que Corneille, le second est Racine, et le troisième est Voltaire. Crébillon vaut mieux dans son genre que tous nos autres auteurs comiques; mettons-le sur la

ligne de Beaumarchais. Mais voyez si les Dufresny, les Dancourt, valent les autres tragiques que nous avons examinés; ils ont eu plus de mérite, selon moi. Mais si un de nos comiques a fait une bonne pièce, c'est beaucoup. Corneille n'a pu faire que le *Menteur;* il en a pourtant essayé bien d'autres. Quinault, ce bel esprit dramatico-lyrique, en a fait de détestables; Voltaire et les deux Rousseau de même. Il y a plus de mérite à une mauvaise comédie de Sedaine, où il y a des effets et des traits plaisants, qu'aux *Deux Triumvirats*, où il ne fallait pas d'invention.

Il en est des mœurs d'aujourd'hui comme des habits : on ne nous peint point en frac ni en broderie; on imagine un ancien costume. C'est pour cela que, sur le théâtre, ce qu'on met aujourd'hui est bien plus difficile que lorsque les états étaient moins confondus, l'éducation moins égale, et par conséquent les originaux plus fréquents. Comment Laharpe peut-il dire qu'un conte, une historiette, une aventure, fait une comédie? Une mauvaise est sans doute plus aisée qu'une mauvaise tragédie; mais

une excellente est l'effort de l'esprit humain.

Molière vivant aurait eu tort de ne pas peindre les originaux dont il a entendu parler, s'il n'en trouvait pas d'autres à présent. Il faut des traits marqués à la comédie, et point de petites nuances à saisir seulement par les gens du grand monde. Il ne serait pas comique de mettre sur la scène nos liseurs de société, qui font le petit doigt pigeon en avalant leur verre d'eau. Le cordonnier de ces messieurs, qui ne les voit pas ainsi, ne rirait pas. Il y a plus de monde au parterre et au paradis que dans les loges : c'est le rire du premier, qui provoque souvent celui des autres.

Laharpe, critique excellent de tragédie, n'est rien moins que cela pour la comédie ; il ne l'a pas étudiée. Il analyse et remarque tout superficiellement; il pouvait dire aussi que le comte de Tuffière, très provincial, ne devait pas le porter si haut ; mais qu'est-ce que cela fait ? Les disconvenances, les bienséances blessées selon lui, seraient blessées selon moi, puisque les originaux ne doivent pas les connaître, et que ceux qui les connaissent ne font pas rire.

Pourquoi comparer? la *Métromanie* d'ailleurs

ne peut pas l'être. C'est un trait contre *Voltaire*, l'ennemi de *Piron*. C'est son erreur de M^lle^ Malcroix de la Vigne. Pourquoi *Laharpe* ne le dit-il pas? c'est une pièce sublime, mais qui n'est faite que pour les loges, et quelques amateurs du parquet. Il faut bien l'écouter, sans cela l'on ne s'y retrouve plus : l'*Empyrée* est plus difficile à jouer que *Pyrrhus*, et *Francaleu* qu'*Agamemnon*.

Où trouve-t-il que le *Méchant* ressemble au *Flatteur* de Rousseau ? Heureusement Gresset n'a pas pu prendre des leçons de Laharpe, pour son *Méchant*, pièce à mettre à côté de *Mérope* et de *Phèdre*. *Sidney*, écrit de même à merveille, n'est pas une comédie : c'est le premier pas que les Français aient fait vers l'Angleterre.

Oui, sans doute, *Turcaret* est une excellente pièce et bien comique. La morale se tire de l'immoralité. On dit : « Ne soyons pas coquins « comme tous ces gens-là. » Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils font rire, ainsi que le *Crispin rival*;

il en est de même de toutes les autres petites pièces de Lesage que cite Laharpe, et qui sont mieux que des farces, quoi qu'il en dise, et quoiqu'il les appelle ainsi.

J'ai oublié de parler de Boissy, que Laharpe nous donne pour plus froid qu'il ne l'est. Il versifie à merveille : il n'a pas cherché des sujets bien chauds : mais c'est le premier peintre habile du premier changement de mœurs, depuis celles du temps des trois premiers comiques.

Pont-de-Veyle m'a dit qu'un jeune homme lui porta le *Somnambule*, en cinq actes, et qu'il eut le mérite de le mettre en un. Mais c'est la plus jolie petite pièce qu'il y ait au théâtre. Pourquoi Laharpe ne le dit-il pas ? elle est du meilleur comique : c'est beaucoup que l'on n'ait pas crié contre l'invraisemblance. On aurait eu tort, car je connais des somnambules capables de tout cela; c'est un petit chef-d'œuvre. Les *Fausses Infidélités* ont dû leur succès à Molé. Barthe lui-même m'a dit qu'il fut tout étonné de son rôle de Dormilly, dont il avait fait tout autre chose, et qui l'enchante en le voyant jouer.... *La Coquette corrigée*, de La Noue, mal-

gré Laharpe (qui pardonne à Racine, et non à cet auteur, je *voi*, sans *s*, pour rimer avec *moi*), est une pièce du premier rang, à mettre à côté du *Glorieux*, et au-dessus de *Turcaret*. Le style est très fort; c'est le style de société, un peu chargé peut-être, parce qu'il faut qu'il le soit pour le théâtre. Toutes les réflexions du critique sur les disconvenances sont fausses; la pièce est excellente et bien écrite.

Qui a prié Laharpe de parler de la *Gazette rimée de la bataille de Fontenoi?* M. de Voltaire n'y a jamais mis aucun prix. Malgré cela, quel autre que lui était capable de ce poème, nécessaire et agréable pour la circonstance, propre à enflammer les cœurs et à faire aller les jolis seigneurs de la cour à l'immortalité?

Monaco perd son sang, et l'amour en soupire.

et deux cents vers presque aussi heureux, font plaisir à rencontrer. Voltaire a mis un fait mémorable et véritable en vers : et Boileau a eu plus de peine à décrire le passage du Rhin que Louis XIV à le traverser, car *la grandeur* de ce roi ne devait pas l'*attacher au rivage ;* c'était

une opération bien facile, où le poète a dû mettre toute son imagination.

Je me souviens qu'ayant eu le bonheur, à douze ans, d'attraper un Voltaire, je le lisais la nuit : et le plaisir et le désir de gloire que j'ai senti à ce petit poème ne se conçoivent pas ; j'étais transporté et aurais consenti de périr à la première bataille pour y être nommé en vers. J'avais entendu le canon et la mousqueterie de celle-là étant bien petit : je m'en souviens. Fontenoi est à moi ; tout cela m'a échauffé pour ce poème.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Louis XV a cru que c'était réellement le curé de Fontenoi qui lui avait présenté cette requête dont parle Laharpe, et qui est une critique du poète roi sur le roi des poètes. Le roi de France n'y a pas entendu malice, et a donné six cents francs de pension à mon curé, qui, long-temps après, en a ri avec moi.

Quant au poème que Laharpe a tant de peine à nommer, après avoir fait le bon chrétien suffisamment, il peut jeter l'auteur en enfer ; mais le poème n'en ira pas moins aux nues. Comment se refuser à l'admiration des espèces de prologues de chaque chant, à ces espèces de

conversation si naïve avec soi-même, ces vers si fleuris, si gais de bon ton, si aimables et si variés! Quel feu partout! quelle action! quel coloris! Si l'on reproche à *la Henriade* trop peu de mouvement et d'épisodes, on ne le pourra certainement pas à ce poème-ci. Les ordures, on le sait, sont de ses ennemis; les grosses horreurs et les grandes impiétés des libraires et des graveurs y ont trouvé leur compte. Ce n'est pas cela qu'on sait par cœur, j'en demande pardon à Laharpe : ce sont des détails charmans : c'est *Vive France et l'amour; Si j'étais roi, je voudrais être juste*, ou bien, *O mes amis, vivons en bons chrétiens.* A propos de cela, un curé qui au prône avait défendu de lire la Pucelle, fut bien étonné des vers qui commencent ainsi, qu'un de ses paroissiens lui avait récités : « Messieurs, leur dit-il en chaire, « voyez comme on trompe un bon pasteur! Je « vous recommande la lecture de cet ouvrage : « *O mes amis*, ajouta-t-il, *vivons en bons chré-* « *tiens*; c'est ce qu'on y trouve : apprenez la « suite par cœur, je vous prie. »

Il y a toujours une sorte de scandale, de plaisanter sur des sujets pareils, j'en conviens; mais il n'y a aucun danger. Ces combats de saint

contre saint, patron contre patron, sont dans le genre de ces tableaux que j'ai vus dans des églises, et où l'on n'a point vu de blasphême : Saint Ghislain (c'est dans l'abbaye de ce nom) jouant au passe-dix l'ame d'une de ses connaissances avec le diable, qui amena rafle de six ; ou l'ange (à Anvers) pissant dans le bassinet d'Abraham, qui veut tuer Isaac avec son fusil. Qui est-ce qui prendra au pied de la lettre les canonisés chez les démons, au lieu du ciel où nous les croyons? Il faut des choses bien plus fortes pour les libertins et les impies. Ce n'est pas leur livre ; c'est celui des jeunes gens qui aiment les jolis vers, qui en apprennent quelques uns, et puis n'y pensent plus.

Je ne sais pas pourquoi Laharpe appelle J.-B. Rousseau l'élève de Despréaux. Heureusement pour la littérature, et pour chacun d'eux, ils ne se ressemblaient en rien. Voici déja l'auteur du Lycée à la révolution, et à la philosophie destructive ; cela promet bien du rabâchage. Lamotte et Fontenelle seraient bien étonnés de s'en voir accusés. Quant à la prétendue révolution dans les mœurs, du temps de la Régence, qu'on sache

seulement qu'il y avait un vice de moins, l'hypocrisie. La semaine sainte de Roissi était digne du temps du Régent, ainsi que les alléluia de Bussy; ensuite, sans être meilleur, on allait plus à la messe les vingt-cinq dernières années de Louis XIV. Il y a eu autant de libertins et de fripons dans tous les temps. Il y a quelquefois un peu plus ou moins de décence : voilà la seule nuance à remarquer.

Comment ose-t-il refuser à Voltaire l'Épopée, le Poème philosophique, l'héroï-comique, le lyrique, et la prose où il est supérieur à tous ceux qui ont autant écrit que lui? qui sait, s'il avait été prêtre, s'il n'eût pas été un Bossuet? Il ne peut pas plus y avoir de monarchie universelle en littérature qu'en politique : c'est lui et Charles-Quint qui en ont le plus approché; et si Voltaire avait fait le Tartuffe, et si cet Empereur avait tiré parti de la consternation de la France après la prise de François I^er^, l'un et l'autre l'auraient eue, car je mets les sciences exactes à l'égal des royaumes du Nord, et la métaphysique ressemble aux déserts de l'empire de Russie.

Le Régent pouvait être loué sans flatterie; il n'était pas méchant. Ce n'est pas lui qui a fait assassiner Vergier pour les Philippiques. Il sut que Lagrange-Chancel en était l'auteur; et peut-être que la beauté lyrique de ses superbes strophes, et le peu de fond qu'on avait déja découvert à ses accusations, les lui fit pardonner. Il n'y a qu'une chose à dire pour désapprouver la licence de ce temps: c'est que la crainte d'être ridiculisé empêchait la dévotion; et que les dévots honteux pouvaient s'y livrer du temps de Louis IX, sous prétexte de faire leur cour. La satire la plus sanglante contre le Régent fut d'aller chercher un vieux portrait de sa mère, de le faire graver, et débiter avec cette inscription: *L'Oisiveté.*

Toutes les remarques de Laharpe sur l'*Ode*, où il exige un peu trop de logique, et où il est quelquefois trop difficile, sont dignes de ce sage Aristarque, et bien à étudier. Quel profit pour tous les genres d'ouvrages à enseigner, si un Souverain ou un ministre éclairé avaient chargé

Laharpe d'un Lycée public, depuis sa vingtième année! Cinquante ans d'une pareille instruction auraient fait des auteurs sublimes. Il n'y a que Molière et Lafontaine qu'on ne peut point créer. Une petite réflexion que j'ose présenter aux amateurs du Lyrique et surtout de l'Hébraïque, c'est qu'il y a, pour y réussir, des selles à tous chevaux: (je demande pardon de cette vilaine expression, mais c'est qu'elle rend à merveille ce que je veux dire.) Sans tonnerre, sans nuage, sans mer, sans éclair, sans foudre et sans poudre, on n'aurait presque jamais fait une ode.

Tout ce que Laharpe dit de Gilbert est trop juste: je le déteste, parce qu'il déteste Voltaire; mais c'est de la belle et bonne satire, et, après Boileau, je n'en connais pas de meilleure.

Je suis content des louanges pour Florian et de la raison qu'il en donne; mais grace pour l'excellent trait, qui est plus que jeu de mots, qui finit la fable du Dromadaire, et celui qui termine celle du Rossignol. Je prendrais bien ces deux fables à moi, avec ces deux prétendus défauts. Trop de logique n'est plus logique, et

devient même fausse, comme dans cette occasion.

Laharpe ne connaissait-il pas la *Marotte* de Collé, ses *Chansonniers mes confrères, etc.*, mille jolies chansons imprimées ou non?.... La sienne *D'une amante abandonnée* est un chef-d'œuvre de grâce, de sentiment et de simplicité. Il y avait bien de l'esprit en France, et il y en avait tant, qu'on ne le remarquait pas. Combien de mots piquants, de traits, de reparties, et de jolis vers du moment, à souper chez M^elle^ Arnoult, M^elle^ Julie, M^elle^ Davieux! Comment Voltaire, avec le trait, la gaîté, la bêtise du moment, c'est-à-dire le plaisant jeu de mots à la main, l'épigramme en prose, la satire en cas de besoin, ne s'est-il pas permis un couplet tous les jours de sa vie? On n'est pas sûr que *Malgré la bataille* soit de lui, on la croit de l'abbé Mangenot. Un jour, en jouant aux échecs, il se mit à chansonner drôlement un impromptu pour Delille, qui le regardait:

Quand il mourra,
Notre charmant Delille,
A la cour, à la ville,
Voici ce qu'on dira, etc.

Il rit, il chanta, il fit rire; enfin, il fut aimable comme toujours. Cette branche d'amabilité de plus, lui aurait été à merveille.

J'approuve Laharpe du reproche qu'il se fait de s'être trompé au commencement de la révolution. C'est bien écrit et de bonne foi. Du reste, j'ai entendu plusieurs de ces avocats qu'il cite, avec raison, pour les plus éloquens; ils ne m'ont pas tous paru tels, je n'ai pas été entraîné: j'ai ri quelquefois des sarcasmes de Linguet, mais sa plaisanterie n'était qu'amère; j'ai été content, un jour, de Gerbier, qui, hué par l'auditoire pour avoir dit quelque chose de travers, se tourna vers nous, et nous apostropha par un fort bel *ex abrupto*. Quelle différence des orateurs français aux anglais! des mots chez ceux-là, des choses chez ceux-ci. A la vérité, nous ne les connaissons que pour de grands intérêts, et les autres n'ont pas toujours des causes célèbres.

Laharpe est le plus éloquent des hommes, quand il se laisse aller à son cœur et à son esprit

à la fois : mais je ne suis pas de son avis sur la morale ; je veux qu'elle appuie la religion, et que la philosophie s'en mêle aussi. J'ai prouvé, ailleurs, que la religion chrétienne était utile au bonheur. Heureux l'homme inspiré, ardent, plein de foi ! mais pourvu qu'on réussisse, n'importe comment. Persuadez avant de convaincre; et quand vous ne le pourrez pas tout à fait, croyez. Que serait-ce donc que les mystères, si tout était soumis à des preuves irrésistibles?

Comment croire que, par orgueil, mais avec de la foi, on meure impénitent? il faudrait être fou ; c'est une autre folie qui y conduit, celle de l'incrédulité. Voici sa marche : bel air, quand on est jeune; point de réflexion ensuite; mauvaise logique et mauvaise foi après; orgueil du mauvais parti, entêtement, puis radotage. A-t-on jamais vu un manant esprit fort? C'est qu'il ne naît ni ne meurt avec amour-propre; c'est que s'il s'avisait de ne pas croire en Dieu, personne ne le saurait dans son village. Nos soldats, tels libertins qu'ils ont été, se confessent en mourant; il n'y a que quelques scélérats qui ne veulent pas en entendre parler, parce que

leurs crimes les étourdissent, comme l'esprit des gens d'esprit.

Si Rousseau, l'abbé Poulle et Laharpe avaient autant bâillé que moi à l'opéra, ils ne diraient pas qu'il est dangereux. Ils étaient donc bien tendres à la tentation!

M. Gibbon a cru que le monde irait comme il le dit; il ne s'attendait pas à voir revenir le temps de Rome, de sa puissance, prépondérance, etc.

M. de Laharpe, je crois, a raison sur tous les romans dont il parle; mais ils m'ont tous ennuyés: heureusement qu'il n'a jamais lu, à ce qu'il me semble, ceux des chevaliers de Mouhy et de La Morlière, qui travaillaient surtout pour les îles, où, par chaque vaisseau, on en envoyait des ballots. Du reste, chacun a dit ce que dit M. de Laharpe de Tom-Jones, Clarisse, etc.

Non, Monsieur, Julie n'est pas prêcheuse comme Clarisse, qui est plus pédante que tendre. Oui, Monsieur, vous avez raison sur les imperfections de la *Nouvelle Héloïse;* mais ce sont elles peut-être qui font ressortir les choses adorables qu'on ne peut s'empêcher de retenir: c'est l'ouvrage classique du cœur. Les dissertations de Rousseau sur les objets étrangers, sont une adresse de plus; car on ne peut pas toujours parler d'amour.

Comment Laharpe, à propos d'Amadis, après avoir été Picard, Portugais, Espagnol, redevenu Français, ne parle-t-il pas des extravagantes et fatigantes *Clélie*, *Cléopâtre*, etc.? Non, Monsieur, j'ai prouvé ailleurs qu'il n'y a jamais eu un vrai Chevalier de chevalerie, et j'en ai fait voir les différentes classes, depuis les Pourfendeurs jusqu'aux Barons allemands.

On admire, avec raison, les *Incas* et *Bélisaire;* mais je suis étonné que le très catholique Laharpe ne se récrie pas sur ce que, sous prétexte d'attaquer le fanatisme, on exagère les cruautés

d'abord, puis les abus, pour attaquer ensuite la religion. Racine a gardé le juste milieu, par ce vers sublime et naturel :

Eh quoi, Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage ?

Hélas ! il n'a que trop raison sur mon ami La Place, qui a fait vingt épitaphes pour moi, dont l'une est : *Ci gît... nenni, mais qui gira.* J'en ai une à me reprocher pour lui : *Toujours Pierre et Picard, le pesant de La Place, etc.* Il y avait quatre ou cinq P dans chaque vers. Le premier a rapport à ce qu'il répétait sans cesse : « Je m'appelle Pierre, je suis Picard. » Laharpe lui accorde de savoir l'anglais ; il l'avait peut-être entendu autrefois, aidé d'un dictionnaire ; mais il n'en pouvait pas dire un seul mot : c'était un excellent homme sans goût, et sans autre connaissance que celle de compilateur, fouilleur, et déterreur quelquefois de choses précieuses. Sa Tragédie, *Jeanne Gray*, dont j'ai parlé ailleurs, vaut mieux que les deux autres, qui ont du mérite. Tout cela constitue un auteur, un homme de lettres ; mais point un homme de génie, ni un des premiers versificateurs, ni passable prosateur. Les quatre vers qu'il écrivait, épigramme

ou madrigal, sur la première carte que malheureusement il trouvait, ou à jouer sur une table, ou de visite sur une cheminée, étaient toujours sans sel. Il avait le rire d'un cochon mécontent, et racontait de travers des anecdotes sans choix. Il y en a sur mon compte, dans ses ouvrages, qui n'ont pas le sens commun.

Quelle justice et quelle justesse sur Ossian! sans doute que ses héros sont plus purs et plus braves que ceux d'Homère. Les barbares sont comme cela, et chantent les actions de leur chef. Combien de fois, sans les comprendre, si ce n'est par hasard quelques mots, j'ai admiré ainsi mes Croates célébrant, en langue Illyrienne, leur roi Kralowitz-Marko! quelle belle exagération, de réveiller l'ennemi qui dort, pour le combattre! Le grand Fréderic aurait bien voulu que nous l'eussions fait à Hochkirch.

J'ajoute à ce que Laharpe dit de très judicieux sur Milton, ce que Voltaire dit dans ses stances sur les épiques, qu'il *a chanté pour les fous, les anges et les diables.* Quand les Anglais

s'élèvent, c'est comme lorsqu'on a le délire de la fièvre; les étrangers donnent à cela le nom de sublime et de poétique : leurs disparates admirées sont précisément un de nos rêves qu'on écrirait. Milton a toujours rêvé, mais sur le même objet. Pope, qui n'a pas rêvé, ne passe pas pour un grand poète chez eux.

« Oh ! quel blasphème ! diraient mes amis et amies du pays où j'écris ! ils disent que Werther est encore plus sublime en allemand. » — Je le trouve très chaud, très vif, très rapide, très touchant en français. C'est fâcheux qu'on connaisse *Charlotte*, qui vit encore, et qui ne vaut pas la peine que l'on vive et que l'on meure pour elle.

Pourquoi dire que Fontenelle n'a marqué dans aucun genre ? Dites au moins que c'était un bel esprit. On fait de Lucien un saint depuis quelque temps ; c'était l'esprit fort du sien. Il faisait l'impie pour être piquant : Dieu sait ce qu'il croyait ! Ses railleries sur ses Dieux ne m'amusent pas davantage que nos ouvrages irréli-

Vous plaire fait tous nos désirs ;
Mais vous ne songez qu'à la gloire :
Nous courons après les plaisirs,
Et vous courez à la victoire.

« Demain matin, Messieurs, à la pointe du « jour, à la poudre et aux balles. »

M. de Laharpe redevient sublime en observations fines, jugement sûr, et leçons et conseils, au sujet de Marmontel, qu'il juge comme s'il n'était pas son ami, ce qui lui fait beaucoup d'honneur. Je ne l'aimais pas; je l'ai trouvé grossier, dédaigneux et présomptueux. Mais je demanderai sa grace à La harpe, pour la diction et le mouvement tragique; son style, sans être harmonieux, n'est pas incorrect : on voit plutôt un artisan qu'un artiste. Heureusement que personne n'a cru ni suivi sa poétique, ses jugements, ses exemples et ses paradoxes littéraires. On a trop loué et trop critiqué ses *Contes Moraux*. D'Éon, censeur alors, et déja ex-demoiselle et ex-capitaine de dragons, eut la malice d'écrire dans son approbation : « J'ai lu, par ordre de mon- « seigneur le chancelier, les *Contes Moraux* de

« Marmontel, et *je n'y ai rien trouvé*, » faisant semblant d'oublier *qui en empêche l'impression.* Marmontel, dont les critiques faisaient les premiers succès de Fréron, se battit avec lui au sortir de la Comédie Française : on les sépara; ils remirent leurs petites épées dans le fourreau, mais celui-ci garda toujours la plume à la main contre Marmontel. Ses *Contes Moraux* me rappellent une bonne bêtise que j'ai dite pour me faire rire. A Munich, un chambellan, pour avoir l'air d'aimer les lettres, me demandait si je les avais vus; un de ces gens qui confondent tout, croyant que les Contes de Marmontel étaient des voyageurs titrés (des comtes) dit : « Je crois qu'ils ont passé par ici. — Cela se « peut bien, lui répondis-je, mais nous distin- « guons Moraux de Marmontel, et Moreau de « Saint-Méry. »

Quoique j'aime les grosses touches d'un peintre, qu'on n'est pas obligé de regarder de si près, Sedaine n'aurait jamais dû être reçu à l'académie. Je soupais dans les Cabinets ce jour-là. Le roi demanda qui avait fait le discours de réception : on lui répondit que c'était Marmontel; et ce malheureux Louis XVI, qui avait de l'à-propos, gai et brusque très souvent, se res-

souvenant de Richard-cœur-de-Lion, dit: Quand les bœufs vont deux à deux, le labourage en va mieux.

L'auteur excellent du Lycée est bien ennuyeux sur la Révolution. Il ne nous laisse assurément point sur la bonne bouche. Il n'y a que Tacite qui puisse plaire en parlant de crimes; on n'en sent pas moins l'horreur qu'il veut inspirer: à la vérité, ceux de ce temps-là étaient de meilleure compagnie; il n'y avait ni Marseillais, ni *Marseillaise*, à Rome; on ne commettait point alors de crimes inutiles, de cruautés de sang-froid, uniquement de rancune, et d'âme affreuse: ils en avaient une aussi, mais l'esprit la gouvernait; il n'y avait rien à lui reprocher, c'était des crimes d'état. Quand je lis tous ces noms ignobles de gens sans courage, je jette bien vite le livre où cela se trouve, et je me dis (sans hérésie, je crois, car j'en serais bien fâché): grand Dieu! serai-je puni, pour deux péchés que je commets, aussi sévèrement que les scélérats dont je viens de parcourir les abominations? Je sais que l'enfer est dans leur cœur, et que leur vie est un enfer. Mais celui de

l'éternité pourrait-il être le même pour les assassins et les monstres que pour un négligent en pratique de religion et un amateur de quelques plaisirs des sens? Il y a, sans doute, des classes de châtiment comme de récompense; et je ne pourrai jamais aspirer à celle d'un moine de la Trappe, ou de quelques personnes du grand monde, qui passent toutes leurs journées en bonnes œuvres et au pied des autels.

Pourquoi Laharpe ne parle-t-il pas de la bêtise de l'Académie française, qui obligea Montesquieu à rétracter le livre qui l'y avait fait entrer? Qu'il me laisse en repos avec son Académie, composée de grands Seigneurs qui ne savaient ni lire, ni écrire, ni l'orthographe, comme les maréchaux de Richelieu, de Duras, le cardinal de Rohan, etc., et de quelques traducteurs et compilateurs : et qu'il me laisse aussi en repos pour la révolution; j'en ai su, vu et éprouvé plus que lui. Du reste, les jugements de Laharpe sur l'*Esprit des Lois* méritent mon admiration, comme tant d'autres que j'ai relevés avec enthousiasme; il n'a d'autre tort que d'approuver Montesquieu qui veut qu'on admire son pays

et son gouvernement. Comment le peut-on, s'ils ne sont pas aimables ?

Tout ce que dit Laharpe, au sujet de l'Encyclopédie, est fort juste. J'y ajoute que c'était un ouvrage impossible, surtout en France, où, excepté la littérature, on ne sait rien. Les Anglais, les Italiens, les Allemands même, eussent été plus capables de tout ce qui n'est pas affaire de goût. La partie militaire, entre autres, est pitoyable; sans vanité, car il n'y faut point d'esprit, je crois que je l'aurais assez bien faite. Ai-je raconté ailleurs ce qui s'est passé au sujet du charbon de terre? je crois qu'oui. Je crains toujours de rabâcher; par exemple, de me répéter, lorsque je dis que le désir d'être neuf, piquant et cité, de rire, de faire rire, et d'être ce qu'on appelait alors un écrivain hardi, a plus animé Voltaire, que l'irréligion. J'en dis autant de d'Alembert, que Laharpe a peint à merveille; pour Diderot, c'est sa fougue, et un grand sujet d'éloquence, ou plutôt de déclamation, qui l'a rendu un impie. Il ne mérite pas d'être si maltraité pour ses charmants *Bijoux indiscrets*, à qui il ne faut pas attacher le grelot du crime

pour être libre, amusant, et inventif. Du reste, je l'abandonne à Laharpe pour ses plates impiétés et ses paradoxes: grâce à Dieu, je n'ai lu de lui que ce roman, le *Père de famille*, et son excellent *Traité d'Éducation publique*, admirable, à peu de chose près.

Pourquoi Laharpe dit-il que Louis XV n'était pas à la bataille de Lawfeld? il y assistait comme à Fontenoi; et comme y assistent tous les rois, à l'exception de Gustave Adolphe, Charles XII et Fréderic II. Ils appellent cela gagner des batailles *en personne* : cela se peut, mais ce n'est point *en présence*.

Si vous aviez vu, M. de Laharpe, étudié les Grecs d'aujourd'hui, comme moi, qui ai eu des affaires de politique à traiter avec eux, vous sauriez qu'ils ressemblent aux anciens; mais les circonstances les empêchent de paraître comme eux : en attendant, examinez l'esprit, la beauté de leur yeux, la vivacité ou la noblesse même de leur langue grecque vulgaire.

Fréderic II m'a beaucoup parlé de ses amis

les impies, d'Argens, de Prades, Toussaint, la Mettrie; il les méprisait, et ne s'ennuyait jamais à parler religion avec Voltaire : ils s'écrivaient là-dessus, pour qu'on admirât leur esprit fort; mais ils n'étaient pas assez dupes pour s'en entretenir.

Ce malheureux J.-J. Rousseau aurait été médiocre, s'il avait eu raison; ce n'est que son éloquence, souvent pour des choses communes, mais disparates, qui l'a fait ressortir. Un grand Souverain me disait une fois : « Je suis singulier; personne ne me ressemble en cela, etc. » Et il citait quantité de choses qu'il me détaillait. Je lui dis, pour l'en corriger, et lui faire un peu de peine: « Je vous demande pardon, beaucoup de personnes sont de même, à commencer par moi, par exemple. » Si on l'eût dit à Jean-Jacques, la première fois qu'il a écrit, *je suis autre qu'un autre*, on lui aurait ôté le plus beau fleuron de sa couronne. On a ri, on a admiré, on a flatté celui qui disait que la flatterie lui était odieuse; et on l'a gâté enfin, dès qu'il est arrivé à Paris. Au moins il s'entend sans se croire; mais tous les autres auteurs commentés dans les derniers tomes du

Lycée, ne peuvent pas se croire non plus, puisqu'ils ne s'entendent pas. Diderot, Boulanger, Toussaint et les autres n'ont que des mots, et quels mots encore! et des phrases : on ne peut pas leur prouver autant de contradictions, parce qu'ils sont si peu clairs, qu'il est impossible de les prendre par leurs paroles. Si Rousseau s'était relu, il aurait vu chez lui ce que nous y remarquons. Mais que MM. les mathématiciens, novateurs, amphigouriquement philosophes allemands, auraient besoin d'un Lycée et d'un Laharpe allemand! Si Kant était tombé entre les mains de celui-ci, il l'aurait joliment arrangé!

Laharpe n'a pas eu le temps de parler; il aurait fallu qu'il eût autant de goût à vingt ans qu'à soixante, et qu'il n'eût fait que cela toute sa vie. Cent volumes, qu'il aurait pu écrire dans ce genre-là, après avoir parlé dans son Lycée, tout cet espace d'années, auraient été une bibliothèque entière, une véritable encyclopédie, et une école de jugement, que chaque auteur, dans sa partie, serait venu consulter, pour éviter tous les défauts. On aurait dû ouvrir aussi un Lycée de peinture et de musique : je ne dis pas

on devrait, je ne dis pas *où*; il est clair que ce n'est qu'à Paris, et qu'est-ce que devient Paris, et que peut-il être à présent? Le goût dit comme Lusignan :

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.

Les restes de l'abbé Delille, et l'excellent et beau poème d'Esmenard, ne suffiront pas pour l'y retenir ou l'y ramener. Laharpe dirait sûrement du bien des vers, des images, des grandes idées, de l'harmonie, de l'adresse de *la Navigation*. Laharpe serait enchanté du *Paradis perdu*, où Delille s'est bien retrouvé. Je le crois supérieur à son *Énéide*. On y retrouve bien sa marche, sa coupe, sa manière; c'est tout dire. Mais quels harangueurs, grand Dieu! quelle fausse et fatigante éloquence! Fontanes et François de Neufchâteau étaient plus heureux en vers, et très jolis vers, autrefois. David pourrait tenir un Lycée de peinture peut-être encore, et Grétry de musique. Les restes de celui-ci sont encore bons, ainsi que ceux de Daleyrac. Méhul, et quelques autres auteurs de l'opéra comique, ont pris le genre d'esprit, de bonne plaisanterie, de persiflage, ou de bonne foi, dont le premier a été créateur.

Que dirait Laharpe des *Pensées* posthumes, amphigouriques, fausses, ou louches, ou communes, qu'on vient d'imprimer de M. Necker, et son petit roman, dont le titre, *Suites d'une première faute*, m'en annonçait une d'amour, ou d'ambition?... Point du tout. C'en est une grande certainement; et elle est faite pour être jugée telle par un financier : c'est de donner son blanc-seing à une espèce de fripon qui en abuse. Je déteste les ouvrages où il n'y a que de l'*intérêt* d'argent. Ce roman de M. Necker, tour de force, puisque c'est *la Suite d'un défi* qu'il aurait dû l'intituler, est d'ailleurs écrit à merveille; mais il n'y a pas de quoi se tuer. Le héros était assez jeune pour labourer, l'héroïne pour être blanchisseuse; s'ils s'aimaient, que faut-il de plus? Avec l'amour, un grabat, et un demi-florin par jour qu'on gagne aisément en travaillant, deux époux peuvent se dispenser de se donner un coup de pistolet. Mais on a la rage de vouloir faire pleurer. Eh! MM. les auteurs, faites-moi rire; mais c'est que l'un est très facile, et l'autre on ne peut pas plus difficile.

SUR LES MÉMOIRES

DE

M. LE BARON DE BESENVAL,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Voici des souvenirs que j'aurais pu écrire, tant ils sont de ma connaissance, mais jamais d'un style plus brillant: il l'est autant que l'auteur, c'est tout dire; on ne l'a jamais été plus que le baron de Besenval, à la guerre et à la cour, où son amabilité l'avait porté par la société favorite de la Reine. Nous fûmes tous étonnés qu'il voulût être aussi de celle du Roi, c'est-à-dire des chasseurs, car il n'en avait pas d'autre. A soixante ans, il se fait présenter comme un jeune homme qui débute; il met l'habit gris de débutant, en attendant l'habit bleu; il monte dans les carrosses, parce qu'il s'était fait faire quelques quartiers de noblesse, dont il n'avait pas besoin, en ayant tant dans l'âme; et le voilà à la chasse, et par conséquent

soupant dans les cabinets. Un lieutenant-général, Suisse, et grison de chevelure, qui s'était trouvé à la mort de Berwick, pouvait, en vérité, se dispenser de se trouver à la mort du Cerf, quarante ans après. On voit qu'il aimait à se mêler de bien des choses; mais, dans le fond, il était comme tout le monde à la cour, où l'on dit, tour à tour, du bien et du mal des ministres. Il s'annonce plus intrigant qu'il ne l'était. Il a porté la parole pour MM. de Ségur et de Castries, et puis c'est tout. Un peu morose pour lui, et grognon, dans son intérieur, pour ses gens et les femmes qu'il avait, c'était l'homme le plus gai pour les autres, et l'un des plus aimables que j'aie vus. *Baron! quel mauvais ton!* lui disait-on quelquefois, quand il prenait son air soldat aux Gardes Suisses. Il savait toujours pourquoi et comment ce qu'il disait dans ce genre-là n'était que très piquant, et ne fesait qu'étonner. Enfermé dans un cadre de très bon goût, sa mine franche et belle lui fesait risquer des insolences qui lui allaient à merveille; il avait un excellent ton dans son mauvais ton, et ses familiarités avaient l'air d'une confiance ou d'une gaîté de bonhomie; il racontait plaisamment, et avait un style et des manières à

lui. Pourquoi son éditeur ne raconte-t-il pas, qu'après avoir fait tuer presque toute sa division à Amembourg, renvoyé au camp avec le peu qui lui en restait, on le vit reparaître tout d'un coup à l'affaire ? « *Que faites-vous donc encore ici*, lui dit-on, *Baron? Vous avez fini. — Que diable voulez-vous ?* dit-il, *c'est comme au bal de l'Opéra; on s'y ennuie, et l'on reste tant qu'on entend les violons.*» Voilà précisément son cachet, et le baron aux coups de fusil.

Le comte de Frise *, dont il parle dans ses Mémoires, était si beau, avait une tournure si élégante, et j'en ai été si frappé à l'âge de sept à huit ans quand je l'ai vu, que je me souviens de lui, comme si c'était hier. Peut-on voir de plus jolis vers que les siens dans cette lettre moitié prose que cite le Baron ? n'est-ce pas de l'homme de cour, de bonne compagnie, du meilleur goût, d'une légèreté, d'un piquant et d'un ton que n'a jamais un homme de lettres ? Les Dorat et les Pezai sont pitoyables, quand on voit qu'ils veulent le prendre; et il est naturel au comte de Frise, qui avait plus de tact qu'un Français.

* Neveu du maréchal de Saxe. V. les Mémoires de Besenval au chapitre intitulé *Aventures de société*.

Le Baron me cite une fois; il pouvait me citer mille fois. J'ai été partout au milieu des orages, sans y prendre part; et j'en ai souvent détourné, de la tête même de gens que je ne connaissais pas.

Je suis fâché qu'on ait ôté vraisemblablement bien des noms et des aventures du Baron, qui, beau, insolent et aimable comme je l'ai dit, en a tant eu. J'en sais dix, et il m'en a raconté plus de vingt, dont je ne me souviens plus. Si j'osais, comme lui, je ferais aussi bien des portraits; mais la peur de faire de la peine à bien des vivants de cette cour-là, m'en empêche *.

Si les anecdotes des temps passés font plaisir, qu'on juge de celui que j'ai à lire, ou que j'aurais à raconter, des gens marquants avec qui j'ai passé ma vie, en tant de pays différents! Je puis dire avoir joué sur plusieurs théâtres, ou au moins y avoir eu une loge près de la scène: Je n'ai aimé les grands rôles qu'à la guerre; et à la cour, quelques confidents et les annonces: mais à vingt ans, je riais déja des mouvements

* Le prince de Ligne a tracé cependant beaucoup de ces portraits qu'il avait craint de faire: voyez le deuxième volume de cette édition.

que se donnaient les acteurs. En vérité, la vie est si courte, et le parterre si mal composé, que cela n'en vaut pas la peine.

Les bontés, paternelles du bon et respectable empereur François I, maternelles de la grande Marie-Thérèse, et quelquefois presque fraternelles de l'immortel Joseph II; la confiance entière du maréchal de Lacy, et presque entière du maréchal Loudon; la société intime de l'adorable reine de France; l'intimité de Catherine-le-Grand, mon accès chez elle presque à toutes les heures; les bontés distinguées du Grand Fréderic, rendraient mes Mémoires bien intéressants. Je n'ose que les admirer, les adorer, les pleurer; et leurs alentours m'en deviennent sacrés, puisque je me refuse à parler de six cours où j'ai été à portée de les juger, ainsi que ces Souverains dont la mémoire est si chère, qu'on doit sans cesse les bénir. J'ai vu ces Souverains calomniés; et j'ai maudit les injustes et les ingrats.

Pour en revenir au Baron, tout le bien qu'il dit de la famille Polignac, et qu'on peut dire, est au dessous de ce qu'elle méritait. A l'exception de M. de Maurepas, dont il peint bien l'insouciance, qui m'a souvent bien amusé par

sa plaisanterie; et de M. de Calonne, qui m'a souvent impatienté par sa légèreté, bien qu'elle le rendît parfaitement aimable, on a constamment pris pour ministres, dans le pays où il y a le plus d'esprit, des hommes qui en avaient le moins. Avant eux, M. de Choiseul en avait trop ou trop peu. Louis XV est trop maltraité par le Baron. Après un intervalle de quatorze ans, c'est-à-dire lorsque je lui portai la nouvelle d'une bataille gagnée, je l'ai vu tous les jours chez Mme Dubarry, la dernière année de sa vie. Il est inoui que ceux qui faisaient ce qu'il faisait, le trouvassent mauvais : et les vils courtisans de Mme de Pompadour, petite bourgeoise enlevée à son mari, criaient à la corruption des mœurs, pour une maîtresse de plus, qui avait un bien meilleur cœur que l'autre, et ne décidait ni de la guerre ni de la paix.

Le Baron paraît croire que la Reine faisait beaucoup d'attention à ce qu'il lui disait pour la nomination des ministres : elle pouvait s'y intéresser, quand ils étaient renvoyés. Mais ils ne l'ont jamais été par elle : « La peur, me disait-elle, de priver le Roi d'un homme qui lui rend plus de services peut-être que je ne suis en

état d'en juger, m'en empêcherait toujours. »

Elle riait avec moi des mouvements qu'on se donnait à Versailles, et pleurait avec les personnes qui en étaient les victimes. La mort de Louis XV, (j'y étais, ainsi que le baron de Besenval,) est peinte à merveille par lui : c'est là que l'on se donnait du mouvement; et, bien avec les deux partis, j'ai été témoin de tout ce qu'il dit.

Il y est question de demande et dispute de dédommagement en finances de la part de quelques *grandes familles*, ce qui prouve bien qu'on s'attachait aux mots dans ce pays-là, sans connaître la chose. Pourvu qu'on prononçât *noblesse*, *désintéressement*, *fierté*, on croyait en avoir; et les autres le répétaient. J'y ai vu faire bien des vilenies dans ce genre-là, recevoir, se faire donner, et l'oublier tout de suite, au point de déclamer contre d'autres qui avaient fait de même.

Toujours dans l'ivresse de l'ambition et des plaisirs, on n'avait le temps ni d'aimer, ni d'estimer, ni de juger. Point de génie depuis Condé et Corneille, beaucoup d'esprit : point de réflexion; de la légèreté, de l'enfance même, et

de l'ignorance, chez un maréchal de France comme chez un sous-lieutenant d'infanterie, et chez un vieux cardinal comme chez un petit abbé sortant du séminaire.

Cela me rappelle une bêtise que j'ai dite à M. de Maurepas, qui en aimait dans ce genre-là. Étant venu pour lui dire que j'avais eu une conférence avec le cardinal de Luynes, archevêque de Sens, avec qui j'étais en procès : « Comment l'avez-vous trouvé? me dit-il. — Hors de son archevêché, » lui répondis-je. Pardon de cette digression.

Le bien que le Baron dit du malheureux Louis XVI, des Princes ses frères, et de la Reine, adorée de ceux qui l'ont connue comme lui et moi, est bien vrai. Il n'y a que des gueux qui en ont pu dire du mal, et des sots qui l'ont cru. Les malavisés, les étrangers, ont lu des horreurs; et comme si j'en avais un pressentiment, je me souviens qu'un jour du fameux voyage de Tauride avec Catherine, l'impératrice m'ayant cité, sans y ajouter foi tout à fait, quelques unes de ces calomnies, je lui dis avec un peu d'humeur : « *Des porteurs de chaise, à Versailles, les ont écrites. C'est comme si des Iswascheck écrivaient l'histoire de votre Majesté.* » Les in-

famies qu'on a publiées depuis sur son compte ont justifié ma prédiction.

Le Baron de Besenval raconte, sans le vouloir, deux ou trois grandes fautes qu'il fit, et qui contribuèrent à la révolte de Paris; et puis, d'une manière ou forte, ou piquante, ou gaie, sa prison. On le trouve encore aimable et brillant jusqu'à sa mort, qu'il annonce d'une manière si intéressante, qu'on ne peut s'empêcher de pleurer celui qui, pendant cinquante ans, a été l'honneur de l'armée et le charme de la société.

Voici encore ce qui me vient, au sujet de la Reine; car M. de Besenval ferait croire qu'elle se mêlait plus d'affaires qu'elle le faisait: je ne lui connais que trois protections mal placées; l'éclat de sa figure a fait tort à l'éclat de son règne; la jalousie des femmes, qu'elle écrasait par la beauté de son teint et de son port de tête, voulant lui faire tort dans la société, lui en fit un dans son état de Reine. Frédegonde, Brunehaut, les Catherine et Marie de Médicis, les Anne et Thérèse d'Autriche, n'avaient jamais ri. Marie-Antoinette, à quinze ans, riait beaucoup; on la déclara *moqueuse*. Elle se défendit de deux grandes intrigues des deux par-

tis, qui voulaient chacun lui donner un amant; on la déclara *ennemie des Français*, d'autant plus, qu'elle traitait bien les étrangers, dont elle n'avait ni importunité ni piéges à craindre.

Une malheureuse dispute de visite de son frère, l'électeur de Cologne, avec les princes du sang, ignorée par elle, déplaît à l'étiquette de la cour; on la déclare *fière*.

Elle dine chez une de ses amies, et vient quelquefois chez l'autre après souper; on la déclare *familière*. C'est ce que ne diront pas le peu de personnes qui vivaient dans sa familiarité. Son tact en imposait autant que sa majesté. Il était aussi impossible de l'oublier que de s'oublier soi-même.

Elle est sensible à l'amitié de plusieurs personnes qui lui sont le plus dévouées; on la déclare *amoureuse*. Elles en exigent trop quelquefois pour leur famille; on la déclare *inconséquente*. Elle donne des petites fêtes, et fait travailler à son petit Trianon; on trouve tout cela bien *bourgeois*. Elle fait acheter Saint-Cloud, pour la santé de ses enfants et le mauvais air de Versailles; on la déclare *prodigue*. Ses promenades le soir sur la terrasse, à cheval au bois

de Boulogne, quelquefois de la musique à l'Orangerie, paraissent *suspectes*. Ses plaisirs les plus innocents paraissent *criminels*. Elle a une bienveillance générale; on la déclare *coquette*. Elle craint de gagner en jouant, lorsqu'elle y est obligée, et je ne l'ai jamais vue perdre plus de mille louis; elle dépense *les trésors de l'État*. Elle en fait donner à l'Empereur, son frère; c'est-à-dire que, pour arrêter une guerre prête à s'allumer entre le Roi et lui, elle engage M. de Vergennes à prêter dix millions aux Hollandais, qui en étaient les sujets; on la déclare *traître à la France*, et plus sœur qu'épouse.

Il n'y a pas de femme de chambre de favorite ou de maîtresses de rois, qui ne fît plus de dépense. La Reine recevait six cents louis le premier du mois; et, à la vérité, les employant si bien à donner, quinze jours après souvent elle n'avait pas le sou, et je l'ai vue emprunter vingt-cinq louis un jour dans son antichambre, où chaque valet de pied lui donna ce qu'il avait, pour une pauvre malheureuse qui était venue se jeter à ses pieds.

Elle riait, chantait, dansait, jusqu'à 25 ans; on la déclare *frivole*. Les affaires du royaume s'embrouillèrent, les esprits de parti qui s'allu-

mèrent divisèrent sa société; ne voulant être d'aucun, on la déclara *ingrate.*

Elle ne s'amusait plus. Elle prévoit des malheurs, on la déclare *intrigante.* Elle ne mettait pas de suite à quelques petites recommandations qu'elle faisait quelquefois au Roi ou à ses ministres, dès qu'elle craignait de faire tort; on la déclare *légère.*

Avec tant de crimes soulignés, et si bien prouvés, ne méritait-elle pas ses malheurs? J'oubliais un des plus grands. La Reine, assez prisonnière d'état dans son château de Versailles, prenait quelquefois la liberté d'en traverser, à pied, suivie d'un heiduque, une des galeries, pour aller chez madame de Lamballe ou madame de Polignac. Quel scandale affreux! On oublie que la feue reine Marie Leczinska se rendait, en chaise à porteurs, chez madame de Tolmont, sa cousine, où elle trouvait assez mauvaise compagnie de jeunes Polonais, parents, ou qui se disaient l'être, des Leczinsky.

La Reine, belle comme le jour, presque toujours en cheveux, excepté les jours d'étiquette qui réglaient sa toilette d'apparat, à laquelle elle

ne songeait pas, faisait parler d'elle, puisqu'on voulait lui plaire. Marie Leczinska, vieille de bonne heure, assez laide, avec un grand bonnet qu'on nomme, je crois, *papillon*, demandait quelquefois, au spectacle, des pièces *un peu fortes*. Les dévotes aiment assez les sottises; et quand on donnait une pièce où il y en avait, nous disions quelquefois : « C'est du répertoire de la Reine. » — « Ajoutez, au moins, disait Marie-Antoinette, que c'est de la *feue* Reine. » On n'osait pas risquer devant elle un propos trop libre, une historiette trop gaie, ou une grosse méchanceté. Elle avait du goût et du jugement; et pour les grâces, elle les réunissait toutes trois en elle seule. On lui a reproché avec raison, quoique sans raison, mille cinq cents francs de pension donnés à Garat et Azevedo. Ce n'était pas le roi qui les payait, c'était sur un bon de fermier-général. La voilà déclarée *protectrice des chanteurs*.

Voici son dernier forfait, que j'étais près d'oublier. Oh! que j'avais raison, quand elle me disait qu'on la privait de tous ses petits plaisirs en les empoisonnant, d'appeler les Français *ses charmants vilains sujets!* Au moins que ceux qui s'acquièrent tant de gloire sous les dra-

peaux de leur Empereur *, plaignent cette malheureuse princesse, qu'ils auraient bien servie, n'étant pas capables ni coupables d'ingratitude comme ceux à qui elle faisait ou voulait faire du bien.

* Le prince de Ligne écrivait ceci à l'époque de nos victoires en Allemagne.

SUR L'ARMÉE FRANÇAISE

AVANT LA RÉVOLUTION *.

Je m'aperçois que l'amour du bien, cette passion malheureuse, m'a engagé à me mêler de tout plein de choses qui ne me regardaient pas : je ne me souviens plus si l'on m'a demandé ce mémoire ; mais il me semble que oui, et que j'y ai eu même l'air prophète, par le désir que j'avais de rendre le Roi maître de son peuple léger, par une armée sûre, fidèle et à la main.

Elle serait tellement liée à l'un et à l'autre, c'est-à-dire au Roi et au peuple, que les intérêts réunis feraient des frères armés pour défendre des frères qui ne le sont pas, et le même père.

On ne pense au ban et à l'arrière-ban que dans une nécessité qui rappelle les malheurs

* Ce mémoire est une sorte de prophétie : toutes les bonnes choses que le prince de Ligne propose, ont été faites, et mieux encore.

désolants de l'invasion des Barbares, ou déchirants des temps féodaux.

Je le voudrais en temps de paix, c'est-à-dire que le gouverneur et l'intendant de chaque province y choisissent des colonels et des officiers parmi les gentilshommes, qui amèneront à leur régiment et compagnie des soldats de leurs terres.

Y restant cantonnés toute l'année, leur paie y ferait rentrer l'argent; le soldat cultiverait ses champs, et ferait des enfants sains comme lui, qui ne seraient ni corruptibles, ni corrompus en principes, religion, mœurs et santé.

Cette armée, vraiment nationale, serait exercée, une heure tous les dimanches, à marcher et à tirer au blanc. Français, brûlez vos livres; les autres puissances en ont pris tout ce qu'il y a de bon, et vous sont supérieurs dans ce genre : généralement reçu d'ailleurs, je ne vous donne pas le temps de vous y dresser. Changez votre manière; prenez plutôt celle des Turcs, qui grimpent et se cachent partout. Soyez plutôt en désordre avec ordre, qu'avec votre demi-genre d'ordre en désordre. Taisez-vous au très peu d'exercice que j'exige : obéissez. Tirez peu, ou chacun pour soi. Couvrez, par un rideau de

chasseur, des mouvements où je vous demande peu d'alignement; courez, enfoncez; et, soutenus par les régiments étrangers de votre armée, attaquez avec furie.

Vous me direz : « Voyez tel et tel régiment; il a autant d'ordre que s'il était autrichien; on entendrait voler une mouche; il fait tout ce que vous faites. » Qu'importe, quand même il y en aurait vingt comme cela, si les autres ne font pas de même! C'est de l'égalité que dépend le succès ; et pour qu'elle soit générale, prenez le genre le plus facile pour la généralité ; et votre armée, inférieure peut-être en détail, sera supérieure en gros, parce que vos ennemis seront étonnés de votre manière uniforme, neuve et rapide de faire la guerre.

On se rassemblerait tous les ans dans trois camps dans l'intérieur du royaume, de manière que chaque régiment n'ait pas plus de quarante lieues à faire pour s'y rendre. On s'y reposerait deux jours : on y exercerait deux jours par compagnie, un jour de repos ; deux par bataillon, un de repos ; deux par régiment, un de repos ; deux par brigade, un de repos ; deux par division, un de repos ; deux toute l'armée ensemble grande manœuvre, un de repos ; deux de travaux

pour se retrancher, un de repos; deux pour faire des tranchées, un de repos; un pour donner l'assaut à un simulacre de forteresse, deux jours de repos; et puis s'en retourner d'où l'on est venu. Cela ne ferait qu'un mois de travail pour le soldat; encore même la moitié se passerait à danser, chanter dans le camp, et boire à la santé du Roi et des généraux.

Ceux-ci seraient l'objet des moqueries d'une nation rieuse et de la cour, s'ils ne savaient pas manœuvrer; se retireraient bien vite dans leurs terres, s'ils n'avaient pas de succès, et feraient place à d'autres. Les jours de repos seraient pour les officiers des jours de fêtes, de bals, de galanterie et de chevalerie, qu'il faudra même renouveler pour cette jeune brillante noblesse afin de la *désangliser*.

On lui défendra aussi de se *prussienniser;* car les bottes fortes et les grands éperons rendent ridicules tous ces petits imitateurs des autres services, qui se moquent d'eux.

Il n'y aura que trois grosses garnisons de quinze mille hommes chacune, Lille, Metz et Strasbourg. Cela fera trois armées encore plus manœuvrières que les autres, qui de temps en temps, suivant leur proximité, y fourniront

quelques régiments pour se tenir plus en haleine de service.

Le reste sera composé de dix régiments suisses, des huit allemands d'infanterie, des six de cavalerie allemande; et pour les deux régiments italiens, ils seront à Toulon et Marseille.

Des détachemens de ces grosses garnisons occuperont Condé, Cambrai, Haguenau et Huningue.

Tout cela se rassemblera souvent sur les glacis, et plus souvent encore dans les champs, et fera le service bien régulièrement. Ce seront des écoles de guerre où les jeunes gens à qui l'on voit des dispositions devront être envoyés pour parvenir aux plus hauts emplois; car il ne faut pas faire languir dans les subalternes, des Français surtout qui montrent des talents. Jeune et plein d'ardeur, un Français est capable de tout.

L'intelligence et l'honneur qu'on trouve dans cette belle nation, devraient la rendre supérieure aux autres nations en militaire, de même qu'en littérature et en beaux arts. Sans vouloir tout changer, et en se prêtant aux vices nécessaires de la constitution du royaume; sans trouver mauvais que le maréchal de France soit confondu, à Versailles, avec le sous-lieutenant; sans

exiger que les jeunes gens de la cour quittent leurs plaisirs et leurs femmes, et que celles-ci se plaignent d'un vide dans la société, on peut tirer parti, même de tous ces inconvénients, pour créer à la France une excellente armée malgré elle. Point de pédants surtout; plus de minuties, ni de sévérités mal placées, ni ennui pour l'officier et le soldat. Il faut y conserver la gaîté, si précieuse à la guerre, et se servir même, si l'on veut, de la vivacité qui lui est si naturelle.

Les généraux resteraient six mois à leurs troupes, ainsi que les colonels; car il ne faut point ennuyer un Français. Il y aura beaucoup d'officiers de fortune, de vieux lieutenants-colonels et de bien jeunes majors.

Les grands seigneurs et les gentilshommes trop aimables passeront dans la Maison du roi, qui serait necéssaire, quand ce ne serait que pour cela. Ce sont des gentilshommes chasseurs et bien campagnards, presque paysans, que je voudrais à la tête de leurs vassaux, dans les régiments et les compagnies.

Des abus à la cour les sauvent à l'armée; j'entends abus en grâces, et point en autorité, car ceux-ci je les déteste; mais j'aime bien mieux qu'un duc et pair soit lieutenant-général sans

servir, que mauvais colonel; et qu'on donne mal le cordon bleu, que la croix de Saint-Louis.

S'il y avait une guerre, on devrait la refondre, c'est-à-dire, en y faisant une petite marque imperceptible; ne la donner que pour des actions, et dès ce moment-ci la refuser à l'ancienneté.

Avec la population de la France et la facilité de rester chez soi, je porte l'infanterie à trois cent mille hommes, et la cavalerie à cinquante; et cinquante mille étrangers, tant cavalerie qu'infanterie, la rendraient la plus considérable de l'Europe.

On ne verrait plus de ces inspecteurs, partis du bal de l'opéra pour une revue, souper chez le colonel, et s'en aller dîner le lendemain chez un autre à vingt lieues de là.

Ils n'écriraient point au ministre, excédés de fatigue et de chaud du voyage :« *Ce régiment est pitoyable;* » ou bien, par égard pour l'aimable sœur d'un joli colonel,« *Monsieur le marquis sert bien le Roi.* »

Les officiers n'éprouveraient ni la hauteur ni le caprice d'un homme de la cour; et celui qui, faute de fortune ou de goût pour le plaisir, se plairait avec eux, les jugerait à merveille, en y

passant peut-être toute sa vie, sans n'y être obligé qu'une partie de l'année.

Il les ferait trembler à l'exercice, ou pour une ignorance, ou une inexactitude dans un rapport; mais hors de là il pourrait être aimable avec eux, et bien plus encore pour le soldat, s'il ajoute cette qualité aux autres que j'exige.

Au lieu d'une armée pélerine, telle qu'elle est à présent qu'elle fait tous les ans deux cents lieues pour changer de garnison, et par conséquent informable, elle serait formée à l'état de soldat et de citoyen à la fois.

On me dira: « Votre armée n'est que de la milice. » Soit! mais elle sera militaire, et éloignée de la désertion, de la défection et de la corruption, et fidèle à son Roi; son gouverneur et ses colonels connaîtront chaque individu des deux mille qu'ils auront sous leurs ordres. Les Béarnais à Valenciennes et le Normand à Perpignan ne sont que des mercenaires; ils ne sont pas plus patriotes que des déserteurs étrangers. Cette armée-ci n'en aura pas : s'il y a du trouble dans une ville, les officiers et les soldats le feront cesser par la confiance, en attendant les coups de fusil si l'on en veut. Il n'y aura pas d'ai-

greur : au lieu qu'un Gascon en mettrait à Douai ou à Bouchain.

Qui pourrait embaucher, débaucher et gagner une troupe qui vit commodément dans sa famille ? Quel est le traître qui ne serait pas dénoncé tout de suite ? Le Roi voyageant dans ses provinces, y trouverait partout un régiment de gardes.

Sa Maison ne peut que lui être fidèle, quand ce ne serait que pour des raisons d'intérêt, puisqu'elle serait composée de gens en faveur et pleins de grâce de toutes les manières. Mais si elle ne l'était pas ; si Paris retournait à ces temps malheureux de ligue, de fronde et de barricades, les quatre anciens régiments si fameux dans l'histoire de France, cantonnés dans les environs de Paris, étant une espèce de seconde garde, y remettraient l'ordre, et avec quelques mèches allumées feraient trembler un million d'oisifs ou de peureux.

Quatre mille hommes de cette bonne et sage cavalerie nationale galoperaient dans les rues et auraient bientôt balayé les attroupements.

Le Roi et les princes iraient de temps en temps voir ces trois camps de rassemblement, et redoubler l'amitié que le Français leur porte na-

turellement; et ce serait la seule occasion où le Souverain ne marcherait pas entouré de sa Maison; mais il chargerait à sa tête dans une bataille qu'il faudrait regagner.

Avec deux ou trois millions en abus, si l'on ne peut pas les changer sans faire trop de remuement, deux ou trois en bienfaits extraordinaires et bien placés, et soixante-seize pour l'entretien de quatre cent mille, cela fera quatre-vingts. J'en mets vingt pour la marine et les places; cela ne fera que le quart du revenu du Roi, qui aura la première force-armée des quatre parties du monde.

Plus de hussards, ils me paraissent comme les Turcs du bal de l'opéra. Point d'infanterie ni de cavalerie légère, mais que toute l'armée le soit; c'est le caractère national : par conséquent, une grande vélocité dans les manœuvres, du déploiement à la course, beaucoup de tirailleurs, peu d'affaires de plaine.

Point de chevaux étrangers; il y a de quoi mettre toute la cavalerie en dragons, par des haras à perfectionner en Normandie, en Auvergne, et dans la Navarre et le Limousin. Pour les régiments étrangers, il faut les traiter dans leur genre.

La grande discipline des Prussiens, qui leur convient, et le gros bon sens des Suisses, peuvent rendre tous ces régiments bien utiles. Ceux-ci et les Allemands en réunissent souvent le bon avec celui de la nation française. On pourrait les employer à soutenir, en bon ordre, les tirailleurs, les batteries, les retranchements, et à marcher en front, si le terrain le permet.

En fait de génie et d'artillerie il n'y a rien à désirer, ce sont deux parties qui sont portées au suprême.

Mais ce qu'il faut, c'est un Roi militaire, pour n'être pas obligé à être un Roi soldat : que lui, ses frères et ses cousins ne rougissent pas d'en porter l'habit plusieurs fois dans l'année, qu'ils connaissent les braves gens et leur histoire; qu'ils arrivent à leurs troupes avec la pompe de Darius, qu'ils les exercent comme Alexandre ; qu'ils récompensent comme Catherine II, et s'en retournent chez eux faire le Louis XIV, mêlé avec du Louis XII, et il n'y aura plus rien à désirer pour le plus brillant des pays, qui sera alors le plus solide et le plus respectable pour les amis et les ennemis.

DE L'ARMÉE FRANÇAISE

PENDANT LA RÉVOLUTION *.

On ne peut pas se dissimuler que les Français, de tel bord qu'ils aient été, n'aient fait des prodiges de valeur... * La même somme d'honneur se trouve dans cette nation; car les émigrés, qui en sont une essence, ont pris avec eux ce que les scélérats des conventions, des assemblées, des conseils, des directoires, ont perdu en vertus. Ils ont ajouté à cet élixir d'honneur et de délicatesse, des qualités inconnues

* « Tandis qu'un esprit de perte mine intérieurement la France, a dit avec raison M. de Châteaubriand, un esprit de salut la défend au dehors. Elle n'a de prudence et de grandeur que sur sa frontière : au dedans tout est abattu, à l'extérieur tout triomphe. La Patrie n'est plus dans les foyers, elle est dans un camp sur le Rhin, comme au temps de la race de Mérovée. On croit voir le peuple Juif chassé de la terre de Gessen et domptant les nations barbares dans le désert. » (*Note de l'Auteur.*)

jusqu'alors aux Français, la patience et la modération. Les *rebelles*, dénaturés sous tous les rapports, n'ont gardé de leur nation que le courage et l'intelligence; il n'y a malheureusement plus d'étourdis en France. Mais remontons à la source, et suivons la gradation du militaire soi-disant républicain, car il a fini par être comme celui d'un monarque absolu. On leur a donné les honneurs de la scélératesse, en leur supposant un plan ancien et général. La preuve qu'ils n'en avaient pas, et que les circonstances leur en on fait un qui se développait à mesure que la coalition faisait des fautes, c'est qu'ils déclarèrent la guerre sans armée; deux corps, l'un de quinze mille hommes, l'autre de sept, la commencèrent, et furent chassés, comme on sait, le premier par trois cents hommes, et le second par six cents. Les Français se battirent peu ou mal, pendant presque deux campagnes; ils eurent pour la première fois quatre-vingt mille hommes ensemble à la fin de 1793, ils attaquèrent et furent heureux. La première portion de soldats corrompus du Roi avait disparu; la seconde se conduisit mieux. Pillards, cruels, indisciplinés, vagabonds de plusieurs pays, criant, hurlant la *marseillaise*, ce n'était point encore

une armée vraiment française. Enfin la véritable masse purifiée de la nation se montra en 1794. Une bravoure et une intelligence particulières la rendirent bientôtorganisée, maniable et victorieuse. « Que les nations se lèvent donc en masse, » disait-on; quelle apparence que ce fût la même chose! pour la défensive, le paysan de l'intérieur garde sa femme et son champ, et ne prend pas son fusil pour défendre la femme et le champ du paysan de la frontière. Le bourgeois dit: « Je paie des soldats, qu'ils se battent pour moi. » Quand nos armées étaient en France, les Français disaient et faisaient de même, et ne formaient point de masse. Attila en avait pour faire ses conquêtes, et n'en aurait pas eu pour défendre son mauvais pays.

Dans un besoin pressant, d'autres nations ont pu se lever en masse, ou en ont parlé; mais quelle différence d'adresse et d'aptitude! ces masses, utiles peut-être pour huit jours, deviennent ridicules au bout de quinze si elles ne tombent pas tout de suite sur l'ennemi, et nuisibles et ruineuses au bout de trois semaines. La masse française devint véritablement une armée et plusieurs armées, et leur guerre devint alors celle des gens d'esprit. Le talent remplaça

la guillotine ; on vit s'élever Jourdan, Moreau, Pichegru, et enfin le vainqueur et pacificateur Buonaparte. Les Français avaient eu trop d'ennemis, surtout dans le commencement, trop d'étendue de terrain à attaquer ou à défendre, pour être aussi forts qu'eux : mais ils l'ont toujours été par le moyen d'employer leurs troupes : ils en réunissaient un plus grand nombre sur le point qu'ils attaquaient; leur armée de cinquante mille hommes en battait soixante-dix, parce que vingt mille en attaquaient dix. Quand les forces supérieures qu'on avait, engageaient à un projet compliqué, comme celui de prendre une colonne française entre deux feux, l'enfermer, la couper, etc., c'était cette même colonne qui, se jetant avec vivacité sur ces coupants, les coupait à son tour, après avoir battu la troupe qui s'en était d'abord le plus approchée. Ils ont passé vingt fois le Rhin, comme on passe un ruisseau ; tandis qu'à commencer par César, Louis XIV, le prince Charles de Lorraine et d'autres, on regardait cela comme une chose très difficile, à laquelle on pensait toute une campagne.

Ils ont porté plus de monde au point de leur passage que ceux qui étaient chargés de le dé-

fendre; repoussaient et malmenaient même, dans leur désastre, les corps qui cherchaient à empêcher leur retraite: comme un sanglier qui cherche, par un coup de boutoir, à se débarrasser des chiens qui l'entourent, un corps battu s'en allait en battant un corps plus faible que lui.

Les Français d'autrefois ont fait de temps en temps de grandes choses par l'honneur de leur noblesse et la *science* de leurs généraux: mais quand elle était déjouée, il n'y avait plus moyen de rétablir les affaires; Paris était presque le point de ralliement. Ramillies, Rosbach, Minden, etc., ont eu des suites affreuses.....

On vit jadis le charmant chevalier de Grammont apprendre aux postes avancés du grand Condé, ennemi alors de son roi, tout ce qu'il savait de l'armée de M. de Turenne, dont il était. Les jeunes gens de la cour étaient indiscrets; ceux d'une farouche république ne le sont pas, et la mort a fait voler à la mort. La sauvagerie d'un régime, sans lequel cette république n'aurait pas tenu huit jours, a jeté un voile impénétrable sur les plans de campagne et la façon de les exécuter.

D'Athènes la France a été à Sparte, en passant

par le pays des Huns : car il y a eu de l'Attila, du Sylla, après avoir commencé par du Catilina. Ces moyens, fort peu chrétiens pour les sujets d'un roi très-chrétien, ne peuvent aller à personne; mais les gens d'esprit ne seraient jamais devenus ce qu'ils sont, si on les avait étonnés dans le commencement par le nombre qu'il était aisé d'avoir d'abord contre eux, et par une rapidité sans exemple. Quoique je n'aime pas à me citer, je me souviens d'avoir dit, le jour de leur déclaration de guerre : « Il faut tonner et étonner. » Puis-je encore parler de moi? j'ai dit que pour sauver tant d'honnêtes gens du royaume et de braves gens de l'armée, il fallait traiter celle-ci de rebelle, ne l'appeler jamais autrement, la rendre méprisable à ses yeux même, ainsi que le nom de *carmagnole*, qui a commencé trop tard, et n'a pas assez duré, y était presque parvenu. Ceux des généraux, officiers et soldats qui y ont été entraînés par les circonstances, rentrant en eux-mêmes, n'auraient pas tenu à l'avilissement, ou on aurait convaincu les prisonniers, tout en leur prodiguant tous les secours d'humanité possibles, et même de la générosité. Le Français craint moins l'ennemi que le ridicule; il fallait l'employer d'une manière

froide, qui l'eût rendu plus poignant : on n'aurait pas dû entrer en correspondance avec leurs généraux, leur faire écrire par des aides-de-camp, etc., et ne pas les rendre une puissance en traitant avec eux comme avec une puissance.

On a fait la guerre sur trois proverbes : « *On peut perdre les Pays-Bas, les Anglais ne souffriront jamais qu'ils soient à la France ; l'Italie est le tombeau des Français ; les Français ne sont jamais heureux de l'autre côté du Rhin.* » Pour vivre en gens d'esprit, ils se sont éloignés de chez eux, où ils mouraient de misère, grâce à la déprédation des premiers fous et aux brigandages des premiers scélérats : ils ont dépensé les trésors en argent, mais ils en avaient trouvé en artillerie, munitions, places, plans, mémoires, relations des grands généraux de Louis XIV ; et connaissance, moyennant cela, des trois pays où ils ont porté la guerre. Ce ne sont donc pas les républicains qui l'ont faite, ce sont les successeurs d'une monarchie qui était la première du monde : c'est par la monarchie et un sceptre de fer porté par cinq personnes, ou un général, que la république française s'est soutenue. Ces nouveaux Français, d'ailleurs, ont eu le bon-

heur de faire la guerre offensive ; et la défensive, à laquelle on s'est malheureusement borné, n'a servi qu'à les aguerrir.

Rome fut prise par Brennus; et l'aurait été par Annibal, s'il avait fait quelques marches de plus. Rome ne fut victorieuse que hors de son territoire et bien loin de ses frontières. Les gens d'esprit battus lorsqu'on les a attaqués, recevaient leurs échecs comme des leçons. Corrigés de quelques fautes qu'ils ont faites, ils n'ont que trop cherché à ne plus en faire. Qu'on examine les changements que les temps ont apportés à la manière de tirer parti de ces gens-là. Leurs chefs savaient bien que l'enthousiasme ne dure jamais long-temps; ils l'ont conservé tant qu'ils l'ont pu, par leurs hymnes. Dumouriez, entrant à Mons, se rendit tout de suite à la salle des États pour y chanter religieusement la *marseillaise*. Quand ils virent que les soldats n'étaient plus leurs dupes, ils leur permirent la criaillerie dans les rangs et le pillage. Quand ils s'aperçurent qu'enflés de leurs succès ils y prenaient goût, en détestant ou se moquant de la république, mais seulement pour l'estime d'eux-mêmes et de leurs camarades, ils exigèrent le plus grand silence, la plus exacte obéissance et la plus sévère

discipline, au moins dans les camps et les batailles.

Bien nourri, ayant à boire tant qu'il voulait, enivré par la licence, rassuré par l'impunité, le soldat a eu quelquefois de grands avantages; mais il ne les a gardés que par l'ordre qu'on est parvenu enfin à établir. L'argent, distribué à pleines mains par les généraux, fournissait des espions, tout au moins dans les pays où ils étaient..... Les bienfaits, les encouragements, les compliments arrivaient au bout de tout cela, et la terreur en était le pendant pour tous ceux qui avaient le plus petit tort.

Même avant de l'avoir vu, j'avais dit que Montesquieu avait eu tort de ne pas dire que c'est la terreur qui fait la république, puisqu'elle ne peut exister de nom que parce qu'elle ne l'est pas de fait; le crime l'a fait naître, le despotisme le plus oriental peut seul la soutenir. Qu'une république ait de la vertu pendant six mois, et elle sera détruite *.

* Les États-Unis donnent depuis long-temps un assez beau démenti à l'auteur.

SUR

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE;

SES CAUSES ET SES EFFETS.

Je ne suis pas un de ces *honorables* membres qui, après avoir voulu enlever les Pays-Bas à la maison d'Autriche en les révolutionnant, et après avoir révolutionné la France pendant quatre ou cinq ans, se sont faits royalistes par esprit de contradiction ou de *mercantilerie*. Je ne suis pas un marquis qui croit que sans son marquisat, de même que cet abbé sans son abbaye, ce président sans son parlement, tout est perdu en Europe. Mais je dis qu'il faut rattraper de tout cela ce qu'on pourra, point pour l'avantage de chaque individu, quoique cela ne soit que juste, mais pour celui du grand ensemble. Plus il y aura de classes et de chaînons, depuis le roi jusqu'au portefaix, et plus il y aura de tranquillité dans le monde. « Périsse plutôt en-« core un million d'hommes, dira une vieille

« comtesse de province, que je ne perde l'eau « bénite de mon curé au bout de son goupil- « lon. »—Je veux qu'on vous la rende, madame, non pour votre amour pour l'humanité, mais parce que la chose où vous mettez par vanité tant de prix, sert au bien général. Point d'exagération, parce qu'elle a fait bien du mal. Soyez sûre qu'il n'y a point de pays qui n'ait appris, aux dépens du vôtre, à être fidèle à son roi. Quelle est la femme qui, en voyant une autre femme en convulsion, désire se trouver dans le même état? On verra plutôt des républiques devenir des royaumes, que des royaumes devenir républiques. On pleurera le meilleur des hommes dans Louis XVI, la plus belle et la plus parfaite des Reines, des milliers de victimes : on servira Dieu mieux qu'auparavant, et on respectera davantage son souverain.

Il n'y a personne qui n'ait écrit et arrangé à sa façon les causes de la révolution. Elle est arrivée, disent les dévots, parce qu'on avait lu l'Encyclopédie ; les chevaliers de St-Louis, parce que malicieusement M. de Saint-Germain avait

réformé la Maison du roi; le clergé, parce que le roi n'avait pas un confesseur distingué, par lequel il eût pu gouverner; les libertins, parce qu'il n'avait pas de maîtresse; les ministres, parce qu'il ne s'abandonnait pas tout-à-fait à eux; les jeunes gens de la cour, parce qu'ils n'allaient point en ambassade; les vieilles dévotes, parce qu'elles n'intriguaient pas comme autrefois; les petites dames du palais, parce que les amants qu'elles avaient presque envie de prendre, n'étaient pas encore maréchaux de France; les parlements, parce qu'on leur avait fait sentir qu'ils n'étaient point parlements d'Angleterre; les gens de lettres, parce qu'il n'y en avait pas dans le ministère; les gens de loi, parce qu'on avait changé, disaient-ils, souvent de constitution; les joailliers, à cause de l'histoire du collier; les auteurs, parce qu'on n'aimait pas les vers à la cour; les marchands, parce qu'on n'y donnait jamais de fêtes; les paysans, parce qu'on ne voulait pas leur ôter les corvées et la gabelle; les soldats, parce qu'il fallait être gentilhomme pour devenir officier; et les jeunes pédants de la bonne compagnie, parce que la Reine n'aimait ni les mémoires, ni les projets, ni l'ennui; et moi, qui ne suis pas de tous ces gens-là, mais

observateur et homme du monde, c'est pour avoir vu tout de bien près sous ces deux rapports, que j'écris ceci, qui au moins n'a pas été dit :

Les Sots, les Scélérats, les Gens d'esprit,
Erreurs, horreurs, stupeur.

Voilà le titre, épigramme, épigraphe, comme on voudra l'appeler, de l'histoire des révolutions de France, de Hollande, de Pologne, de Suède, d'Amérique, de religion, de mœurs, d'opinions, de morale, de politique, et partout d'égoïsme.

Louis XV exila M. de Choiseul : on courut à Chanteloup; on insultait Mme du Barry; on abandonna une saison entière Compiègne et Fontainebleau, les seuls voyages à la mode, car Versailles était déja tombé. La bonne compagnie, royaliste à présent, fit alors la république sans s'en douter. Elle n'avait pas assez de caractère pour renouveler les temps de la Ligue, pas assez d'esprit pour reproduire ceux de la Fronde: elle s'éloigna, et éloigna de la cour, contre laquelle, excepté les noëls de M. de Lille, on ne fit que de mauvais couplets. M. d'Aiguillon

laïssa partager la Pologne, et y envoya lâchement et bassement des intrigants révolutionnaires. D'autres, dans le même genre, furent envoyés à La Haye et à Bruxelles par M. de Vergennes, qui se laissa entraîner par Beaumarchais à soutenir la révolte des sujets de l'Angleterre. Celle-ci n'eut pas honte d'accréditer des ministres et des généraux auprès des révoltés des Pays-Bas. M. de Herzberg trompait Flamands, Hollandais, Polonais, prêchait partout la révolte, de même que le cabinet de Versailles, qui abandonna d'une manière affreuse son parti en Hollande; menaçant deux empires et deux royaumes des Turcs, comme on fait peur aux enfants du babou. Il ne dédaignait pas la plus petite intrigue dans le Nord et l'Orient, et avait bien voulu se mêler de Liége, des Wauxhall, des joueurs de ce pays-là, et des plus petites querelles d'Empire. Cette dépense ignoble et traîtreuse du bureau des affaires étrangères était plus considérable que celle des maîtresses de Louis XV, et de la belle et malheureuse reine, toujours calomniée, et à qui on n'a jamais pu reprocher que d'avoir une âme sans reproche, et aussi blanche et belle que son visage. L'alliance de ce pays-là, auquel

l'Autriche sacrifia celle des puissances maritimes, qui étaient bien plus de sa convenance, n'empêcha pas qu'on ne sonnât le tocsin à Versailles au moindre mouvement de nos troupes, comme pour la liberté de l'Escaut, l'entrée en Bavière, la prise de la Crimée, et la guerre des Turcs. Toutes les cours, tous les pays avaient à se plaindre de la France. Mais il fallait l'oublier pour l'intérêt général de l'Europe et la majesté des trônes.

On n'en serait pas venu à ces extrémités sans la trop grande bonté du roi, et l'indulgence de la reine, qui souffrait que les petites femmes, mécontentes de n'avoir pas été aussi belles qu'elle aux charmants bals du dernier hiver, allassent clabauder, en s'en retournant, contre ses prodigalités et le désordre des finances. « On vous en « accuse, dirent-elles à celui qui était à leur « tête. Sauvez votre réputation, réunissez ceux « qui en ont une meilleure que vous. Consul- « tez-les. » Voilà tous les portefeuilles en l'air, et des hommes d'état créés dans un instant, pour détruire l'État. Ce n'était pas leur intention : mais les honnêtes gens de la France furent assez sots pour croire guérir le royaume, qui n'était qu'incommodé et point du tout malade. M. le

duc, M. le marquis et M. l'évêque, et M. l'abbé, qui étaient des batteurs de pavé, se dirent : « Je « suis quelque chose. Je n'avais pas d'emploi ; « mais je suis Français, appelé au gouvernement « comme un Anglais. Je vais travailler. Je suis « un notable. » Si l'on avait proposé au maréchal de Richelieu à vingt-cinq ans, et au beau *Letorière*, d'aller s'enfermer à un bureau, ils auraient envoyé au diable les précepteurs du roi, et auraient dit : « Nous voulons nous battre « pour lui, mais point lui apprendre à vivre, et « surtout ne point nous ennuyer. »

Trois archevêques de Cambrai, l'abbé Dubois, le fils du Régent, et puis l'autre, auraient dit : « Si je voulais travailler, j'irais faire mon devoir chez moi ; mais j'aime mieux les filles de Paris. »

On n'y fut jamais moins aimable, ni moins joli à la cour, en hommes et en femmes, qu'en 1786. La société était usée, on se voyait trop, et de trop grand matin. Les deux sexes n'étaient pas à leur avantage : les femmes sans toilette ; les hommes crottés, descendant de leurs cabriolets avec le mauvais visage que donne le climat humide de Paris. Au lieu de se lever à six heures du matin, pour écrire des mémoires

contre les pigeons et les lapins, Letorière, par exemple, que j'ai déja cité, se couchait à six heures du soir pour paraître, à un bal à minuit, beau comme le jour. Mais, depuis quinze ans, plus de galanterie, plus d'envie de se plaire, peu de moyens pour cela, plus de grâce, point de figure distinguée, ni de tournure élégante. L'élégance était à n'en pas avoir, les dîners d'hommes, de soi-disant gens d'esprit, ou gens de guerre qui n'en savaient guère, avaient gâté la société. Les lieux communs sur la liberté et les abus leur faisaient croire qu'ils étaient Anglais; combien de fois ne leur ai-je pas dit, au salon de la comédie italienne : « Laissez là ces grandes gazettes en longueur, que vous ne savez pas lire. Que vous font Pitt et Fox, qui se moquent tous les jours des Anglomanes? Vous ne savez seulement pas comment s'appelle l'intendant de votre province. » Faute d'agréments, ces jeunes gens-ci, voulant être profonds, se sont mis à écrire, aussi ennuyés qu'ennuyeux. Ce n'était pas le fort des jeunes gens de cinquante, quarante, trente et vingt ans passés. Excepté « *Je vous aime à la folie, et je serai à vos pieds entre onze heures et minuit*, » qui composaient douze billets circulaires que j'ai vu souvent distribuer dans la

journée à Letorière, ils n'auraient pas eu le temps d'en écrire davantage. Les toupets à l'oiseau royal, les cent papillotes des ailes de pigeon, le choix de la poudre à l'orange, de la pommade au jasmin, l'incertitude entre l'eau suave et l'eau de miel, occupaient le reste de la matinée des fats de mon temps; les fats ne font pas de révolution.

Quand, dans les causes de la révolution, on dit que la reine avait ôté toute étiquette de Versailles, cela est faux. N'avait-elle pas ses jeux, ses grands couverts, sa messe, et ce qu'on appelle la toilette, où se faisaient les présentations?

Qui est-ce qui se familiarisait avec elle? elle en imposait même à ceux qu'elle voyait le plus souvent, si par hasard ils s'étaient oubliés. Mais j'en reviens aux jeunes gens, honnêtes gens, pédants, fatigants. Point assez forts pour soutenir leurs lettres de noblesse en travail, ils ont consenti à perdre les leurs en parchemin pour *s'égaliser* à leurs coopérateurs. Dieu, comme étant le premier aristocrate, en souffrit tout de suite. Les jeunes gens d'autrefois n'avaient pas le temps non plus d'y penser; et même, les mariages de la cour, les alliances d'Italie

et d'Espagne avaient nourri et soutenu la religion en France. On faisait un couplet peut-être un peu trop hardi sur les mœurs et la cour, mais on allait à la messe, et il était de très mauvais goût de faire l'esprit-fort.

Ceux-ci ont fait des décrets contre Dieu et les rois. Les seigneurs ou honnêtes gens, joués par ceux qui n'étaient ni l'un ni l'autre, ont échappé à peine aux supplices auxquels le génie, l'audace de corps et d'esprit, un travail continuel, et la rapidité d'un torrent de triomphes a arraché la France entière.

Voilà donc les trois règnes : les *dupes*, les *fripons*, et les *vainqueurs*. Dans le temps des premiers, l'Europe a eu bien du temps pour tout arrêter, et s'y est mal prise partout. Des aventuriers, un apothicaire de Spa, deux bêtes noires brabançonnes, avaient introduit les cocardes nationales avant celles de France, et apprirent au peuple sa force. Ce fut alors qu'on conçut qu'un caporal et six hommes qu'on envoyait pour dissiper quelque attroupement sur une place, n'étaient pas si forts que dix mille hommes qui les respectaient autrefois.

Sous ce même règne de prétendus honnêtes gens excités par quelque précieuse du grand

monde, et dirigés par les poissardes, se fait l'émigration. Je propose à Coblentz à M. le comte d'Artois, au moment où l'on apprit l'arrestation du Roi, d'avoir des échelles, ou des intelligences, pour entrer dans une forteresse avec quinze cents gentilshommes qui étaient avec lui à Coblentz et à Worms avec M. le prince de Condé. Il me dit : « Nous allons avoir une coalition pour nous. »—« Elle vous trompera, lui dis-je, et se trompera, et sera trompée. »— « Mais, repartit le prince, on ne nous permet pas de nous rassembler et d'avoir des armes. » Je lui réponds : « On se moque de l'électeur de Mayence, qui vous soutient, monseigneur. On dit que vous mangez votre oncle de Trèves : beau commencement d'intérêt des puissances à votre sujet! Voici un écrit où je donne ordre de vous recevoir dans mon très petit pays d'empire, où personne n'en peut donner que moi. Allez-y avec tous vos émigrés, et sautez, le lendemain, dans Marienbourg qui n'en est qu'à une demi-lieue. Si l'on sait en France que vous avez une place, on vous croîtra, et on vous fera maître du royaume. »

Les sots, aidés par les scélérats qui commencèrent à les remplacer, en s'unissant plus particu-

lièrement avec eux, déclarèrent la guerre à cinq puissances à-la-fois, dont la plus petite pouvait battre leur armée, qui n'existait presque pas. Ici s'ouvre le théâtre des crimes d'une part, et des fautes de l'autre. On pourrait faire un calendrier de celles-ci; et au lieu des saints de nos almanachs, et des légumes de ceux des jacobins, mettre, le premier de janvier, le siége de Kehl, par exemple; tel jour, le repassage de la Sambre; tel jour, l'entrée en Champagne, faisant faire aux armées la même sottise qu'on avait fait faire au Roi pour en sortir. Ainsi des autres. Ce sont les jours de la sortie de Suisse (laquelle a rendu la guerre impossible à continuer), et les jours du passage des Alpes, de Marengo et de Hohenlinden, qui ont commencé le troisième règne. S'il finit, gare que le second ne revienne !

J'ai toujours cru à une révolution parlementaire. Les membres de ce corps, inquiets et rebelles, n'en ont pas eu le courage, mais doivent avoir le remords d'y avoir contribué. Ils s'applaudissaient le soir, dans leur société, d'une

impertinence qu'ils avaient faite le matin à la royauté. Le lit de justice, loin de s'en servir pour la *violer*, était, après un faux air de sévérité, démenti le lendemain par une faiblesse extrême. J'ai vu le Roi bourrer les députations, mais jamais leur en imposer. De tous les rois celui de France était le moins puissant, et il respectait toutes les barrières qui l'empêchaient de l'être. Le roi d'Angleterre, par la majorité qu'il a quand il le veut; celui de Pologne même, par la quantité de bienfaits qu'il pouvait faire pleuvoir, pouvaient être maîtres de leur nation, et n'avaient que quelques aboyeurs contre leur autorité; mais en France, c'étaient des corps entiers qui s'y opposaient. Le fanatisme pouvait diriger le clergé, et la prétendue noble résistance dirigeait le parlement. Les États de Bretagne étaient nés révolutionnaires: il était aussi à la mode de désobéir sous Louis XVI, que d'obéir lorsqu'on tremblait au nom du cardinal de Richelieu.

Qu'on ne dise point: «La philosophie a fait cette révolution.» Je n'y ai pas vu un philosophe, mais des grands seigneurs qui se sont faits roturiers, et des roturiers qui se sont faits grands seigneurs.

Quelques gens d'esprit ont eu tort de friser un système trop hardi, mais ils n'ont jamais

cru qu'on les prendrait au mot, ou plutôt qu'on les interpréterait. Ils ont été quelquefois, dans leurs écrits, comme de jeunes mousquetaires autrefois cassant les vitres dans les rues de Paris: certes, ils n'ont pas eu raison.

Si l'on avait dit à Voltaire : « Tout dépend de vous, que voulez-vous qu'on mette à la place de Dieu? » — « Eh! rien, aurait-il dit d'une voix de tonnerre : qu'on l'adore à la place du Pape; qu'on laisse celui-ci à Rome. »

Il y a quantité de choses qui tiennent à la dénomination qui les change ou les détermine ; par exemple, celle d'émigration. Je la connaissais pour les Arnautes et quantité de Turcs chrétiens que j'ai été moi-même retirer des forêts, où les autres Turcs les traquaient pour les sabrer. Qui dit *émigré* se fait une idée d'un individu qui, portant son bagage en sautoir, renonce à son pays pour s'établir dans un autre. Quand le grand Condé partait pour Stenay et y rassemblait une armée, on ne disait point que c'étaient des émigrés; car ils comptaient bien rentrer en France, et ils y rentraient les armes à la main.

On a trop nommé la contre-révolution : on y a pris garde, elle ne s'est pas faite. On ne l'a

pas nommée, elle s'est faite sans qu'on s'en doute; mais ce n'est pas celle qu'on désirait, ni celle à laquelle on pouvait s'attendre alors.

Que le temps apporte avec soi de changement aux idées! On a vu réunir tous les partis au cri insensé : « Point d'étrangers en France. » Tout Paris courut au-devant des Flamands que le jeune d'Egmont menait au secours de la Ligue, qui pourtant n'était point la bonne cause.

Il faut se méfier des espèces de proverbes : « *L'Italie est le tombeau des Français, ils ne réussissent jamais au-delà du Rhin ; il ne peut pas y avoir de bonne coalition.* » Voyez celle des alliés contre Louis XIV; mais c'est qu'Eugène courait, pour l'entretenir, tous les hivers, à Berlin, à Londres, à La Haye, à Munich, à Stutgard.

UTOPIE

ou

RÈGNE DU GRAND SELRAHCENGIL *.

Je disais l'autre jour : « *Si j'étais roi.....* » Mes trois filles, trop bien élevées pour savoir le reste du vers, me dirent : « *Vous feriez bien des sottises.* » Point du tout, leur répondis-je ; je ne suis votre père que par la métempsycose : j'ai été roi, tel que vous me voyez. Voici l'anagramme de mes deux noms et l'histoire de mon règne.

RÈGNE DU GRAND SELRAHCENGIL.

Il monta sur le trône à l'âge de dix huit ans ; et voulant faire une guerre pour ne plus en faire ensuite, et voir s'il avait du courage pour pouvoir s'estimer lui-même, il la déclara à un de ses voisins qui avait enlevé une province à son père : il la lui reprit, gagna trois batailles, s'em-

* Anagramme du nom de l'auteur, *Charles Ligne.*

para de ses États, le fit prisonnier lui-même, et les lui rendit à condition qu'il le défendrait contre ses autres voisins, s'ils voulaient lui chercher querelle.

Je n'ai plus besoin d'armée, dit ce grand prince; que mes soldats, jusqu'à ce que j'en aie besoin, soient laboureurs et artisans. Je garderai autour de ma personne une garde de dix mille hommes, bien beaux, bien ajustés, et où tous mes sujets viendront se relever tous les ans, pour qu'ils ne perdent point l'esprit militaire; et ils serviront aux ballets, aux tragédies, aux mascarades de la cour, à la navigation de toutes mes promenades sur l'eau, et à mes battues de lièvres, de faisans, de perdrix et de lapins.

Ainsi parla Selrahcengil. Voici ce qu'il fit pour les mœurs: il ordonna que les jeunes gens des deux sexes eussent la plus grande liberté, pour se connaître assez et, moyennant cela, ne pas se tromper en se mariant.

Malgré cela, puisque la fougue des passions pouvait l'emporter sur la raison, en cas que le premier bandeau de l'illusion fût déchiré, il permit qu'on se mariât jusqu'à trois fois, n'étant pas vraisemblable qu'on se trompât toujours: permis de revenir à la première ou deuxième,

si les parties étaient d'accord. L'homme, ou la femme la plus riche des divorcées, entretenait les enfants; ils devenaient aimables, et étaient beaux comme le jour, étant tous enfants de l'amour. Point de querelle dans le ménage : tout, jusqu'aux valets qui n'avaient point de maître de mauvaise humeur, était heureux et pur.

Les fils dont la figure ne promettait pas, devenaient curés, médecins et juges. Chacun de ces états avait mille ducats par an, et existait dans chaque paroisse.

Il n'y avait point d'avocats, par conséquent point de procès. Les livres de ces trois professions leur étaient interdits : le curé prêchait et paraphrasait l'Évangile; le médecin cherchait des simples, faisait des relations de chaque maladie pour en tirer des conclusions utiles; et le juge, qui n'était qu'un arbitre, raccommodait les familles qui étaient près de se brouiller.

Selrahcengil n'avait que trois grands-officiers à sa cour; au lieu d'un grand-maître, d'un grand-chambellan et d'un grand-maréchal, c'étaient un grand-curé, un grand-médecin et un grand-juge : ils faisaient sans cesse des tournées dans les États, pour empêcher qu'on ne brouillât la conscience, la santé et les affaires. Son

seul travail était de s'enfermer avec eux tour à tour, une fois par semaine, pour se faire rendre compte.

Le prince n'avait ni cabinet, ni bureau, ni secrétaire. Voici comme il arrangea la partie des finances : pour que les employés à la recette des revenus de l'État n'en mangeassent pas la plus grande partie, il y avait dans chaque paroisse un grand coffre de fer, où chacun portait sa capitation. Chaque sujet payait par tête un ducat par an, l'un portant l'autre; c'est-à-dire que le plus riche payait pour le plus pauvre. Celui qui ne gagnait que 50 florins, ne payait que 25 kreutzers; c'était le taux de cette répartition, qui ne gênait personne. Ceux qui avaient moins, ne payaient rien, mais, moyennant cela, gagnaient bientôt de quoi avoir le revenu qui était soumis à la taxe. Le receveur-général allait, avec un mulet, ramasser toutes les capitations des coffres de fer, et les portait dans le coffre de Sa Majesté.

Il n'y avait de manufactures que pour le besoin et le luxe du pays, qui ne pouvait rien recevoir de l'étranger : il n'entrait point d'argent dans le pays, mais aussi il n'en sortait pas.

On recevait à peine des voyageurs; il fallait

que ce fussent de grands personnages, ou de grands noms en mérite et naissance. Il fallait plus que des certificats de bonne conduite, il fallait une grande réputation.

A peu de chose près, Selrahcengil avait tiré un cordon contre toute l'Europe, comme contre la peste. La milice des villages situés sur les avenues de l'empire, en défendait l'entrée par un petit corps-de-garde sur chacune : c'étaient tout au plus cent hommes armés sur toute la frontière, et encore restaient-ils dans leurs maisons jusqu'à ce que le cornet de poste d'un voyageur les appelât à la guérite.

Sa Majesté n'envoyait aucun ministre aux cours étrangères, et n'en recevait pas; elle lisait les gazettes de temps en temps pour savoir si quelque conquérant ne s'annonçait pas; et elle riait souvent, avec toute sa cour, des grâces et des disgrâces des autres : elle passait vite sur les injustices et les malheurs, pour n'être pas obligée de pleurer.

Sa Majesté n'ordonnait rien, pour n'être ni désobéie ni trompée. Elle faisait souvent entendre ce qu'elle désirait : par exemple, elle s'était expliquée sur le plaisir que lui ferait chaque grand seigneur ou gentilhomme de passer quatre

mois l'année dans ses terres, pour être plus sûre encore que le curé, le médecin et l'arbitre faisaient bien leur devoir, et d'y dépenser une partie de son revenu.

L'obligation des particuliers, de parler à celui-ci de leurs affaires, leur apprenait à bien parler, ou bien écrire; mais si quelqu'un prenait ce dernier parti, son mémoire ne devait être que de douze lignes.

Chacun pouvait en présenter à ce monarque, et même une plainte, pourvu qu'on y signât son nom : mais on était sûr du secret; et pour qu'il fût impénétrable, on mettait tout cela dans une grande bouche de vérité, sous le péristyle de la superbe colonnade de son magnifique palais.

Le calomniateur n'avait pas beau jeu, et ne s'y exposait pas : le prince allait lui-même chercher tout cela le soir, avant de se coucher, et avait tout lu avant de se lever.

Les pauvres honteux étaient assistés; il n'y en avait pas d'autres. Chaque seigneur y pourvoyait par des établissements pour le travail dans chaque village, et par des hôpitaux pour ceux qui n'étaient pas en état de s'occuper utilement.

Sa Majesté avait vingt-cinq millions d'habitants, par conséquent vingt-cinq millions de du-

cats, sans aucuns frais que les curés, les médecins, les juges, et la nourriture du mulet du receveur général. Elle aurait eu de la peine à dépenser son revenu, sans son goût pour les arts et les plaisirs.

Elle aimait beaucoup l'architecture et les jardins; tout son royaume en était devenu un par les canaux qui le fertilisaient, bordés de quatre rangées de hêtres, de tilleuls ou de marronniers.

Ils passaient au milieu de prairies couvertes de bétail, dont les abris contre les ardeurs du soleil étaient des espèces de temples champêtres toujours variés.

Les cabanes de ceux qui les gardaient, et qu'on promenait sur des roues, étaient peintes d'une manière agréable, et formaient un coup d'œil charmant, adossées à quelques groupes d'arbres très élevés qui les protégeaient contre les injures du temps. Ce spectacle tranquille, diversifié ensuite par des intervalles de plaines, de quelques beaux rochers sur le bord des rivières, et des bouts de forêts, était animé par des haras de chevaux presque sauvages qui en sortaient pour sauter et gambader dans d'autres prairies. Ceux qui en avaient soin étaient ré-

pandus sous des espèces de tentes faites de bois. Cet air de campement était très pittoresque.

Tout cela servant de point de vue aux jardins des gentilshommes, les rendait très intéressants, pour peu que le goût du prince se répandît jusque chez eux.

Leurs châteaux étaient au milieu, sur une belle pelouse, sans trop ni trop peu de mouvement dans le terrain, et tous à un étage; car le prince avait défendu les escaliers dans tout le royaume. Quelques unes de leurs maisons avaient une balustrade qui cachait le toit, et tout au moins à l'entrée une jolie colonnade. Quelques autres avaient des mansardes; d'autres étaient flanquées de tours : il n'y avait point d'uniformité dans toutes ces bâtisses, mais beaucoup d'élégance. Les écuries, les remises et la ferme étaient cachées dans des massifs de leurs bois, plus ou moins considérables.

Chaque paysan avait son petit enclos de haies d'épines vives en losange, pour son jardin, son champ et sa vigne. La maison était peinte en blanc, et séparée de celle du voisin pour prévenir l'incendie. Toutes les rues, tirées au cordeau, étaient plantées d'arbres à fruit, et un ruisseau traversait le village ou en faisait le tour.

Dans les campagnes, variées agréablement par le sarrasin, la navette, les pavots, les pommes de terre, le lin, etc., il y avait des remises pour le gibier, dont la cour payait noblement le dégât si l'on en souffrait.

Les chiens en faisant beaucoup, et augmentant considérablement la consommation des vivres dans un pays, il n'y en avait pas un dans celui-là. C'est une partie de la sensibilité des femmes qui leur était enlevée, et qui devait se porter sur les maris et les enfants.

Il n'y avait nulle part ni ruines véritables, ni factices, ni de ponts que les nécessaires. Les églises de chaque village, dans les situations riantes, étaient dans le plus beau genre grec, plus ou moins sévère, gothiques dans les pays de montagnes; et, dans toutes, il y avait une excellente musique.

Toutes les forêts étaient routées en étoile et en grands rendez-vous de chasse, avec des bancs pour les voyageurs, ainsi que sur les grands chemins, à côté d'une source d'eau vive joliment décorée.

Il y avait sur chacun de ces grands chemins une grande et belle hôtellerie à dix lieues l'une de l'autre, et un café à moitié de cette distance.

Il n'y avait presque pas de lois, car il n'y avait pas de crimes, tout le monde étant à son aise, aimant le plaisir et un devoir aisé. Seulement la peine du talion, si par hasard il y avait un criminel.

Le souverain entretenait les chemins et se chargeait des ouvrages publics; mais que de trésors ne lui restait-il pas dans son grand coffre de fer, n'ayant à payer ni généraux, ni soldats, ni ministres, ni présidents, ni financiers!

Voici à présent l'état de la cour.

Selrahcengil sortait de son appartement à trois heures, et était sûr de trouver un monde considérable dans ses salles immenses. On ne savait jamais à quelle table il se mettrait; il y en avait vingt dans ses antichambres, de douze couverts, où se plaçaient ceux et celles qui le voulaient. On s'y mettait suivant la société qu'on y recherchait, ou suivant le menu qui était attaché à la porte. On se faisait écrire la veille pour avoir une de ces tables avec les femmes de ses amies; et quand on était prévenu, cela servait pour le lendemain. La chère était délicieuse. Il y avait pour le soir autant de tables; beaucoup de jeux de hasard ou d'exercice pendant le jour; et des salons pour dessiner, ou pour des concerts, ou

pour danser, suivant ce qu'on désirait, c'est-à-dire que, sans en avoir le projet, comme les musiciens étaient là, toujours prêts à tout, si l'on rencontrait des amateurs, on faisait jouer des écossaises ou des allemandes. Tout était permis à la cour, excepté l'insipide menuet. Vingt harpes, mandolines ou forte-piano attendaient les amateurs de musique dans l'autre salon. Il y avait ensuite un théâtre pour la comédie française, un autre pour l'opéra italien, des buffets avec des rafraîchissements dans une salle intermédiaire, et le tout superbement éclairé jusqu'à quatre heures du matin.

Il n'y avait ni jour de cour, ni appartement, ni bal de commande, ni représentation, ni fête. Chaque jour en offrait une, et chacun se la donnait à soi-même.

Le prince y paraissait ou n'y paraissait pas. On ne se levait qu'une fois par jour pour lui; et d'ailleurs il fut le premier de sa classe, qui aimait à s'asseoir. Pour qu'il n'y eût ni cercle, ni alignement, tous les divans étaient sur des roulettes, et chaque société formait ainsi des groupes différents.

Dans le double des appartements il y avait des salles de gardes; et, à un coup de sonnette, ils

arrivaient pour servir tous ceux qui en avaient besoin : deux cents étaient toujours de service. Pour les officiers, tous jeunes gens, et les plus jolies figures de l'Empire, ils étaient toujours dans les salons, soit pour valser, soit pour faire et procurer des parties de plaisir dans les magnifiques jardins, où l'on pouvait transporter les tables et les bals tant qu'on voulait.

Une partie de ces jardins était pour le public; et il y avait tout ce qui pouvait le divertir en jeux, chansonniers, danses et guinguettes. Plusieurs autres parties étaient destinées à des sociétés qui en demandaient les clefs pour y passer toute la journée. Il y avait de la musique sur plusieurs galères pour les personnes qui aimaient la navigation et le clair de lune.

Outre un lac d'une étendue considérable au milieu d'un grand bois de chênes, il y avait une rivière qui, perçant un roc, tombait de très haut, avec un grand bruit, dans le lit qu'elle s'était creusé au milieu d'une pelouse émaillée de fleurs qu'on renouvelait sans cesse.

Il y avait, pour qu'on pût mener le même genre de vie dans chaque saison, un grand jardin d'hiver, couvert de vitrages, dont la peinture en arbrisseaux empêchait de voir les joints : il était

traité à la française, en allées droites d'orangers, gerbes d'une grosseur immense, jets-d'eau jusqu'aux cieux, cascades régulières, et autres effets magiques, au milieu de corbeilles couvertes des fleurs les plus précieuses qu'on faisait venir de Hollande, et quelques canaux avec des gondoles de Venise. Des tuyaux de chaleur entretenaient sur leurs bords un printemps continuel, et de superbes colonnades y rassemblaient chaque société.

Chacune, en vieillissant ensemble sans s'en apercevoir, y fut bien souvent renouvelée, car ce grand prince régna soixante-huit ans. Chacun ne remarquait pas les rides de sa chacune : on se croyait toujours jeune, même en changeant de goût. Il y avait des plaisirs pour chaque âge; et la tranquillité se trouvait dans une salle ou un bosquet, à côté des plaisirs bruyants de la jeunesse. On faisait des enfants aussi beaux, aussi aimables qu'on l'avait été. On n'était point méchant, car on était heureux.

Les femmes étaient habillées comme elles le sont dans toute l'Europe. Les hommes en vestes aussi magnifiques qu'ils voulaient, et des espèces de culottes moins amples que celles des Turcs, et un bonnet qui, sans approcher tout

à fait de leurs turbans, était plus haut que ceux des Polonais.

Les perles et les pierres relevaient l'ajustement des uns et des autres. Ceux qui n'étaient pas aussi contents de leur taille pouvaient porter des tuniques.

Le même habillement, proportion gardée, était aussi pour le peuple; mais on recommandait des couleurs voyantes, et un grand contraste entre les vestes et les espèces de pantalons dans lesquelles elles entraient.

Les seigneurs, n'étant pas obligés de tenir maison dans la capitale, à cause des rassemblements de la cour, avaient plus d'argent à dépenser à leur campagne.

C'était par le plus de bien qu'ils y faisaient, qu'ils acquéraient le plus d'estime de la part de leur souverain. Il y avait, dans tout l'État, une grande émulation pour les prix accordés à une belle action d'humanité, et une bonne en agriculture, manufacture, et utilité pour le pays.

On recommandait le moins de chevaux et de valets que possible, double charge pour la consommation des vivres. Les soldats de la garde servaient toutes les tables et les fêtes de la cour. Ils en donnaient de militaires, où les instruments

de musique guerrière animaient les jeunes gens d'un feu dont ils auraient donné des preuves, si l'on avait voulu attaquer le bon Selrahcengil.

Il y avait des prix à la course de toutes les manières, à la nage, à tous les exercices du corps et de l'esprit.

Chaque particulier qui se sentait de l'éloquence ou du talent pour la poésie, cette nourrice de l'urbanité des mœurs, pouvait monter dans une espèce de chaire, et parler ou lire sur tout ce qui contribuait au bonheur, à la morale, et à l'étendue des beaux-arts et de la littérature; à condition de n'ennuyer personne.

Une moquerie douce arrêtait ceux qui s'y seraient livrés. Il y avait un jeu de paume, une bibliothèque immense à la cour, et plusieurs cabinets de lecture, avec un excellent déjeûner; et des galeries de tableaux, où étaient de belles copies de tous les fameux qu'on n'avait pas pu avoir.

Il y avait des modèles en relief de tous les plus beaux bâtiments connus ou à faire; ainsi que de jardins, suivant toutes les fortunes. Enfin, jusqu'à la mort du bon prince, enterré à l'âge de quatre-vingts ans, dans des espèces de Champs Élysées qu'il avait faits pour tous ses sujets, il

n'y en eut jamais de plus heureux que les siens; il n'y eut jamais non plus un souverain qui, en les amusant et les gouvernant bien, eût un règne plus fortuné.

Pour que l'on ait une idée plus juste de cet immense palais à un étage, couvert d'une terrasse entre cour et jardin, voici la distribution des salons : les uns en glaces, cintrés par le haut, entre des colonnes d'ordre corinthien, toutes dorées; les autres boisés, en blanc et or, parfaitement sculptés; d'autres en velours plein pour l'hiver, et pékin ou broderie pour l'été, ou en superbes tapisseries, ou en marbre avec des colonnes, ou en stuc imitant le vert antique, ou en peintures à fresque dans le genre antique.

1. Appartement de Selrahcengil.

2. Salle pour les promeneurs en attendant le dîner.

3, 4 et 5. Salles à dîner pour quatre tables, et au milieu un billard.

6. Salle à danser.

7. A faire de la musique.

8. A dessiner, avec une grande table et beaucoup de porte-feuilles à voir.

9. A causer tranquillement.

10. A jouer aux jeux de hasard, et peu à ceux de société, le prince n'aimant pas le tric-trac, ni le whist et les autres qui obligent au silence.

11. Théâtre français.

12. Salle de rafraîchissements.

13. Théâtre Italien.

14. Bibliothèque : au milieu les modèles; Dans chacun des quatre coins, un cabinet de lecture, avec une table au milieu, beaucoup de papier et d'écritoires.

15. Salle à déjeûner.

16. Jeu de paume.

17. Salle de bains, avec douze cuves d'argent.

Tous les appartements étaient remplis de fleurs. Il y avait un bassin d'eau vive et pure, avec une petite gerbe dans la salle de rafraîchissements et celle des déjeûners. Celle de dessin était toute entière des plus grands maîtres. Les tableaux étaient dans la salle des promeneurs, des causeurs, des joueurs et des dîneurs. Il y avait partout des cheminées et des tuyaux de chaleur; et des oiseaux en liberté dans tous

les appartements, dressés à retourner mánger et coucher à des volières décorées avec beaucoup de goût; des parfums délicieux, beaucoup d'essence de rose partout, et une illumination aussi claire que le jour, et assez élevée pour que toutes les femmes y parussent à leur avantage.

QUELQUES CARACTÈRES.

LE PARFAIT ÉGOISTE.

M. le comte des Trois-Étoiles ne songeait qu'à lui, il ne faisait rien que pour lui, et vivait pour lui; il avait raison. Il avait de la fortune et de la naissance; tout ce qu'il fallait pour n'être ni dupe, ni fripon, n'être flatteur ni flatté, n'avoir pas de complaisants, ni devoir l'être soi-même. Son père avait été assez riche pour qu'il eût eu occasion de connaître les hommes avant l'âge où l'on entre dans le monde. « Il ne tiendrait qu'à moi, disait-il souvent, de les haïr. Je n'ai vu que des ingrats, beaucoup de méchants, quantité de sots, bon nombre d'importants, infinité d'intrigants, des fanfarons, et des hypocrites. » Et les femmes..... oh! il ne tarissait pas sur ce chapitre, mais il finissait par en rire, car il était égoïste. Ce qui l'empêchait de s'arrêter long-temps sur chaque individu des espèces que j'ai nommées, c'est que cela lui aurait donné de l'amertume dans le cœur; il n'en avait pas, car il était égoïste.

Sa vie avait été une comédie à tiroir. La maison de son père était une lanterne magique: il s'y ruina à peu de chose près. Son fils hérita, à vingt-cinq ans, de quelques terres, et y passa tout de suite quelques années de la manière que je vais vous dire.

Il repassa tout ce qu'il avait vu et lu. Il avait fait de bonnes études; il réfléchit, il écrivit, et s'occupait tous les matins, car il était égoïste. M. le comte des Trois-Étoiles s'instruisit dans la médecine et la jurisprudence, pour se passer de ceux qui s'en mêlent; parce que les uns, disait-il, tuent leur prochain, et les autres le ruinent.

Pour n'avoir pas un cafard chez lui, un pédant, ou un homme trop ou trop peu austère, un petit abbé élégant, il aurait voulu pouvoir se dire la messe, mais il songeait à se marier.

Il disait : « Je suis égoïste, donc je suis philosophe; » les autres disent : « Je suis philosophe, car je suis égoïste : » ce n'est pas la même chose.

Il avait souvent vu des pauvres à la porte de son père, qui avaient empoisonné le plaisir qu'il avait eu aux fêtes brillantes qu'on y donnait. « Je n'en donnerai pas, disait-il, et je ne veux plus rencontrer ceux dont la mine, la santé

et les haillons me dérangeaient. » Il alla porter quelqu'argent et quelques recettes dans ses villages. « J'aime à bâtir, disait-il encore : imaginons une petite maison de Socrate ; je la meublerai joliment de toile à bon marché, et je la placerai sur une pelouse, au milieu d'un gros bouquet de vieux chênes, au pied d'un ruisseau. Les vieilles femmes fileront, les vieillards et les enfants feront semblant de travailler; ils porteront un peu de mortier ou quelques briques. Les jeunes filles chanteront, tricoteront, sèmeront ou planteront des fleurs; et tout ce qui ne sera ni trop faible, ni trop infirme, plantera des bouquets d'arbustes odoriférants, et creusera des branches à mon ruisseau pour le faire courir dans son petit enclos. Les jeunes filles arroseront le gazon, s'il ne pleut pas assez; les garçons le rouleront : ce sera là mon luxe, ajoutait le comte des Trois-Étoiles. Et puis, j'ai trouvé une source d'eau chaude : je bâtirai un bain pour tous les soldats blessés à la guerre (car je ne veux point avoir de spectacle dégoûtant), une espèce de caserne pour eux, en joli style d'architecture rustique et à bon marché, et un hôpital en pierres brutes, colonnes de bois, couvert de chaume, pour ne pas voir mes paysans

malades, qui profiteront des bains avant que je sois levé, car je n'aime point à voir des estropiés qui ne le sont pas de coups de fusil. Car je suis égoïste. »

Je ne sais pas trop ce que disait le comte des Trois-Étoiles à ses jardinières : elles riaient souvent et chantaient toujours. Il n'avait qu'une cuisinière et un laquais, un cheval et un palefrenier qui, lors qu'il était à cheval, devenait coureur : mais ces quatre personnes avaient l'air content. Aux heures où l'on se reposait du travail, il faisait quelquefois lire tout haut à son laquais des histoires si plaisantes, des méprises, des traits de naïveté, des attrapes, des bêtises si drôles, qu'on entendait rire d'un demi-quart de lieue tous ceux qui écoutaient.

« J'ai assez causé, disait-il, avec toutes ces petites ouvrières; je me suis assez instruit. J'ai rétabli la santé dans mon village, j'ai envie de me marier : j'ai trente ans. » On allait à la messe tous les huit jours; on se confessait tous les six mois; on avait toujours l'absolution, car on n'avait que de petits péchés à dire. L'aumônier, outre la messe, qu'il disait proprement, ne savait que jouer aux dames, jeu que le comte jouait fort bien. Mais il n'était pas en état de

prêcher. Le comte faisait des sermons sur le devoir d'un chacun et l'amour du prochain ; et le prêtre, qui avait un bel organe et de la mémoire, les disait à merveille.

On voulut donner au comte la fille d'un des plus grands seigneurs de la cour, qui lui aurait procuré de grands emplois, et la fille d'un parvenu, qui l'aurait rendu aussi riche que son père. « Je n'en veux pas, dit-il, car je suis égoïste. » On lui dit : « Si vous l'êtes, mettez tout votre argent à rentes viagères, vous doublerez vos revenus. » —« Non, répondit-il, je suis égoïste : je veux me priver de la moitié que j'ai, pour avoir une femme et des enfants. »

On disait : Cet homme a trop étudié ; il n'a pas de logique, et ne sait pas la définition des mots. Les philosophes croyaient pouvoir le compter parmi eux. « Vous ne vivez donc pas pour vous, disaient-ils ; vous vivez, à ce qu'il nous semble, pour d'autres. » — « Oui, répondait-il, car je suis égoïste. »

Ce nom, dont il se glorifiait, profané suivant les sages du jour, lui fit des affaires auprès des vertueux, qui, abhorrant la secte des philosophes, trouvaient que l'égoïsme était tout ce qu'il y a

de plus affreux. Comme on ne juge que sur parole et sur les mots, on en dit du mal à la cour. Il n'était bruit que d'un vice professé hautement par le plus indigne sujet de la monarchie.

Comme il n'y avait pas de quoi le pendre, on lui laissa continuer son train de vie, et on l'oublia, de même que s'il eût rendu les plus grands services à la guerre par des victoires, et à la paix par des négociations.

Un courtisan s'en souvint une fois, et demanda s'il n'était pas désolé de ce qu'on avait dit de lui au souverain : « Il a bien ri, » lui répondit-on. — « Encore un vice de plus, ajouta-t-il ; cet homme est insensible. »

M. le comte des Trois-Étoiles, se ressouvenant d'avoir rencontré à la promenade une jolie personne de dix-huit ans, qui avait l'air d'être la fille d'un colonel retiré dans une terre voisine, lui fit demander si elle voulait de lui. Elle y consentit. On bâtit un petit pavillon de bois pour madame, une jolie cabane pour le père, l'un et l'autre au milieu des nouvelles plantations. L'abbé fit le mariage. Les petites jardinières dansèrent avec les jeunes soldats qui commençaient à retrouver leurs membres, et les vieux chantèrent

quelques chansons un peu grivoises pour leur âge.

La comtesse présidait aux ouvrages des filles; le père était piqueur des ouvrages des garçons, et les empêchait d'être paresseux. Elle avait des talents; quand le comte voulait reposer ses yeux ou ses jambes, il les écoutait. Quand il avait fait quelque bonne action, le soir on s'en doutait à son air content. «Que l'on est heureux, disait son beau-père, de n'être pas égoïste! — « Point du tout, répondait-il, je suis égoïste. » L'autre disputait. « Que m'importe le dictionnaire reçu? je me félicite de ne pas m'en servir. Cet *ego* dont on se sert, à moi, serait malheureux si vous l'étiez. Je n'ai pas de vertus, moi: je suis égoïste, je me fais du bien; et si d'autres en éprouvent, c'est pour moi. Ainsi, point de remercîments, si vous êtes mieux ici que vous n'étiez chez vous.»

« Point d'exagération, monsieur, disait le comte. Ces vertus qui sont des combats avec soi-même, font souffrir les personnes. Qu'on pense à soi; si chacun le fait, on ne voudra pas voir à côté de soi le chagrin ni la misère. Il faudrait être son ennemi. — Mais, monsieur, la langue française, pourtant... — Mais, monsieur, la langue latine, dont vous avez tirez ce mot-là, veut

dire *personnalité;* j'ai la mienne, comme vous voyez. »

La comtesse était trop jolie pour n'avoir pas des visites. Elle en recevait de fort agréables de plusieurs jeunes officiers des garnisons voisines, lorsque le comte en allait faire à ses estropiés. Il crut en remarquer un un peu plus assidu. Un jour son laquais le lui nomma d'un air embarrassé, lorsqu'il lui demanda s'il n'était venu personne dans son absence. Il crut deviner; ne le nomma jamais, évita qu'on le nommât, surtout devant la comtesse, avec qui il fut toujours aussi bien, et qui l'en aima davantage. Il fut *ce que je ne veux pas dire*, et *content*, car il était égoïste.

La comtesse s'ennuya, au bout de très peu de temps, de ce qui ne pouvait pas avoir l'air de mystère : les femmes songent plutôt à tromper qu'à aimer. Son amour-propre peut-être fut un peu blessé de la philosophie du comte : on donne ce nom à la patience ou à la modération; on a donc eu quelques malheurs, pour y avoir recours. Qu'on n'accepte pas les malheurs, qu'on les repousse : on n'aura pas besoin de la philosophie, telle qu'on l'entend; et on aura celle du comte, qui est l'amour de la sagesse.

On dit qu'il se présenta encore quelques aspirants ; mais ils étaient égoïstes dans le sens qu'on donne ordinairement à cette expression, et par conséquent humoristes, pleins d'amour-propre, fats ou libertins, ne cherchant que la jouissance ou l'air de l'avoir : l'un était jaloux de l'autre. Un troisième ne paraissait l'aimer que pour qu'on crût qu'il l'était ; un quatrième, pour réussir, à la vérité, et puis chercher une autre femme. « J'aime mieux mon égoïste, disait-elle, qui pense à moi pour lui, dans le temps que les autres pensent pour eux en pensant à moi. » Ces Messieurs avaient trop de choses dans la tête pour être aimables. Le comte l'était bien plus, parce qu'il ne s'occupait que de chansons, d'embellissements de sa campagne, et de littérature. On dit que la comtesse voulut encore faire un essai ; elle prit le fat, c'était le plus amusant. Il la quitta lorsqu'il s'aperçut que tout le voisinage savait qu'il était son amant.

On dit que le Comte en a ri un moment. Il se l'est reproché, et, sans plaindre sa femme, car c'est un sentiment qui afflige ; il l'en consola par une quantité de plaisirs champêtres qu'il lui procura, un spectacle de société, et quelques courses aux villes voisines.

La Comtesse devint grosse deux ou trois fois. Le Comte, très économe, épargnait sur les médecins et accoucheurs. Il n'en prit pas; il saignait même fort joliment. La Comtesse ne pensa plus à faire l'agréable; elle ne fut plus qu'une excellente femme. Le Comte, par son égoïsme, avait doublé ses revenus, parce que le bien qu'il faisait à ses paysans lui rapportait beaucoup. Ils travaillaient mieux, et plus pour lui que leurs voisins pour leurs seigneurs, qui, comptant être égoïstes, n'avaient pas l'honneur de l'être. Ils étaient trompés, et se trompaient, parce qu'ils trompaient à leur tour..... Ils étaient secs, décharnés et soucieux, amoureux d'eux-mêmes, sans raison.

Le Comte avait un joli embonpoint, et beaucoup de fraîcheur, la sérénité sur le front et le calme dans l'âme, car il était égoïste. «Mon Dieu! que ce nom m'a fait peur! lui disait un jour la Comtesse; vous ne l'êtes pas, ou je ne sais pas le français.—Vous le savez très bien, Madame, et vous dites ce que vous avez entendu dire. Mais mon vocabulaire est différent de celui des autres. On appelle vertu ce qui souvent n'en est pas.—Mais, Monsieur, la fidélité d'une femme? —Est une qualité, nécessaire peut-être à son

bien-être. — La bienfaisance? — C'est un besoin de l'ame. — L'amitié? — Pour ne pas être isolé. — Le courage? — Pour n'être pas déshonoré. — L'amour de la vérité? — Pour pouvoir être cru quand on parle. — L'amour de la justice? — Pour n'être pas rongé de remords. — L'amour du prochain? — Oh! pour celui-là, madame, c'est un peu fort, et extrêmement chimérique. C'est beaucoup qu'on ne le haïsse pas, qu'on lui souhaite du bien, qu'on lui en fasse si on le peut; mais se mettre à l'aimer, à moins qu'on ne soit bien sûr de lui, c'est en vérité trop fort. Vertu serait duperie; et vertu, comme je l'entends, est une fort bonne affaire. Par exemple, croyez-vous au pardon des injures? Ce serait vertu, j'en conviens; mais, moi, je les oublie. La vengeance me déplairait; je ne me venge, ni ne pardonne. Je vous ai aimée par instinct; puis je vous ai aimée parce que je vous ai connue; et puis je vous aime pour que vous soyez heureuse en faisant mon bonheur; car je suis égoïste. »

Je ne dirai plus le mot, car il deviendrait fatigant. Il était avare par cette raison-là. Comme il était son intendant, il se croyait en droit de se voler lui-même. Quand il renouvelait un bail, louait sa maison de bains, donnait une métairie

à cultiver : « Voilà, disait-il, ce que se ferait donner un homme d'affaires : mettons cela dans notre cassette.

« Si je ne m'étais pas fait médecin, celui que j'aurais pris m'aurait coûté à peu près, par an... le chirurgien, l'accoucheur, autant... le précepteur de mes enfants, telle somme... (il les instruisait lui-même) : mettons encore tout cela de côté. » C'est ce qu'il fit, et cependant dont il se défit souvent lorsque ses deux fils étaient en bas âge; mais lorsqu'ils eurent atteint treize ou quatorze ans, la cassette, qui s'était ouverte quelquefois pour marier ses petites ouvrières, ses jolies jardinières, et donner quelques petits bals sur sa pelouse et de jolis goûters à tout son village, se referma tout-à-fait.

« Quel exemple de tous les vices donne M. le comte des Trois-Étoiles à ses enfants ! » disait-on partout; et puis on en faisait la récapitulation : n'aimant que lui, avare, espèce de célibataire en mariage, indifférent sur ce qui tourmente les époux, dupe publique dans ce genre, et assez poltron pour n'en pas demander raison à deux hommes de sa connaissance. M. le comte des Trois-Étoiles avait la plus mauvaise réputation du monde. Faites cas, après cela, du jugement

des hommes ! Il riait souvent de celui qu'on portait sur lui. « Vice de plus, disait-on de nouveau; il est insensible, et se moque de son honneur. »

Qu'aurait-on dit, s'il eût été le contraire de ce qu'il était? — « Il livre l'éducation de ses enfants à des mercenaires, il ne les voit jamais; il ne sait comment dépenser son argent; il est jaloux, brutal, tyran de sa femme, querelleur dès qu'on le regarde; il est susceptible, joue la sensibilité, se jette à la tête de tout le monde pour se faire des amis. C'est un de ces *philanthropes* dont il faut se méfier. »

— « O La Fontaine! vous êtes mon Dieu, disait-il : *on ne peut contenter tout le monde*; mais cependant, une autre fois, vous voulez qu'on soit trop modeste, en voulant qu'on se trouve la poutre dans son œil, et le fétu de paille dans celui du voisin. »

— « Quelle citation ! lui dit un jour sa femme ; votre poutre et votre fétu sont dans l'évangile. — Oui, en vérité; il vaut mieux connaître et aimer les moralistes, et les confondre, que de les ignorer, ou ne pas les goûter; et, à propos de cela, je vais faire aussi une fable. La voici :

Certes, que l'évangile et vous, grand' philosophe,
Peintre adorable, en morale profond,

Ayant brodé souvent sur même étoffe,
Habilement tous deux vous traitez tout à fond !
Chacun de vous facile en apologue,
Fable, allégorie, épilogue,
Nous apprend à bien vivre, et même à bien mourir,
En modérant notre désir,
Nous faisant rentrer en nous-même ;
En ne prenant rien à l'extrême
Et dans le bien d'autrui mettant notre plaisir.
La besace et la poutre ont les mêmes mérites.
N'en déplaise à tous deux, moi, j'en craindrais les suites.
Ne nous mettons ici trop bas ;
A trop d'humilité je ne vois plus qu'un pas.
Certe il est bon d'avoir un peu de modestie,
Pas trop n'en faut : ce serait duperie.
On en voit bien de ces habiles gens
Qui vous prennent au mot, vous jugent sans talents.
Messieurs, dis-je, en ce cas, je vois votre besace
Telle qu'elle est, je vois la mienne aussi :
L'une et l'autre fort pleine ; et même, Dieu merci,
La vôtre tenant plus de place :
Fétu de paille, et poutre chez tous deux,
Mêmes faveurs, et disgrâces des Dieux.
Voyez, ô divin La Fontaine !
Voyez parmi vos animaux,
Excepte le Renard, accusé d'être faux :
Le Loup, lorsque la faim hors de ses bois l'entraîne ;
Le Tigre, un peu trop traître, selon moi ;
Les autres sont assez de bonne foi.
Nous avons parmi nous quelqu'une de ces bêtes ;
Peu de Tigres chez nous, excepté dans Paris ;
Encore était-ce au temps jadis.

Force Anons, Singes, Loup, Fourmi, Pie ou Tortue,
Et des mêmes défauts chaque espèce pourvue,
Quand dans une autre on va le mal chercher,
Prouve qu'on n'a rien à se reprocher *.

Ses enfants grandissaient à vue d'œil. Ils étaient si heureux! L'air était si bon! Leur mère était si contente! on chantait tant, on riait tant autour d'eux! Le comte ne se donnait pas la peine d'être gai; il voulait que les autres le fussent, pour l'amuser. Il les mit au service, et leur dit : « Soyez braves, mes enfants; et ne mentez pas, parce que vous me feriez du chagrin et je ne veux pas en avoir. Partez pour votre garnison. » Ils étaient jolis garçons, ils furent bien reçus. On disait seulement : « Voilà les fils de l'égoïste. »

« Donc, il ne faut pas l'être, » se dirent-ils un jour. Une fille de Paris qui, avec l'accent de l'innocence, vint s'engager dans la troupe de comédie de la petite ville pour jouer les rôles d'*Agnès*, fit semblant d'aimer un des jeunes comtes.

* Le prince de Ligne a fait plusieurs volumes de vers; nous nous sommes bornés à reproduire ceux-ci, comme les seuls qui soient à peu près irréprochables.

« Elle m'adore, dit-il, elle est jolie, et a de trop petits appointements ; » il lui donna la moitié des siens : et comme elle avait quelques petites fantaisies de schals, de chaînes, de voiles, de spencer et de nelson, il fit des dettes. « Pourquoi, disait-il, vivre pour soi seulement ? il faut vivre pour les autres. »

Son frère trouva un officier de son régiment bien triste : — « Qu'avez-vous? lui dit-il. — Je viens de perdre beaucoup d'argent. » Il lui donna cent ducats qu'il devait, qu'il ne rendit pas, et qu'il alla jouer. Un de ses camarades lui vendit très-cher une rosse, parce qu'il n'avait rien reçu de ses parents depuis long-temps, à ce qu'il dit. « Qu'est-ce que cela fait? dit le jeune comte. Pourquoi vivre seulement pour soi? il faut vivre pour les autres »

Le père, sans se laisser troubler par des petites peines prévenues, et sans espionnage, apprenait tout ce qui se passait. Il envoya à ses fils celui d'un de leurs voisins qu'il leur dit être ruiné, avec qui ils avaient passé les quinze premières années de leur vie.

Il joua son rôle à merveille, les attendrit et leur demanda des secours. Les jeunes comtes

avaient un cœur excellent : ils pleurèrent, cherchèrent partout, n'avaient plus ni sou, ni crédit; et quand le petit voisin, soi-disant à l'aumône, vit leur désespoir. « Pardonnez-moi, mes petits amis, leur dit-il en se jetant à leur cou, cette petite mystification. Il m'a fallu une grosse somme pour m'y prêter; mais enfin la volonté de votre père et l'intérêt m'y ont porté, car je suis son garçon égoïste : et voilà mille ducats pour chacun, que son égoïsme vous envoie pour vous engager à en avoir un peu. « Ils pleurèrent tous les trois; ils rirent tous les trois. Ils soupèrent, s'enivrèrent tous les trois à la santé du père : ils grondèrent, battirent, embrassèrent mille fois le petit mystificateur, et lui promirent de se corriger.

Ils se conduisirent à merveille pendant longtemps. L'amour ne coûta plus qu'un ducat par tête à l'un des jeunes Trois-Étoiles, et la générosité à l'autre qu'un ducat pour celui qui en avait réellement besoin. Ils ne sortirent de cette règle qu'une fois; ils le pouvaient, car ils avaient rattrapé leur crédit. Le premier donna cent ducats à une pauvre famille, pour sauver la vertu d'une jeune fille qui, pour la nourrir, allait prendre un vieux amant, horrible corrupteur;

et l'autre, pour sauver la vie à un de ses camarades qui s'était battu et était obligé d'aller chercher un asile et du service chez une autre puissance.

Le père, toujours à l'affût de leur conduite, sans que cela parût, leur envoya cette somme par un capucin, qui leur dit que c'était une restitution d'un pénitent qui s'était accusé à confesse de les leur avoir volés.

Le comte prospérait ainsi que la comtesse, leur fortune, leurs rosiers, leurs rosières, leurs jardins, leurs plantations, et passait une vie fort douce. Il rendait tant de gens heureux qu'on ne savait plus qu'en penser. On ne le trouvait plus aussi abominable: et sans vouloir faire secte (ce qui est toujours dangereux, même en bien, car il se dénature), il avait des écoliers; on s'en retournait plus content; on écoutait quantité de sophismes apparents, de soi-disant paradoxes : on changeait, on défigurait la définition des mots. Les indifférents haussaient les épaules, et les intéressés disaient : « Nous entendons assez nos intérêts pour imiter le comte des Trois-Étoiles. »

Ses fils avaient fait une campagne fort brillante. Valeureux dans les combats, humains,

généreux ensuite, ils étaient aimés et estimés. Apparemment que leur père, malgré ses principes affreux, ne les avait pas si mal élevés.

Ils n'avaient pas autant *métaphysiqué* le bien que lui; ils le faisaient par instinct et habitude : ils étaient nés heureusement. Ayant appris, à leurs dépens, à ne vivre pour les autres qu'après avoir vécu pour soi, ils portaient partout l'image du bonheur, ils honoraient et secouraient les vieux soldats, ils instruisaient les jeunes, estimaient et assistaient les blessés, et, pour être contents d'eux-mêmes, remplissaient à merveille les devoirs de leur état.

« S'ils ne sont pas contents de l'argent que je leur donne et de leurs appointements, disait le père, ceux de Feld-Maréchal, dans la suite, ne leur suffiront pas. »

L'ambition vint déranger la tête et les affaires de l'un et la philosophie de l'autre, accompagnée d'amour et de mariage. Voilà quatre raisons pour être malheureux, quatre maux sortis de la boîte de Pandore. Une grande princesse, fille d'un petit souverain des environs, accoutumée à voir l'aîné tous les jours à des fêtes qui se donnaient chez son père, prit tant de goût pour lui, et lui en inspira un si vif pour elle, qu'elle

voulut l'épouser. Elle était jolie : et l'idée de devenir l'époux d'une grande princesse et le gendre d'un petit souverain, lui fit faire cette extravagance.

Le jeune Trois-Étoiles fut banni des États de son beau-père, qui lui ordonna de les traverser dans un quart-d'heure, pour n'y rentrer jamais : il déshérita sa fille. L'amour exista encore un peu par ses contrariétés; mais le ménage allait mal. La princesse vendit tout ce qu'elle avait, usa pendant l'été une pelisse dont elle n'avait pu se défaire, et l'hiver ensuite un petit habit de mousseline qu'elle acheta de hasard pour un ou deux florins.

A cela près ils eurent de quoi vivre, parce que, pour être bien nourris, ils firent quelques dettes. Ils avaient du crédit chez un traiteur ; c'était l'essentiel pour entretenir la santé et même la gaieté.

Le cadet Trois-Étoiles, croyant que l'amour était un trait de flamme qui ne pouvait pas s'éteindre, et l'ouvrage de la destinée, ne résista pas à une espèce de passion pour une figure charmante. A peine demanda-t-il à qui appartenaient les beaux yeux qui l'avaient incendié. Quand il sut que c'était à une petite marchande

de cerises : « Tant mieux, dit-il, plus la distance est grande et plus je prouverai mon amour. » Il lui fit de mauvais vers sur les fleurs et les fruits. La mère les trouva fades ; il en fit de meilleurs sur les fruits ; le père les trouva trop lestes et de mauvais ton. La petite personne, qui ne s'y entendait pas aussi bien que ses parents qui, par une certaine vendeuse de biscuit de ses voisines, avaient lu nombre de pièces de poésie érotique qui l'enveloppaient, fut enchantée de se voir comparer au lis, à la rose, la pensée et la pêche, le remercia beaucoup des premiers vers et lui demanda ce que c'était que les épines des seconds. « Heureuse innocence ! dit-il, je vous épouse tout de suite. » Un jeune prêtre, séduit par la figure ou les cerises de la petite marchande, qui lui en donna plusieurs paniers, la maria. Le père et la mère les chassèrent de leur boutique.

Le cadet Trois-Étoiles, enchanté, pendant vingt-quatre heures, d'un sacrifice de noblesse à la philosophie, dit encore quelques jours des choses très naïves sur les préjugés de naissance et de rang, l'amour, qui les égalise, etc. Mais le beau-père et la belle-mère, qui, par d'autres principes, trouvaient que s'élever c'était s'abaisser, les tourmentèrent, en empêchant le crédit

qu'ils auraient trouvé chez les cousins et les cousines pour leur nourriture.

Dès que le comte des Trois-Étoiles apprit que sa belle-fille la princesse s'enrhumait et sa belle-fille Margot maigrissait, il vint à leur secours. Cela le contraria un peu : car ces mille ducats par an, qu'il assigna à chacun de ces deux mariages, étaient destinés à creuser un canal jusqu'à un grand fleuve de son voisinage, qui l'aurait embelli et enrichi à la fois : car, après avoir traversé ses prairies couvertes de troupeaux, il aurait exporté ses bois et ses denrées jusqu'à la mer.

Quand il apprit le mariage de ses deux fils, il haussa les épaules, et puis se mit à rire. Quand il apprit qu'ils commençaient à manquer de tout, il jura deux ou trois fois, et puis se mit à rire. «Tant mieux, dit-il, voilà quatre personnes qui feront mon bonheur, car je vais faire le leur.» On les plaignit d'être les fils d'un égoïste ; car il avait eu beau remettre ce nom en honneur, et dans mon sens, il laissait encore chez bien du monde un son odieux. On fut bien étonné quand messieurs des Trois-Étoiles reparurent dans le monde comme si de rien n'était, leur père leur ayant pardonné les deux alliances,

dont l'une était aussi inégale en haut que l'autre l'était en bas.

« Il est fou, disait-on, et se conduit contradictoirement : il ne se contente pas d'avoir des vices, disait-on encore, il soutient ceux des autres ; il aurait dû faire enfermer ses enfants. » Un de ses fermiers, pour s'exempter de payer, lui fit un procès, supposa un titre, l'accusa près du juge. M. le comte des Trois-Étoiles le fit venir, et lui remontra son ingratitude et turpitude, lui dit de retirer sa plainte, et lui fit grâce. « Quel spectacle pour moi, disait-il, de rencontrer une famille ruinée et désolée ! J'aurais été ennemi de moi-même, si j'avais été son ennemi. »

Du reste, il ne rabattait rien de son autorité ni de ses droits ; il les soutenait à merveille. C'était le contraire d'un voisin qui les avait tous remis à ses paysans en entrant dans la terre qu'il venait d'acheter ; c'était un grand philosophe et un vrai *philanthrope*. « Quelle différence, disait-on, d'un homme comme celui-là d'avec un égoïste ! Il est vrai que cet homme aimait tant l'homme et la justice, que son village dépérissait, mais qu'il s'enrichissait. » Il était à l'affût du plus petit mal, et, ne pardonnant rien, faisait exécuter les sentences contre ses manants, ses

égaux, ses intimes. Libres en tout, point obligés au travail, ils allaient au cabaret, faisaient des dettes, et, pour les payer, vendaient à très bon marché, leurs maisons à leur seigneur.

«C'est parce que j'aime l'homme, disait-il, que je le punis d'avoir le plus petit tort.» La liberté et l'égalité qui régnaient dans ses terres, engageaient un chacun à se mêler du métier qu'il ne savait pas; et comme le philosophe avait plus de fonds que les autres, il accapara leur petit commerce et, bientôt après, leur petit butin.

Le jardin de l'égoïste s'embellissait tous les jours; celui du philosophe ne consistait qu'en un petit rond de buis, autour d'un buste de Rousseau. « Il faut être bien barbare, disait-il, pour faire travailler ses frères dans la plus grande chaleur. » Les frères du premier suaient, à la vérité, mais ils mangeaient, buvaient bien et allaient à son hôpital quand ils étaient malades. Les frères du second lisaient, écrivaient, tenaient quelque école, faisaient pour leur compte des essais d'agriculture tirés des journaux, et mouraient de faim.

Un commissaire du gouvernement, qui, sur le bruit des accaparements d'un petit seigneur, et d'une espèce de monstre qu'on appelait *égoïste*

et de quelques villages ruinés, arriva chez le *philanthrope* : « Je suis bien aise, dit-il en entrant, de voir l'effet de l'égoïsme, et de le faire punir par l'administration ; venez, monsieur, lui en rendre compte. — Monsieur, répondit-il, vous vous trompez ; demandez à tout le monde, je suis un ami de l'humanité. »

Le commissaire s'en informa ; on lui dit : « C'est ainsi qu'on le nomme. — Où est le village de l'égoïste ? — C'est là. — Je crois que je verrai des malheureux. » Il part au grand galop, et il trouve dans une demi-heure les plus jolies petites habitations en cabanes, chaumières, propres à l'excès, et une charmante maison à rez-de-chaussée, au milieu d'une grande et vaste pelouse autour de laquelle elles étaient rangées en rond. Il y avait quatre fontaines, au milieu de quatre gros groupes épais de tilleuls. « Mon dieu ! dit le commissaire, comme on a l'air content ici ! Combien y a-t-il encore jusqu'au village de l'égoïste ? » On ne connaissait pas ce mot latin ; on n'y savait ni lire ni écrire. — « Monsieur, lui répondit-on, nous ne connaissons pas ce monsieur-là ; il faut que ce soit un étranger. — Comment s'appelle votre maître ? — Oh ! notre maître, nous n'en avons pas ; nous n'avons qu'un

père. Ici près, le seigneur a des frères qui meurent de faim ; et notre seigneur, à nous, a des enfants : on l'appelle le comte des Trois-Étoiles. »

Le commissaire, qui se rappela alors ce nom, n'en revenait pas ; il n'osa seulement pas se montrer devant lui, et repartit au plus grand galop pour rendre compte de ce qu'il avait vu. Les garçons philosophes abandonnaient successivement la liberté, et venaient demander des corvées, de la servitude et des devoirs au comte.

L'ami de l'humanité se dégoûta de ne pouvoir plus l'exercer, et de s'appauvrir ayant voulu s'enrichir aux dépens des autres. Il loua un petit appartement en ville, où il redevint riche à force d'écrire sur le bonheur de la campagne et la richesse des paysans d'un philanthrope, grâces aux principes de philosophie et de fraternité.

Mais le bonheur est-il durable ? Les deux fils avançaient dans le service et venaient souvent chez leur père avec les enfants de la princesse et de la fruitière. Le comte avait fini son canal, et était le plus heureux des hommes, car tout le pays devait l'être à cinquante lieues à la ronde. Il se mêlait de tout, comme j'ai dit. Il voulait être son capitaine de vaisseau ; et le premier jour

qu'il mena toute sa famille et toute sa société à la mer, une tempête effroyable vint déranger la fête qu'il leur donnait sur son bord : il jeta l'ancre, le vent redoubla de furie; l'ancre fut arrachée. Il fit dans un instant le calcul que nul que lui ne pourrait trouver un pilotis qu'il avait enfoncé lui-même assez près de là avec un anneau énorme, pour y passer un câble aussi gros que lui.« Je sais nager, dit-il en lui-même; mais que ferai-je, seul au monde, si tout ce que j'aime périt? Risquons.»—Il se jette à la mer: son travail contre les vagues épuise tellement ses forces qu'il ne lui en reste que pour attacher sa barque à ce poteau, dont lui seul voyait la tête; conservant la sienne jusqu'au dernier moment, il envoie sa bénédiction à sa femme, ses enfants et petits-enfants; et craignant d'ailleurs qui ne leur arrive avec le temps quelque autre malheur dont il serait témoin, il meurt presque avec plaisir au sein du bonheur, ÉGOÏSTE ainsi qu'il a vécu.

LE DÉBAUCHÉ ET LE LIBERTIN.

Le débauché est celui qui fait une débauche; une débauche est un excès: on ne peut pas faire des excès tous les jours. Le débauché a le temps de remplir ses devoirs; et après avoir été toute la journée dans la meilleure compagnie, et y avoir eu le meilleur ton, il passe la soirée dans une débauche de bon goût avec Anacréon, Horace, Chaulieu, Vendôme, Alcibiade et Richelieu.

Le libertin, dans la journée, n'aura rencontré que quelques vieillards que l'habitude mène au vice; et à la fin de ses jours devenu crapuleux, il la passera avec ses gens ou les ouvriers de sa rue.

Le débauché mêlera le goût des femmes au goût de tout ce qui peut échauffer son esprit, de tout ce qui a remplacé chez nous le vin de Falerne, ou qui inspire des chansons ou du trait. C'est ce que l'habitude, nécessité du libertin, lui refuse absolument, et ce qui m'engage à

croire au débauché des qualités qui peuvent être bonnes et aimables. La variété de ses vices même y conduit. S'il songe à séduire, il faut qu'il ait ce qu'il faut pour plaire. Il sera galant ou gai, fera des madrigaux le matin pour les femmes qu'il veut avoir, des chansons sur celles qu'il a eues; et le soir des épigrammes sur les unes et les autres, avec ses amis qui les arroseront de vin de Champagne.

Le libertin est toujours de mauvaise compagnie. Le débauché est de mauvaises mœurs; encore cela ne dure que quelque temps.

Vous verrez plus de vieux libertins que de vieux débauchés; l'habitude du premier le conduit aux mêmes lieux où la vigueur de la jeunesse l'appelait. C'est sa première affaire, il ne pense qu'à cela. Si l'estomac du second se refuse aux plaisirs de la table, si son âge se refuse aux autres, et sa gaîté, qui n'existe plus, aux accessoires; il quitte cet état petit à petit sans le savoir: il ne se convertit pas; mais ses goûts s'éteignent, ses feux s'amortissent, sa vie s'épure, ses principes disparus se reproduisent, et il redevient l'exemple de la société.

Le libertin naît libertin, le débauché le devient; le libertin est souvent un hypocrite,

l'autre fait gloire de ses débauches. Voyez la quantité de libertins dans les moines, les prêtres, les gouverneurs, les chefs de famille ou de bureaux. Ils se cachent pour assouvir leurs infâmes plaisirs. Le débauché met de l'air aux siens; il raconte tout ce qui lui est arrivé, dira plus même: et le libertin, s'il en parle, n'en dira que la moitié. Le vice sort des yeux du libertin, si l'on cause de tout cela devant lui; le débauché, blasé sur toutes ses orgies, écoute de sang froid, et s'anime à peine lorsqu'elles recommencent.

Voyez arriver dans une garnison un jeune seigneur de la cour. Il ne croit pas qu'il y ait assez de plaisirs pour lui dans le monde; il connaît toutes les femmes, il n'en a pas une; il perd son temps; il soupe avec d'autres jeunes gens. Une fille lui plaît, l'amuse, lui accorde ce qu'il demande, l'ennuie, est mal payée, et s'en va. C'est un débauché; il casse les vitres, rosse les bourgeois, insulte à une honnête femme qui passe dans la rue avec son mari. C'est un bon garçon qui se croit obligé, pendant quelque temps, de faire le mauvais sujet, qui fait des dettes, est mis aux arrêts, les rompt pour une aventure de femme, grimpe les murs d'un

couvent pour voir la religieuse avec laquelle il s'est mis en correspondance, je ne sais comment. C'est un débauché.

A côté de lui, l'officier libertin entretient des filles, leur consacre une partie de son temps et de sa fortune, devient crapuleux s'il ne change pas de maîtresse, et perdu de réputation s'il en cherche dans la rue. Que ne fait-il pas pour satisfaire sa passion?

Si le libertin est puissant, il se fait injuste, tyran, vindicatif. Si le débauché ne réussit pas, il s'en moque, il n'y met aucun prix; il n'a pas d'objet fixe. « Je ferai, dit-il, aujourd'hui une débauche, pour me distraire de mes occupations. » Le libertin s'en fait une occupation. « Si madame ou mademoiselle une telle, ajoute le débauché, était ici, j'en serais fort aise; mais au moins nous boirons, nous jouerons, nous causerons librement. »

Ce qui justifie mon idée sur le mot *libertinage*, c'est ce que dit le baron Hartley dans *Eugénie* *: « L'âme d'un libertin est inexplicable; » cela le dénonce bien capable de tout pour se satisfaire. Si Clarendon n'avait été qu'un débauché, il ne se

* Drame de Beaumarchais.

serait pas fait marier indignement par un valet, pour jouir à son aise des charmes d'Eugénie, au milieu de sa famille qu'il devait nécessairement couvrir d'opprobre, par un crime qui tôt ou tard devait être découvert. Clarendon libertin est devenu père. Clarendon débauché eût évité de l'être. Clarendon libertin déshonorait une famille, plus encore en la rendant dupe de sa crédulité, que si, au risque d'être découvert, et de se casser une jambe, il fût grimpé par la fenêtre d'Eugénie pour ajouter une aventure à son roman.

Le débauché peut être un homme à bonnes fortunes. Le libertin n'a que des libertines : ce titre, chez les femmes, est tout ce qu'il y a de plus abominable. Une femme galante est, en proportion, vis-à-vis de la libertine, ce que le débauché est à l'égard du libertin. Les femmes galantes, quoique faciles, ne sont pas pour cela libertines; c'est une coquetterie poussée trop loin, qui les y mène par des chemins imperceptibles : une femme très fidèle peut être libertine vis-à-vis de son mari; mais cela apporte toujours avec soi une affreuse image qui met la décence à la porte, et jette par conséquent la volupté par la fenêtre. La femme que la ga-

lanterie ferait monter à un état plus coupable, comme celui de changer trop d'amants, d'aller souper dans des petites maisons, d'y faire des orgies, pourrait s'appeler peut-être débauchée, et être moins odieuse encore que la classe des libertines; c'est celle de Messaline et des coureuses de rempart. Celle de la comtesse d'Olonne et de quantité de femmes de bonne compagnie du temps de la Régence, et depuis encore, dont j'ai connu le reste, était de la classe de la débauche. Les deux vieilles duchesses auxquelles je pense à présent, avaient un ton excellent, faisaient ou chantaient de jolis couplets le verre à la main, le baiser ou l'épigramme à la bouche, la joie sur le front, la volupté ou la vérité sur les lèvres. Le libertinage enfin apporte avec soi une idée de ton affreux, de logement sombre et infâme; et la débauche présente celle de coussins d'édredon, de carreaux turcs, de divans larges, profonds, avec des guirlandes de perles pour attacher des rideaux de gaze d'or et d'argent, en cas de besoin; des crépines superbes, des glands magnifiques, des coupes d'albâtre, des autels de fleurs, des vases de rose, de lis, de tubéreuse et de jasmin, des alcoves dorées où tout est répété dans des glaces de côté

et au plafond, entre des colonnes en ordre corinthien; des baignoires d'argent massif, des buffets où de jolis effets d'eau entretiennent la fraîcheur, si ce n'est pas la saison de chauffer tous ces réduits voluptueux par des tuyaux de chaleur; et une galerie découverte ou cachée, comme on voudra, pour entendre une musique céleste. Il n'y a d'autre peinture que la naissance de Vénus, les amours de Psyché, peut-être le malheur de Calisto; tandis que chez la libertine on ne trouvera que les figures de l'Aretin, Thérèse philosophe, et Meursius, pour toute bibliothèque. Je sais bien que les flatteurs de madame la duchesse une telle, dont je viens de dépeindre le charmant asyle, l'appelleront une femme galante; mais je la soutiens débauchée, quoique le nom soit de mauvaise compagnie: il disparaît tout de suite, ce nom affreux, dès qu'on l'entend parler de la cour, des nouvelles des armées, des aventures qu'elle a eues, et qu'elle raconte avec de la grâce et même de la délicatesse.

En un mot, il me semble qu'on pourrait dire que la débauche est l'aristocratie du vice, et le libertinage en est la démocratie.

Le débauché est peut-être plus dangereux,

mais il me paraît pouvoir être aimable. Son nom amène celui de débauchant, et c'est ce qu'il est à l'égard de la femme de son ami, et de la fille de son voisin : il est plus immoral par là, que celui qui s'adresse aux classes inférieures, qu'un libertin qui, achetant ses plaisirs, porte moins de désordre dans la société.

LES GENS D'ESPRIT ET LES ACADÉMIES.

Les gens d'esprit font les fats, quand ils disent que les sots sont leur patrimoine. Les sots les attrapent bien plus souvent. D'abord : 1° parce que le sot est moins scrupuleux; 2° parce qu'on ne se méfie pas de lui, le connaissant pour un sot; 3° parce que l'homme d'esprit ne peut pas deviner jusqu'où va la sottise, puisqu'il en est à cent lieues; 4° parce que, où il met de la franchise, le sot met de la finesse; où il met de la finesse, le sot met de la ruse; où il met de la ruse, le sot met de l'astuce; où il met de l'astuce, le sot, ne se gênant plus, met de la fourberie pour se tirer d'affaire.

J'ai vu ceux qui prétendaient être observateurs manquer de saisir tout plein de choses dans la société, ou redire toutes celles qu'on a dites ou écrites il y a cent ans. Le monde se renouvelle et change tous les jours : il y a d'autres torts, d'autres vices, d'autres ridicules.

Les souverains ne sont plus ignorants, et sont

bien éloignés du mépris des hommes dont on les accusait; les ministres ne sont plus inaccessibles; les grands seigneurs ne sont plus hautains; les financiers ne sont plus grossiers; les militaires n'ont plus un mauvais ton; les jeunes gens ne sont plus impertinents; les abbés ne sont plus doucereux; les magistrats ne sont plus pédants; les valets ne sont plus insolents; les gentilshommes ne sont plus des petits tyrans dans leurs petits villages; les femmes ne sont plus effrontées. Le seul état qui n'a pas changé, c'est celui de médecin; il en est encore comme ceux de Molière: ou, s'ils sont plus habiles ou plus aimables, comme celui du *Cercle*, ce sont les chers docteurs, les amis, les confidents de la société.

Les Académies sont chamarrées de ridicules, et ont bien prouvé qu'elles le méritaient; car aucune n'a produit un effet passable dans aucun pays : les membres qu'on fait voyager dans les autres, les voient tout de travers, et en jugent par le leur. Il n'y a que quelques découvertes de l'ancienne Académie des Sciences de Paris; encore n'ont-elles rien fait pour le bonheur de l'humanité. Mais ce qui y contribuerait, ce serait la réunion de quelques personnes qui savent causer, lire et réfléchir.

C'est comme cela que chez un goutteux, ou une jolie femme en couche, la société est charmante; mais malheureusement cela ne dure pas : et si cela durait, ce rendez-vous serait assujettissant ou académique.

Ce qui prouve la vanité ou la facilité des réputations, c'est celle de faire des dupes. Un vieux bacha imbécille, avec quelques conseils d'un renégat, et un peu de hasard, peut passer pour un héros; un prédicateur, avec du Bourdaloue et du Massillon dans la tête, pour un habile homme; un ignorant, avec quelques manuscrits qu'il aura trouvés, et assez d'adresse en compilation, pour un excellent auteur; et un homme médiocre, avec quelques anecdotes, et une lecture le matin sur le sujet qu'il mettra en avant, pour un homme de beaucoup d'esprit.

Je parie que M. *de Voltaire* y aurait été pris : si, à un dîner chez lui, j'avais préparé un sot, il l'aurait étonné. Deux sots, même, qui n'auraient que l'adresse d'être le compère l'un de l'autre, attraperaient tout le monde.

C'est pour cela qu'il faut se méfier des dîners de gens d'esprit; pour juger celui qui en a, il faut le prendre au saut du lit. Si, avant de ravoir

même toutes ses idées, et repris ses esprits, il a du trait, de la conception, de la repartie, du fort ou du naïf, c'est sûrement un homme d'esprit.

Un auteur est un pauvre diable qui fait face à dix mille hommes. Comment ne serait-il pas battu? il ne peut pas même se défendre : il ne voit pas ceux qui l'attaquent. Un sot peut lui porter une botte qui le transperce. Ces dix mille personnes doivent voir mieux et plus loin qu'une seule; ainsi, tel habile qu'on soit, on peut, avec raison, être censuré. Malheur aux petits esprits qui en profitent pour se jouer aux grands! Ainsi, l'on voit à présent des gens médiocres s'élever contre les réputations reçues; ils croient faire effet en disant que *Molière* avait un mauvais ton, *Voltaire* point de poésie, *Racine* point de génie, etc. Si les grands hommes le sont dans quatre-vingts actions de leur vie, ou quatre-vingts tomes, il est ridicule de chercher un petit tort de morale ou de goût.

Savez-vous ce qui fait le plus de tort à un pauvre diable d'auteur? C'est de dire du bien de quelqu'un. C'est pire que de dire du mal d'un autre; car il n'y a que celui-là de fâché : mais toute la petite envie, jalousie, petite méchan-

ceté individuelle, se met sous les armes pour juger. On dit tout de suite : « Voyez donc le bien qu'on dit de Monsieur ! Ah ! mon Dieu ! quel éloge ! »

VOYAGE A SPA.

J'avais aimé deux fois, j'avais cru en aimer quatre; j'avais été aimé cinq ou six; et ne voulant plus cultiver que des goûts légers et frivoles de société, de liaison, de jardin et de littérature, je laissais promener mes yeux, mes désirs et mes actions, plutôt que mon cœur.

Dans cette indifférence totale sur les événements de ma vie, j'allai, pour une blessure, aux bains d'Aix-la-Chapelle et de Spa, où il vient du monde de tous les pays de l'Europe, et que l'ignorance des médecins accrédite, parce qu'il est plus aisé de dire: « Guérissez-vous; » que de dire: « Je vous guérirai. »

J'arrive dans une grande salle où je vois des manchots faire les beaux bras, des boiteux faire la belle jambe; des noms, des titres et des visages ridicules; des animaux amphibies de l'église et du monde sauter ou courir une colonne anglaise; des mylords hypocondres se promener tristement; des filles de Paris entrer avec de

grands éclats de rire, pour qu'on les croie aimables et à leur aise, mais espérant par là le devenir; des jeunes gens de tous les pays, se croyant et faisant les Anglais, parlant les dents serrées et mis en palefreniers, cheveux ronds, noirs et crasseux, et deux barbes de juif qui enferment de sales oreilles; des évêques français avec leurs nièces; un accoucheur avec l'Ordre de Saint-Michel; un dentiste avec celui de l'Éperon; des maîtres à danser ou à chanter, avec l'uniforme de major russe; des Italiens, avec celui de colonel au service de Pologne, promenant de jeunes ours de ce pays-là; des Hollandais cherchant dans les gazettes le cours du change; trente soi-disant chevaliers de Malte; des cordons de toutes les couleurs, de droite et de gauche et à la boutonnière; des plaques de toutes les formes, grandeurs, et des deux côtés; cinquante chevaliers de Saint-Louis; de vieilles duchesses revenant de la promenade, avec un grand bâton à la Vendôme et trois doigts de blanc et de rouge; quelques marquises faisant des parolis de campagne; des visages atroces et soupçonneux au milieu d'une montagne de ducats, dévorant tous ceux qu'on mettait en tremblant sur un grand tapis vert; un ou deux Élec-

teurs habillés en chasseurs, petit galon d'or et couteau de chasse ; quelques princes incognito, qui ne feraient pas plus d'effet sous leur vrai nom; quelques vieux généraux et officiers retirés pour des blessures qu'ils n'ont jamais eues ; quelques princesses russes avec leurs médecins; et Palatines ou Castellanes, avec leur jeune aumônier; des Américains; des bourgmestres de tous les environs ; des échappés de toutes les prisons de l'Europe; des charlatans de tous les genres ; des aventuriers de toutes les espèces ; des abbés de tous les pays ; quelques pauvres prêtres Hibernois, précepteurs de jeunes Liégeois ; quelques archevêques anglais avec leurs femmes; vingt malades qui dansent comme des perdus pour leur santé ; quarante amants, ou qui font semblant de l'être, suant et s'agitant : et soixante valseuses avec plus ou moins de beauté et d'innocence, d'adresse et de coquetterie, de modestie et de volupté.

Tout cela s'appelait un déjeûner dansant. Le bruit, le bourdonnement des conversations, le tapage de la musique, la monotonie enivrante de la valse, le passage et repassage des oisifs, les blasphêmes des joueurs, les sanglots des joueuses, et la lassitude de cette lanterne magi-

que, me firent sortir de la salle. Dans l'instant, je suis culbuté par une course anglaise, sur un mauvais pavé; je me ramasse; j'évite de l'être par une vingtaine de polissons, grands et petits seigneurs, au galop sur des petits chevaux qu'on appelle des escalins. Je m'assieds, et je vois quelques buveurs d'eau compter religieusement leurs verres et leurs pas, et s'applaudir, cependant un peu tristement, des progrès de leur estomac. Quelques femmes viennent les joindre; j'écoute. « Les eaux vous passent-elles? Madame, dit un vieux président. — Oui, Monsieur, depuis hier, répond celle-là. — Votre excellence commence-t-elle à digérer? dit-elle à un ministre d'une cour ecclésiastique. — J'aurai l'honneur de répondre à votre excellence, dit celui-ci, que je transpire depuis huit heures du soir jusqu'à dix, et que je sue tout-à-fait depuis dix jusqu'à minuit; et si je n'avais pas tant d'affaires pour Monseigneur, je me trouverais bien tout-à-fait de ma cure.» Un Français fait le gentil sur le mot de cure, et lui dit : « Je vous croyais au moins vicaire-général. — *Goddam!* vos *Geronstères* et vos *Pouhons*, dit un lord..... — Comment, mes poumons? reprend un demi-sourd. — Je ne dis pas cela, répond le très honorable membre : j'ai

quitté ici tous les bills de mon pays, qui mettaient ma bile en mouvement, pour ne plus entendre parler de notre infernale et mercantile politique; et, au lieu d'eau, je bois du punch comme un diable; buvez tous au moins du clairet comme moi. Nous étions hier dix ou douze Anglais bien ivres; nous nous portons tous à merveille aujourd'hui. »

Si j'étais venu à Spa par curiosité, j'en aurais eu déja assez; car, dans une demi-heure, je l'avais connu, et toute l'Europe et presque l'Amérique aussi. Il n'y a pas de meilleur observatoire que les bains et les eaux. Mais comme les observations ne guérissent pas les coups de sabre, je me proposai de m'y arrêter; et, pour reposer mes yeux et mes oreilles, je pris le chemin des montagnes.

LE CHEVALIER DE SAXE.

La perte du *chevalier de Saxe*, échappé de mes bras pour passer dans ceux de la mort, m'ayant privé de tous les plaisirs que je goûtais à Tœplitz, je n'en ai trouvé d'autre que d'aller pleurer chez un homme d'un grand mérite, que je puis dire avoir constitué mon ami, car j'en avais besoin. Heureusement que, voyant mon admiration et ma confiance, il s'y est prêté. J'allais tous les jours chez lui, à la même heure, à pied, bien qu'il y eût assez loin. Cette promenade me remettait la tête, mais point le cœur, assez heureux et malheureux à la fois pour sentir vivement.

Voici, sans que j'aie besoin d'y penser longtemps, le portrait du chevalier de Saxe : Par le bas du visage il ressemblait aux rois, grands hommes et princes de sa maison. Le maréchal de Saxe était sûrement celui de qui il tenait le plus. Il était franc, loyal, ferme, instruit, appliqué sans en avoir l'air, car il n'avait que

celui de l'honneur et du plaisir : il se livrait autant à l'un qu'à l'autre. Sa guerre en Italie prouva sa valeur de sang-froid. Après avoir bien vu et bien prévu, il fut abandonné des siens, entouré des Français ; il tuait, blessait, écartait les coups de baïonnette, lorsqu'un coup de fusil, lui passant au travers du corps, le mit pendant long-temps aux portes de la mort.

De peur qu'on le crût capable de plier, il avait peut-être un peu de roideur. De peur de passer pour flatteur, il ne rendait pas assez justice. De peur d'avoir des flatteurs, il eut peu d'amis intimes : il craignait de voir ce nom profané. Ce petit nombre pouvait passer pour des admirateurs, parce qu'ils voyaient un grand caractère que de grandes circonstances auraient bien développé. Les petits défauts qui y tiennent, en manière de compensation, sont peut-être un peu de sécheresse et d'entêtement. Mais sa sévérité sur plusieurs articles n'en avait qu'une teinte très pardonnable ; car, de peur d'avoir des exagérations connues, il n'avait que celle de l'honneur, qui est plus rare.

Excellent ami quand il était sûr de pouvoir l'être, très médiocre amant, mais essayant sou-

vent à l'être (son penchant, la curiosité le guidant plus en cela que son cœur), il ne se donnait pas la peine de le chercher, ni celui des femmes dont il s'occupait, ou plutôt qui s'occupaient de lui; il aurait craint autant l'un que l'autre. C'était le moyen d'avoir le dernier; on avait envie de le lui jeter à la tête. Mais il n'était un Hippolyte et un Joseph que moralement. Son genre froid dans la société n'était pas communicatif; il n'était qu'agaçant : ce qu'il disait, presque avec un peu de rudesse, mais sans mauvais goût ni mauvais ton, était piquant. Il avait une politesse très noble avec les gens qu'il ne connaissait ni n'aimait, et ne se gênait pas avec les autres. Il en imposait par là aux bavards, aux ennuyeux, aux questionneurs. Ses reparties, quand sa paresse ne l'arrêtait pas, étaient vives, gaies, très plaisantes même souvent, et toujours justes; car sa conduite et sa conversation, son ordre inoui dans sa petite économie, celui de sa journée, et presque de ses plaisirs, annonçaient beaucoup de logique.

Son rire, ni trop fréquent ni trop immodéré, exprimait une moquerie douce, qu'il faisait partager par son talent d'observer dans la société. Il n'y en avait pas à faire sur lui, il n'avait

aucun ridicule; et, lorsqu'on avait pris sa crainte de se mettre en avant, pour du froid ou de la sécheresse, tout était dit. Il n'était pas heureux, car il ne croyait pas l'être; pourquoi ne le veut-on pas, quand on est fort de corps, de cœur et de sa réputation? Sa naissance n'était pas équivoque, mais son rang l'était. La première, trop brillante d'un côté, trop peu de l'autre, l'importunait. Il sentait mieux ce qu'il pouvait, ce qu'il devait être, que ce qu'il était. La vivacité d'un homme froid l'arrête souvent par les contrariétés qu'elle occasionne. Elle lui avait fermé les portes de l'ambition, qu'une guerre pourtant lui aurait ouverte avec bien de l'avantage. Mais pareilles idées pèsent d'abord, et puis déchirent celui qui n'a pas le bonheur d'être né confiant. Le chevalier pourtant plaisait presque généralement, sans rien faire pour cela. Il faisait peut-être trop peu de frais. Peu caressant, il était peu *caressable;* on n'avait pas le plaisir de lui dire ce qu'il valait. Sa figure et ses manières étaient agréables. On n'aurait pas dit qu'avec son air de sauvagerie il fût doué de talents frivoles et aimables. Extrêmement adroit à tous les exercices, se roidissant contre toutes les difficultés, ses yeux, s'animant

alors, ne montraient que trop ce qu'il avait de ferme et de vigoureux dans l'ame.

Hélas! voilà la source de mes pleurs. Une affaire devenue indispensable vient de me l'enlever. Atteint d'une balle qui le perce de part en part, de la droite à la gauche, il porte la main à son cœur, dit: *Je suis mort;* ajuste son adversaire, tire son coup, le manque de très peu, tombe et expire.

Cette mort fait l'histoire de sa vie.

DE LA MÉCHANCETÉ ET DE LA MALVEILLANCE HUMAINES.

Se faire méchant, n'est pas un mauvais calcul pour l'esprit, mais seulement pour le cœur, ce qui doit en dégoûter. Sans avoir beaucoup du premier, et rien du tout du second, on amuse d'abord, mais on flatte ensuite. L'amour-propre fait réfléchir; on dit: *Ce Monsieur est bien piquant, bien gai;* et puis: *il ne me trouve pas comme celui dont il dit du mal; il a l'air d'être content de moi, et me trouve supérieur.* On dit: *Ce Monsieur dit quelquefois du mal, mais il n'en fait pas; il aime un peu trop la vérité, mais il est honnête;* et en disant qu'il est éloigné de la flatterie, on se flatte soi-même. Les méchants ont toujours l'esprit de se ménager un soutien; mais c'est sur les réputations fondées et généralement reconnues, qu'ils travaillent. La malice générale de l'homme fait qu'on les écoute avec plaisir. On dit: *Je ne l'aurais point cru; j'en*

avais une autre idée; mais en êtes-vous bien sûr? Le demi-méchant le raconte ailleurs : et voilà de bonnes calomnies établies dans le public, sans autre intérêt que celui de plaire un moment dans la société.

Un vrai méchant ne dit jamais du mal des gens méprisés; il laisse aller l'opinion générale; mais c'est sur les bonnes réputations qu'il travaille. Avec quelle adresse, ayant l'air de les ménager, il vous dit un secret sur leur compte, ou il jette ou laisse tomber un doute! Si celui qu'il travaille est un de vos amis, il prend un air si bon, pour dire, à regret, ce qu'il en sait! Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce n'est ni pour faire tort à l'un, ni une tracasserie à l'autre : le premier serait un scélérat, le second serait une commère; c'est pour paraître plus fin ou plus profond qu'un autre, pour n'être dupe de personne, ne pas être esclave de l'opinion, mieux juger et définir, mieux comparer et même deviner.

Qu'un méchant se fasse imprimer, c'est un libelliste; on s'en méfie, on ne l'aime, ni le croit. Mais que dans la confiance il vous écrive, et vous dise des horreurs de tous les gens de votre connaissance, vous êtes son complice. — Vous

riez, ou vous vous amusez, ou vous vous intéressez à ce qui sort de sa plume, comme malgré vous et forcé par la vérité.

Parmi les choses que j'ai remarquées au désavantage de l'homme en général, il y a une sorte de malveillance, en général, outre celle qu'on a pour tel ou tel autre individu. Si l'on parle du gain d'un procès, d'une dot, d'un revenu, vous entendrez toujours quelqu'un dire : *Ce n'est pas grand'chose, ce n'est pas ce qu'on croit.* Les ennemis du bien général ont introduit cette manière, que les gens médiocres, pour avoir l'air fin, suivent sans s'en douter : ils se regardent l'un l'autre spirituellement, si celui à qui il est arrivé un bonheur le raconte. La prétention d'un chacun est la finesse; et le plus malin sur le compte d'un autre, est toujours attrapé sur le sien.

Je passe, ou plutôt je ne passe pas, mais je comprends la malice d'un général qui en déprime un autre; mais si un évêque ou un oisif d'une grande ville dit : « Celui que vous croyez être un grand homme de guerre, n'est qu'un homme heureux. *La bataille ne s'est pas passée comme vous le croyez; à cette autre, il ne s'est pas exposé; à celle-ci, il la croyait perdue, etc.* »

Je mets cela sur le compte de l'amour-propre qui craint d'être écrasé par un mérite de telle profession ou tel genre qu'il soit.

On a de la peine à dire qu'un homme a bien joué : on dit, l'autre a fait des fautes; et celui qui a gagné, a fait quantité de coups de hasard. Mais si un homme borné, tel que celui que vous déjouez dans ses succès de gloire ou d'adresse, c'est-à-dire que vous voulez faire passer pour tel, peut si aisément profiter des fautes, celui-là n'en a donc pas fait, car son adversaire en aurait tiré parti.

Succès quelconque, n'importe en quoi. Ligue générale; plus de justice; esprit de parti, partialité, mensonge, sans qu'on s'en doute : presque faux témoignage. Toujours mauvais arbitrage, des indifférents même au jeu. On dirait qu'on veut venger la partie opprimée par le *bien joué :* à la guerre ou aux quilles, peu importe!

LE CHEVALIER DE MACARE.

Félix Fortunatus Nerveos, naquit dans une terre de ce nom. Son père, qui était un grand philosophe, voulut qu'on lui formât la santé, et puis le caractère. Il le faisait courir, se battre avec tous les petits garçons du village, et défendit qu'on lui apprît à lire et à écrire : c'est ce qui lui donnait du temps pour tout. Qu'on songe à celui qu'on perd aux réponses du nouvel an, de convalescence, de mort, d'affaires, d'amour, et de soi-disant amis, aux lettres de recommandation, d'excuses, de sollicitation, de reconnaissance, et de convenance. Ses yeux, tout entiers au spectacle de la nature, n'étaient point fatigués de voir du noir sur du blanc, et de déchiffrer tant de mauvaises écritures qui donnent une peine infinie. Lorsqu'il commença à grandir, il le menait à la chasse à tir, et le soir il lui contait des histoires de sa vie. Le petit jeune homme riait quand il y avait quelque attrape de mère, ou de mari, ou quelque bonne plai-

santerie. Il pleurait au récit d'une belle grande action de guerre ou d'humanité. Il sanglotait aux pertes sensibles qu'on avait faites, ou aux malheurs qu'on lui racontait; il s'indignait aux trahisons, à l'ingratitude; et puis il riait encore aux petits contes, aux jolies anecdotes de la cour, et aux aventures de la ville.

A dix-sept ans il prit un drapeau à Dittingen, aux Anglais, qui venaient de prendre ceux du régiment voisin du sien. Il se distingua comme sous-lieutenant de dragons à Fontenoy, sous les yeux du maréchal de Saxe, qui, après lui avoir vu prendre deux pièces de canon, le fit son aide-de-camp. A Lawfeld il le chargea de mener à pied les bataillons qui attaquaient le village, et la cavalerie de Roucoux.

Félix allait à Paris pendant les quartiers d'hiver. Il eut trois femmes de la cour, l'actrice de chaque spectacle qui avait le plus de succès, une prude esprit-fort, et une pensionnaire de Bon-Secours. Il se battit deux fois, ne tua personne, fut cité comme le plus joli aide-de-camp d'un héros et le plus brillant officier de dragons, et était déja retourné à l'armée, lorsque son père mourut de vieillesse, ou plutôt s'éteignit sans souffrir.

Sa sensibilité, ne s'étant pas usée par des romans ni des exagérations dont il se moquait toujours, lui aurait fait trouver cette perte bien rigoureuse; mais il n'y fut pas présent: et la certitude que cet homme respectable n'avait pas eu de douleur, apporta la consolation d'un événement qu'on prévoyait.

Dans la capitale et à Versailles on l'appelait le joli petit ignorant. Il n'avait jamais eu la peine d'écrire un billet, ni d'en recevoir, puisqu'on savait qu'il ne savait pas lire. A l'armée, il n'avait jamais été chargé de détails à cause de cela. On lui trouvait, et il avait en effet, l'esprit plus vif, plus naturel, plus original, que celui des jeunes gens instruits. Héritier, à la paix d'Aix-la-Chapelle, d'une terre située à deux lieues du Pont-St-Esprit, près du Rhône, il y alla passer sa vie et se fit à vingt-trois ans philosophe sans le savoir.

Quel heureux climat et quel beau site que la terre de Macare! il n'y faisait pas tout-à-fait aussi chaud qu'en Provence, mais bien plus qu'à Lyon. C'est entre cette ville et Marseille; et au lieu du vert *poussiéreux* des environs de cette dernière et de l'herbe desséchée par le soleil, tout était prairie de la plus belle couleur, ruisseaux rapides et bouquets d'arbres ou antiques ou précieux.

Son père l'avait fait chevalier de Malte, pour lui épargner la folie du mariage. Félix n'ayant pas lu *Memnon* qui conçut un jour le projet d'être sage, le fut effectivement, et ne put même finir comme *Scarmentado* *.

« Je veux, dit-il, le charmant *far niente* des Italiens, qui n'en ont que le mot et point la pratique. Je veux, pour lire et écrire à ma place, un homme rempli de talents, de qualités sociales et de mérite, sans en avoir l'air. » Il le trouva : il chantait à ravir, dessinait comme Michel Ange, jouait la comédie à merveille, faisait des vers charmants, était simple, facile, enfant, ayant des droits à tout et prétention à rien.

Le chevalier de Macare lui dit : « Voici la première et la dernière fois que nous parlerons affaire. J'ai cinquante mille livres de rente, prenez-en la moitié pour faire du bien. Ne me dites jamais à qui, surtout si nous faisons quelques ingrats ; l'autre moitié sera pour mon plaisir.

« D'abord en visitant mon château, je m'aperçois que je puis changer d'appartement suivant chaque saison. Un corridor avec des tuyaux de chaleur, bordé de fleurs d'orangers, me con-

* Voyez les Contes de Voltaire.

duira de ma chambre d'hiver au salon du milieu où, sur un grand divan circulaire, coucheront les personnes que j'inviterai chez moi, et parmi lesquelles il y aura toujours une place pour moi. Un corridor en berceau de roses, de jasmins et de jets d'eau croisés qui feront une voûte de diamans sur ma tête, me conduira de mon appartement d'été à ce même salon chauffé par quatre cheminées, ou rafraîchi par une belle gerbe qui retombera au milieu dans un bassin de marbre. Une espèce de cabinet volant avec quatre canapés bien mous, m'enlèvera à mon belvédère où je respirerai le frais d'une belle soirée, en voyant le soleil dorer de ses rayons les hauteurs bien boisées qui me garantiront des fureurs de Borée dans mon tranquille vallon.

« Près de mes quatre appartements j'aurai un cabinet de bains, dont trois petits robinets, au milieu de celui de l'eau froide et de l'eau chaude, seront l'un pour l'Eau de miel, l'autre pour l'Eau suave, l'autre pour l'Eau de jasmin.

« L'intervalle d'une espèce de roses à une autre, dans toute ma maison, sera remplacé par l'essence de rose; et le buffet de la salle à manger que j'aurai aussi près de chaque chambre des quatre saisons, après la cascade naturelle d'eau

d'un de mes ruisseaux, en aura une d'Eau de lavande ambrée qui coulera pendant une demi-heure après chaque repas, en faisant sauter ensuite un jet de la même eau au milieu d'un surtout de dessert.

« Lorsque les femmes de mon service, qui seront toutes d'une figure ravissante et se relèveront à l'âge de vingt-un ans, s'apercevront que je commence à ouvrir les yeux, d'autres jeunes filles du village viendront me chanter des chansons champêtres que leurs amants d'une jolie figure accompagneront au son de la musette, et, quand je serai tout-à-fait réveillé, de leurs galoubets et tambourins.

« Tout cela ira valser et sauter sur la pelouse, à huit heures du matin qu'on ouvrira mes volets et même mes fenêtres, lorsque je verrai que la tige des lis et des tubéreuses dont ma maison est environnée, ne sera que caressée onduleusement par l'haleine des zéphyrs.

« A neuf heures ce tableau sera remplacé par celui de mes troupeaux qui viendront se rafraîchir dans l'endroit le plus large du ruisseau, au pied d'un rocher qui ne sera qu'un repoussoir à ma vue qui, sans cela et trois grands bouquets de chênes augustes qui en séparaient un de

tilleuls et un de marronniers, aurait été trop étendue.

« A dix heures je ferai vingt pas pour aller me baigner. On m'apportera, pendant ce temps-là, mon thé à la crême; et bien frotté, massé ensuite pour la circulation du sang et pour empêcher les dépôts d'humeur, à onze heures je me recoucherai pendant deux heures.

« A une heure, si le temps me le permet, j'irai prendre un peu l'air. Je marcherai cinquante pas, jusqu'à un gros arbre, s'il ne fait ni chaud ni froid, ou à un joli kiosque, s'il y a du vent; et je mangerai du pain et le beurre excellent que m'apporteront mes jolies laitières aux belles tresses de cheveux, jolis corsets de couleur, et jupes courtes et uniformes.

« A deux, je rentrerai dans le salon, point de ralliement de la société s'il y en a. Nous causerons, sans y être obligés; car chacun fera ce qu'il voudra, couché à sa place, ainsi que j'ai dit.

« A trois, on servira à chacun une petite table, avec le menu du dîner qu'on peut demander. Des instruments à vent joueront pendant ce temps-là la *Cosa rara*, l'*Amor marinaro*, et les petits opéras italiens que j'aime le plus. Ce n'est

que là que les hommes paraîtront pour me servir : et deux de mes gens chanteront dans cette langue les duos les plus amusants.

« A quatre, je ferai ou la sieste ou des réflexions sur les ridicules du monde, et mon bonheur de n'y rien faire.

« A cinq, j'irai avec l'ami secrétaire dans une barque charmante, couverte et entourée de vitres, sur un de mes canaux, à un temple fermé sur le bord du Rhône. Après avoir contemplé avec lui les richesses, les beautés et les hasards de la nature, joui de la conversation aimable de ce compagnon de promenade, il voudra bien me lire une tragédie ou une comédie, toutes les fois que mes gens, que je ne prendrai que pour leurs talents en spectacle, et surtout en opéra comique, genre plus aisé, ne joueront pas.

« Les jours de représentation, l'ami secrétaire lira tout Voltaire, à l'exception de l'Histoire universelle, du Newtonianisme et de ses querelles avec Jésus-Christ et Fréron ; tout Montesquieu, à l'exception de l'Esprit des lois, et de la Grandeur et décadence des Romains ; tout Jean La Fontaine ; tout Jean-Jacques Rousseau, à l'exception d'Émile, du Contrat social et de ses querelles avec tout le monde ; tout Montaigne ;

point de moraliste, trois ou quatre romans, point d'historiens. »

—« Ce que j'ai vu ou entendu dire de la guerre et de la cour, ajoutait le chevalier de Mâcare, me fait croire que ces messieurs sont des menteurs. Qu'on me lise autant de mémoires, lettres, anecdotes, qu'on voudra, parce qu'on n'est pas obligé de les croire, et que, d'ailleurs, les intrigues de femmes sont plus amusantes que celles de ministres.

« A sept heures, par un autre canal, nous nous rendrons tous les deux à la salle de spectacle, quand il y en aura, fraîche pendant l'été, chaude pendant l'hiver : et je reviendrai de même au château, traversant et suivant les sinuosités les plus agréables de ma pelouse parsemée d'arbres odoriférans, ou éclairée par des guirlandes de lampions, lorsque l'automne amène déja les longues soirées.

« Et les jours qu'il n'y en aura pas, tous les jeunes amants et amantes du village, ou étrangers et étrangères, qui voudront, sans faire connaissance avec moi, voir un homme bien tranquille, viendront danser au château. Je verrai tout cela, couché sur mon divan, par une es-

pèce de tribune vitrée qui donnera sur la salle à danser.

« L'ami secrétaire, plein de goût et de tact, ira reconnaître s'il y a quelque acquisition à faire pour la société, près de laquelle j'irai coucher dans le grand salon ovale, lorsqu'une des jolies personnes qui me servent et me couchent me le conseillera.

« Ce sera à onze heures, après avoir causé et soupé ensemble, à la manière du dîner, une couple d'heures après le bal ou le spectacle. On entendra jusqu'à minuit les sons d'un harmonica qui nous endormira tous vraisemblablement une demi-heure après, pour recommencer le lendemain la journée calme et heureuse d'un paresseux. »

Voilà les propres paroles que prononça, le 30 décembre de l'an 1748, celui qui ne voulut et ne mérita que le nom de paresseux, nom qui le conduisit tranquillement à la mort, par le chemin de la sagesse, l'année que M. *Turgot* parvint au ministère.

DE QUELQUES

HOMMES PRESQUE PARFAITS.

Je voudrais savoir combien il faudrait d'hommes pour en faire un parfait. Une des plus belles ames que j'aie connues, et que je choisirais pour cet objet, une ame qui riait au bien, vive, douce, gaie, sensible et prompte, était, par exemple, celle du prince *Charles de Lorraine*, frère de notre bon empereur François, qui était bien près de la perfection. La franchise de cette ame était peinte sur le front du prince; et la gaîté obligeante et communicative, dans un sourire qui n'a pas même été dérangé par les ans, ni par la petite-vérole, ni par la guerre, qui avaient emporté sa beauté. Ce premier sourire était toujours près d'être remplacé par un rire de si bonne foi, que celui des autres en partait de même; et il ne lui fallait qu'un rien pour cela. C'étaient des éclats si drôlement bruyants, ou étouffés si comiquement, que le public, qu'il troublait toujours à la comédie par là, l'admirait d'abord en

souriant, et puis finissait par en faire autant. Il ne tenait pas à un geste d'Arlequin, ni à une mine de Crispin; c'était toujours comme s'il n'en avait jamais vu. C'est l'homme le plus franchement gai que j'aie vu de la vie: on ne pouvait pas le voir une fois sans l'aimer toujours: et il était plaisant surtout lorsque, pour un moment de représentation ou de présentation, il était interrompu dans une polissonnerie, une attrape ou une enfance dont il avait la pureté et les plaisirs. Sa gaîté suspendue était concentrée; et la dignité, la douce majesté de sa figure et de son rang, arrivaient avec l'obligeance de mine et de parole.

Je parle de son ame peinte par là, comme d'une étude, comme on parle d'une jambe de l'Apollon du Belvédère; avec cette différence que je ne la propose pas à imiter, parce qu'on ne peut pas apprendre ce qui est naturel: mais c'est pour donner aussi l'idée du beau. Il est clair, puisqu'il n'y a jamais eu dans cette ame la moindre ombre de malice, que la suite en était la générosité, un aimable désordre de finances, l'indulgence et la bonté que sa grâce dans les manières, et l'amabilité de son esprit amusant et si aisément amusable, savaient encore embel-

lir : donc sa figure et son ame peuvent entrer dans le portrait idéal de la perfection que je désire.

Je reviens même à lui pour la valeur et quelques qualités militaires. Mais pour les autres, que j'appelle plutôt talents militaires, le vaste, la fermeté, les connaissances, l'art de se faire craindre et obéir, et ce que je trouve plutôt dans un autre genre d'esprit, c'est celui de *Fréderic* que je voudrais lui acheter, d'autant plus que je suis bien aise d'y coudre son amour pour les lettres, et de la philosophie théorique et pratique.

Pour les vertus, l'amour de son devoir, joint à la fermeté dans le plus grand feu, la stricte honnêteté, et la logique, je veux qu'on joigne aux deux autres le prince d'*Anhalt*, tué par les Suédois, et héros pour l'histoire. Ensuite, en voici un pour le roman; c'est-à-dire, qu'avec le même courage qui le rend amoureux des coups de fusil, ses manières chevaleresques y jetaient de l'éclat. Il tient du Maure et du Sarrasin dans leur beau temps; il a de la galanterie et de la magnificence. Il est poète à la guerre et dans la société, sans faire de vers que dans sa langue lusitanienne. Alors

c'est un *Camoens*; mais il est même *Camoens* dans ce qu'il dit et ce qu'il fait. C'est le duc *de Bragance*.

Ce n'est pas que ces quatre personnes n'aient des qualités l'une de l'autre. Mais celles que j'ai remarquées dans chacune, sont celles qu'ils ont portées au plus haut degré; et c'est en les réunissant toutes dans le même individu, que je prétends que, de même que la Vénus de Médicis a été composée de vingt genres de beautés de vingt femmes différentes, je réussirais au tableau parfait de la perfection, par ces traits détachés de quatre portraits aussi distingués.

LA DÉVOTION *.

. . . . . .

.... Commencez d'abord par croire, car il me semble que vous priez quelqu'un que vous n'adorez pas; et moi je ne prie pas quelqu'un que j'adore. Voilà mon tort. Si ma pratique était comme ma théorie, je serais un saint; mais ma chienne de paresse m'empêche d'exercer son culte. Quand même il n'y aurait pas du bien à remplir ses devoirs, il n'y a au moins aucun inconvénient. De toutes les religions la catholique me paraît la meilleure à suivre. Il y a une marche, il y a des pratiques qui occupent; il y a des preuves pour ceux qui les trouvent, de la foi pour ceux qui ne les trouvent pas, et des consolations pour les uns et les autres. Mettant les choses au pis, son illusion est encore agréable et utile; et de toutes

* Fragment d'une lettre à madame de V., qui me demandait, après la mort de son mari, *si elle ferait bien d'être dévote?*

les ivresses, celle de la religion, si toutefois c'en est une, peut contribuer le plus au bonheur. En vérité, ce n'est pas la peine de s'en priver, pour qu'on dise : « Cette femme ne va jamais à la messe, et rebute les sacrements. » Vous voulez, dites-vous, vous établir à Hambourg. Eh bien, si vous louez cette maison pour trois ans, louez votre âme à Dieu aussi pour ce temps-là; essayez de cette manière de faire cesser vos douleurs. Cette occasion les ralentira sûrement, sans éteindre votre sensibilité, présent fatal et précieux de la Divinité, dont il ne faut pourtant pas se guérir. Si la foi vous arrive pendant ces trois ans, vous pouvez continuer un régime dont vous vous trouverez bien. Si elle n'arrive pas, abandonnez votre ame et votre maison, venez en prendre ici près de moi, à Vienne, et essayez d'une philosophie douce et permise, entre les mains de la confiance et de l'amitié. Je ne veux point profaner votre situation par un mot qui ne lui conviendrait pas à présent. Que ce soit Dieu qui guérisse vos malheurs, ou un ami qui les partage. Encore une fois, une onction bien rare, et la mysticité de Ste-Thérèse, ou un sentiment (pour moi, par exemple),

que vous appellerez comme vous voudrez, peuvent seuls remplir le vide immense que va vous laisser la perte que vous avez faite. Voilà ce que je mets sous les plus beaux yeux du monde, humectés de larmes qui, dans ce moment-ci, font couler les miennes. Enfin, quand on a votre imagination, *amour de la Divinité*, ou *amour de l'humanité*, vous savez vous-même que celui-ci mène souvent à l'autre. Nous nous chargeons, madame, des malheurs qui vous y conduisent. Soyez d'abord plus tendre que vous n'êtes, cela vous servira à tout.

Ne croyez pas qu'il y ait de la personnalité dans tout ce que je vous dis ici. Mon cœur a bien besoin du vôtre; mais la vie occupée ou dissipée que mènent les hommes, n'y met jamais une nécessité indispensable: et vous, vous ne pouvez pas vous passer absolument d'une communication intéressante et sûre. Pouvez-vous vivre isolée?... . . . . .

DE MOI PENDANT LE JOUR.

Cela ne vaut guère la peine d'en parler. Je suis à peu près comme tout le monde, meilleur que ne pensent les uns, moins bon que ne pensent les autres. Content de moi-même dans les grandes choses, où je défie qu'on ne me rende pas justice, j'ai peut-être trop négligé dans les petites le jugement de plusieurs; mais j'ai dit : « Faut-il que la réputation dépende de tant de gens qui n'en ont pas! » Je plains, ou je raille ceux qui me jugent de travers. Je ris quand je vois que je ne suis pas connu sur quelques parties essentielles de mon caractère. Eh! qu'y a-t-il de mieux à faire, si les personnes que j'aime me reprochent de ne pas être sensible, si celles pour qui je mets de la suite à les obliger m'accusent de légèreté? Je fais malgré cela de temps en temps mon petit ingrat. Je ne sais pas si je fais le bien, mais au moins je ne fais, ni ne dis, ni ne pense le mal.

« Je défie le chagrin pour moi. Si les gens que j'aime en ont, je le partage; mais aussi leur plaisir

est le mien. J'en ai pour moi, j'en ai pour eux, j'en ai pour tout le monde. A cette sensibilité près, dont la compensation du bien l'emporte sur le mal, philosophe de tempérament et de réflexion tout à la fois, je fais si peu de cas de presque tout, je sens si bien la vanité de presque tout, je trouve si bien le vide dans presque tout, que je n'ai pas grand mérite à n'être ni méchant, ni glorieux. Je suis trop facile pour être l'un, je suis trop fier pour être l'autre. Je pardonne, ou bien j'oublie; et si les amis sont rares, je me sauve de la qualité par la quantité. Les soldats, par exemple; c'est dans les gens de guerre que je trouve le plus d'attachement. Ou je vois tout en bien, ou je mets tout au pis. S'il m'arrive quelque chose d'heureux, j'en ai joui d'avance, et j'en jouis encore. Si j'éprouvais quelque petit malheur, je dirais que je m'attendais à en éprouver un plus grand, ou bien que cela ne peut pas durer; j'aurais l'espérance qu'il y eût du changement, et l'espérance est un bien. Si cela continuait, je trouverais qu'on a moins de regrets à quitter la vie, que ce monde n'est qu'un passage. Si ma situation devenait meilleure, je sentirais le bonheur bien vivement. Je donne une nourriture légère à mon esprit, point

trop forte, parce que l'esprit est susceptible d'indigestion tout comme l'estomac. De la philosophie et de la littérature, des vers, voilà tout ce qu'il me faut. Je suis trop vieux pour m'instruire, je ne le suis pas assez pour instruire les autres; d'ailleurs, je ne suis pas payé pour cela. C'est tout ce qui paraît le plus frivole, qui est souvent le plus essentiel. J'écoute, parce que je sais que cela fait plaisir. Je ne veux jamais me faire écouter, parce que je sais que cela humilie. Si je suis avec des ennuyeux, je pense à autre chose, sans qu'ils s'en aperçoivent. Si l'on en vaut la peine, je fais tout au monde pour plaire. Si je suis obligé de réfléchir et qu'il me vienne quelque idée fâcheuse sur la perte de mes beaux jours, je me dis: Quand le très peu d'années passables que j'ai encore à passer dans le plus joli des genres sera tout-à-fait passé, je jouirai du calme rendu à mon âme; et mes succès dans mes travaux à la campagne, me dédommageront de mes succès de société: mais je ne me donne guère le temps de réfléchir: je m'occupe, ou je tombe insensiblement dans une douce paresse, de là à une douce rêverie, de là au sommeil, puis aux rêves où vient alors le MOI dont je vais parler.

DE MOI PENDANT LA NUIT.

Je suis durant la nuit aussi tourmenté que je le suis peu pendant le jour, aussi inquiet que je suis tranquille dès que le soleil paraît. C'est cet astre, qui anime la nature, qui vient consoler la mienne, la fortifier, la soutenir, lui rendre son premier état. Mes songes s'adoucissent à son approche. Les cris, les lamentations, les hurlements, les colères, les fureurs, diminuent. Il est bien singulier que, n'étant tourmenté d'aucune passion violente, je sois toujours dans l'état le plus violent. Je passe une partie de mes nuits à cheval, moi qui y monte si peu !

Je grimpe une montagne aussi roide qu'un mur. Puis, au haut de cela, je trouve un pont si étroit, qu'à peine un chat y passerait. J'y passe par le plus grand bonheur du monde, je ne sais comment. Un fleuve dont les eaux font un bruit horrible, d'un côté me menace; de l'autre, des rochers si pointus, que j'y vois une mort assurée. Je ne sors de cette crise affreuse

que pour glisser sur une mer de glaces, d'où je m'élance sur un clocher où je demeure accroché. C'est là que mon cheval me quitte après m'avoir laissé mort sur le carreau. Je me réveille, et je trouve que mes rêveries du jour valent mieux que mes rêveries de la nuit.

Le théâtre change. La scène est plus agréable. De ces déserts, de ces précipices, de ces périls inévitables, je me trouve aux pieds des plus jolies femmes du monde. Celle que j'aime le plus vient occuper mes esprits : elle est dans son boudoir, mais de ces boudoirs où l'on ne boude point. A peine une gaze légère couvre ses appas; je crois même qu'il n'y en a pas : jamais je ne l'ai vue si belle et si douce. Je lui dis tout ce que je n'ai jamais osé lui dire. Elle y prend une part que je ne lui connaissais pas. Je suis libre, elle est gaie; je suis pressant, elle est sensible; je suis en feu, elle est d'une folie..... mais elle est d'une tendresse... Je me précipite entre ses bras pour ne pas dire davantage... Un mari... un valet, une visite, un carrosse... le diable ! Rien n'est achevé. Je me réveille en fureur, et j'enrage comme si tout cela m'était arrivé pendant le jour.

Il faut bien aller à la cour aussi quelquefois.

Oh ! c'est là où je suis le plus malheureux. Je ne sais par quel hasard une impératrice ou une grande reine s'imagine que je parerais une de ses fêtes. C'est, je crois, à un roi étranger qu'on la donne : le roi de Prusse, par exemple, à qui j'ai grande envie de plaire. On m'a annoncé à lui. Pour la première fois, la cour s'occupe de moi; j'y parais enfin; mais comment? nu comme un ver, ou couvert d'une si petite chemise que je n'en vaux guère mieux. Les princesses de la famille royale baissent les yeux et se mettent à rire; ceux de la reine sont enflammés de courroux. Le premier ministre veut qu'on me mette dans une citadelle; mes amis pleurent. Toutes les femmes me regardent tant qu'elles peuvent et sont attrapées. Je meurs de honte; je veux m'aider. Pour couvrir peu, je découvre beaucoup : ou l'on se moque de moi, ou l'on veut me faire faire mon procès. Le roi me prend pour un fou; on se tait. Je voudrais me cacher; je meurs de honte, de désespoir, de confusion, et je me réveille plus mort que vif.

Les voyages? j'en fais prodigieusement tous les ans. L'amour? il m'occupe toujours. Quantité de bonnes et mauvaises aventures, et des moments heureux et malheureux, peuvent avoir

donné occasion à ces trois nuits si cruelles.... Mais pourquoi moi qui ne lis jamais de romans, et qui n'ai jamais été dans le pays des monstres, faut-il que par une trape je tombe de huit cents toises dans une caverne de lions et de tigres qui ne se battent pas pour me disputer, mais qui s'entendent pour me manger? Un lion ouvre une gueule horrible pour m'avaler, tandis qu'un tigre, avec plus de grâce, mais plus de méchanceté, me lance ses griffes dans le flanc pour me mettre à jour. Qu'on juge comme l'on est à son réveil, et que mes ennemis seuls fassent des songes semblables.

Après la journée du monde la plus heureuse, une digestion paisible, et la paix dans l'âme, je m'endors, espérant n'être plus tourmenté cette nuit-ci comme les autres. C'est encore pis; mes dents tombent l'une après l'autre; je porte perruque... Eh! quelle perruque encore! Personne ne me reconnaît; et un emplâtre sur la moitié d'un œil et un dragon dans l'autre, c'est comme cela que je vais suivre le cours de mes fortunes.

J'aime la chasse, mais je n'ai jamais trouvé des ours. Je les fais renfermer pourtant dans des toiles. Je tue les uns à coups de fusil, les autres

à coups de pieu. Je me bats comme un diable. J'en perce plusieurs de mon couteau de chasse. Un seul m'échappe; je grimpe sur un arbre; mon ennemi le déracine, nous tombons tous les deux. L'arbre, par sa chute, a écarté l'ours pour un moment. J'ai mon salut dans la fuite. Je veux courir, je ne le puis pas. Je suis arrêté je ne sais comment, et je m'éveille dans un état horrible.

Je veux des choses absolument impossibles. Je me mets dans la tête de passer par le trou d'une aiguille. Vous sentez bien que cela ne me réussit point, et que m'y voyant pourtant obligé, par je ne sais quel ordre, j'ai grand besoin d'un autre sommeil pour me remettre de celui qui m'a tant fatigué.

Je fais aussi des tours d'une hardiesse sans exemple. Je cours sur toutes les gouttières, je grimpe au haut de la flèche d'une cathédrale, je monte celle de Strasbourg en dehors. Cela est tout simple; mais je vais déranger le coq d'une église aussi élevée, et je fais des chutes, mais des chutes qui font trembler en y pensant.

DE MOI ENCORE.

Qu'on ne me raille pas de ce que je raconte mes rêves. Je viens d'en voir imprimés qui ne valent pas mieux. C'est un nouveau livre. *Les songes d'un Hermite.* En vérité les miens sont tout aussi philosophiques. La différence qu'il y a des romans français aux romans anglais, c'est que les uns ressemblent à toutes les extravagances que je viens d'écrire *de moi pendant la nuit* quand je me porte bien, et que les autres sont comme mes rêves quand je me porte mal. Tous ces fameux livres de ces insulaires, et leurs tragédies même, ressemblent à ceux d'un homme qui a le transport au cerveau.

A propos de cela, qu'est-ce que c'est que les songes ? M. de Voltaire, qui a voulu en parler, s'en tire en renvoyant à M. de Pourceaugnac, qui dit que les songes sont de la nature des songes. Qu'est-ce que c'est que cette abstraction d'idées, cette interruption de circulation, cette cessation de nous-même? Messieurs les amants

écrivent tous les matins à celle qu'ils aiment, qu'ils ont rêvé d'elle. Cela n'est pas vrai. Je ne sais si c'est par l'épuisement des pensées du jour sur les choses agréables; mais il n'y a que les gens les plus indifférents, et ce qu'on a à peine entrevu, ou écouté, qui se présentent dans les rêves. On ne regretterait pas tant de se séparer le soir, d'une femme qu'on n'a pas, si on allait passer, en songe, la nuit entière dans ses bras. Le couvent ne serait plus une malheureuse prison pour les jeunes têtes échauffées, qui, sans risquer leur taille, ou leur vertu, seraient les personnes les plus heureuses du monde.

Si l'on veut lire les songes d'un éveillé sur les songes, qu'on lise M. Formey; mais il est un peu ennuyeux, et ne dit guère mieux que Molière. L'imagination, pendant la nuit, est une république dans l'état d'anarchie, a dit quelqu'un (je ne sais qui). Pénélope, dans Homère, dit que les songes ont deux portes, l'une d'ivoire pour les songes trompeurs, et l'autre de corne pour les véritables. Je n'aime pas cette idée de cornes à une femme qui faisait la prude comme elle. Locke n'est pas plus clair. Et c'est moi qui au moins ai l'esprit d'être le plus court de tous ceux qui ont parlé des songes.

MÉMOIRE POUR MON CŒUR*.

Cras amet qui nunquàm amavit.

Il est plus brillant à la guerre, et en procès, d'afficher l'offensive; et si j'avais voulu attaquer ceux qui me noircissent aujourd'hui, je ne serais pas dans le cas de me défendre. O vous, sexe charmant, qui laissez profaner le beau nom d'amour à ceux qui vous présentent un encens aussi indigne de vous que de moi, entendez un accusé avant de le condamner. Écoutez la voix de l'innocence persécutée, et que mes juges soient eux-mêmes le prix de ma victoire.

Qui connaît mieux que vous, ô tribunal charmant, le pouvoir que vous exercez? Mais faut-il perdre un temps si précieux à discuter sur

* Mon cœur a été accusé par des hypocrites de mes amis, que je ne nomme pas, et par quelques exagérées de leurs amies. (*Note de l'Auteur.*)

des choses généralement reçues? J'ai évité, j'ai peut-être plaisanté, je l'avoue, ces entretiens mystiques des jansénistes d'amour. Adorer ce dieu en silence, n'attester jamais son nom en vain, c'est toute ma religion.

C'est loin de ce que vous aimez, misérables calomniateurs, que, le verre à la main, vous osez insulter à ma tendresse : elle est différente de la vôtre, j'en conviens. Cette gaîté bruyante avec laquelle vous m'accablez sous les traits de vos perfides accusations n'annonce point cette joie douce que sentent les bienheureux. Nous jouissons, et nous plaignons nos frères qui ne jouissent pas. Vous rendez le dieu de Cythère aussi terrible que celui d'Israël. Vous rendez son culte effrayant. Venez avec moi interroger ses oracles. Tombez, profanes que vous êtes, au pied de ses autels. Baissez votre tête altière, écoutez, il parle par ma voix.

« Trop prompts à prononcer, de faibles cour-
« tisans osent quelquefois soupçonner mes mi-
« nistres les plus chers. J'ai des apôtres dans le
« monde, qui m'y prêchent sous des formes
« différentes. La plus gaie, la plus franche, n'en
« cache pas moins souvent le fond le plus sen-
« sible. C'est celle qui plaît à l'Amour. »

Il dit... Que dis-je moi-même? On dira : le désordre où me jette l'étonnement d'une cause aussi étrange, m'égare. Sachez tout apprécier, juges aimables; que rien n'échappe à vos regards curieux. Je plaide mal, mais j'aime bien. Que tout ce qui est marqué chez moi au coin de la sincérité, de la tendresse, de la fidélité, soient autant de rayons de lumière qui, ramassés tous ensemble, viennent vous éclairer sur le compte d'un juste!

Appréciez, commentez et respectez chaque mot du dieu. On me prêche, dit-il, sous plusieurs formes; sans doute. Quelquefois on le peint l'exemple des tyrans. Est-ce à une charmante petite divinité comme cela, servie par les trois Grâces toutes nues, qu'on fait sa cour par de la sévérité, de l'exigence et des définitions? Aimez, et ne dissertez point.

Que nos faux dévots bannissent d'abord le mot de sacrifice. Aime-t-on, quand on en fait? Des plaisirs, des fêtes, des bals que vous sacrifiez, dites-vous! J'ai vu des lettres de mes accusateurs. Et qu'y a-t-il de charmant loin de ce qu'on aime? Qu'y a-t-il de plus charmant que de s'enlever aux plaisirs du grand monde, qu'on goûterait même ensemble, pour aller confondre

son ame, sa pensée, et ses sens, dans le sein (j'allais dire de sa maîtresse), dans le sein de la retraite?

Ce n'est point aux accusés, même le plus injustement, à se permettre la plus petite légèreté sur un sujet aussi sérieux.

Si l'on croit avoir besoin de varier sa manière, de réchauffer, d'amuser; si vous avez des affaires, des raisons de santé, des voyages, des devoirs, des prétextes, quittez-vous, amants indignes! quittez les livrées de la puissance que je sers. Ne vous laissez point prendre (ô tribunal séduisant et toujours trop séduit!) à ces inventions d'un cœur qui cesse d'en être un. *Nous nous en reverrons*, disaient-ils, *avec plus de plaisir; cela sera bien plus piquant;* ou bien: *Nous nous verrons tantôt. Nous ne nous parlerons pas. Nous cacherons notre amour.* Hélas! il se cache si bien, que, pour peu que les circonstances entretiennent cette dissimulation, il ne se retrouve jamais plus. L'Amour est un enfant. Les enfants ne sont pas prudents. Sa mère ne l'était pas davantage. Elle fut surprise vingt fois; sans compter celle que tout le monde sait, avec le dieu de la guerre.

Des points, des chapitres?..... — Non,

point de rhétorique, d'ordre, de division. Le sentiment n'a point de règle : il dédaigne l'éloquence. Loin d'ici toutes ces ressources de mauvaises causes! Il ne me faut ni figure, ni comparaison, ni faux enthousiasme. Le mien est vrai; c'est ma maîtresse qui me le dicte. Je l'ai vue encore ce matin. La chaleur du jour la fait jouir d'un doux repos. Peut-être même qu'elle rêve de moi, elle rêvera de moi au moins à son réveil.—Des citations dans mon Mémoire!.... Point de citations non plus. Ce n'est ni la Genèse, ni l'Apocalypse, ni Cicéron, ni Cujas, ni les Pères de l'Église, ni les Pères conscrits, qui me soutiendront. Ce n'est ni l'Écriture, ni la tradition.—C'est la révélation : c'est elle qui a écrit dans nos ames la loi de mon petit dieu tout-puissant. Rentrez en vous-mêmes et consultez-la. Ce ne sont point vos vieux et vos nouveaux romans qui vous éclairerent sur vos devoirs. Les lettres et les exemples de M^me^ de Senanges, les exagérations des galantins, les vers chauds battus à froid par tous ces petits Ovides de nos jours, et les veillées des plus jolies femmes de Paris, ne feront pas un code. Il est tout fait, il est gravé dans mon cœur.

Ce n'est point en s'exaltant jusqu'à trois

sait que le temps de les risquer est passé. Quel bonheur d'abjurer toutes ces erreurs aux pieds d'une femme charmante, à qui ces erreurs et ces horreurs mêmes ont donné l'envie d'en connaître l'auteur!

Ce qui est gaîté à vingt ans est une méchanceté à trente. La peur de n'en plus trouver de sujets oblige à se fixer. C'est alors qu'on commence à voir, à sentir pour qui on est né, qu'on reçoit un nouveau jour, qu'on prend un nouvel être, que tout semble recevoir une nouvelle forme. On commence à tout voir sous un autre point de vue; on se promène. Le beau spectacle, dit-on, que celui de la nature! Que le ciel me paraît beau! On approuve tout, on est content de tout. On est si indulgent quand on est heureux! On se croit seul au milieu de l'assemblée la plus nombreuse; on a tous les goûts de celle que l'on aime; les plaisirs de l'un deviennent les plaisirs de l'autre, et tout est plaisir, tout rappelle l'amour à des amants.

Si enfin une séparation inévitable, la guerre, par exemple.... je conçois que celle-là vous fait trembler, heureux amants! Rassurez-vous, il est un moyen de vous conserver l'un à l'autre. Rappelez-vous ce terrible moment où vos lèvres er-

rantes, ne pouvant pas se joindre, pouvaient encore moins prononcer le serment de vous adorer toujours. Trouvez de la consolation dans ceux qui vont peut-être être écrits de votre sang.

C'est une manière de contrat; c'est une assurance sacrée; on n'a point été parjure, on sera encore moins faussaire. C'est ici un nouvel écueil dont vous vous garantirez, jeunes cœurs vivement enflammés, si vous l'êtes, comme je n'en doute pas et comme le mien l'est: vous voudrez passer tout ce temps à écrire; c'est le plus doux dédommagement de l'absence. Vous quittez tout pour votre cabinet, et vous languissez après la réponse. Vous murmurez de la lenteur, vous accusez tout le monde d'infidélité; *elle* seule est exempte du soupçon.

Point de relâchement dans la correspondance. Si l'on mande « qu'on n'a point reçu de lettre, que celles qu'on écrit sont courtes, qu'on est malade un jour, qu'on a de l'humeur un autre, » ne vous rejoignez jamais, tristes victimes de l'absence! A votre retour, des procédés, des obligations, de la prudence, cent prétextes pareils se glisseront dans vos amours; c'est qu'ils sont finis, pauvres malheureux, ou qu'ils n'ont pas existé. Vous

n'étiez pas faits pour aimer. Cherchez ailleurs : peut-être que ce qu'on ne peut exprimer se fera sentir; et qu'alors cette moitié nécessaire à notre existence, que la nature n'a pas été assez cruelle pour ne nous l'avoir pas préparée quelque part, se trouvera jointe à cette moitié dont elle n'a pu se rapprocher plus tôt. Voici les symptômes de l'amour :

Lorsqu'on regarde sans voir, qu'on écoute sans entendre, lorsqu'on chérit les alentours, qu'on aime les amis et les parents s'ils ne sont pas des fâcheux, et qu'on les ménage s'ils ont du pouvoir; quand on adresse en l'air, on ne sait comment, on ne sait à qui, ce qu'on n'ose point risquer à ce qu'on respecte avant que d'aimer, ah ! l'on est bien amoureux !

Que de choses l'on dirait alors, si l'on osait ! la nuit surtout on est si tendre !..... On se promet d'essayer le lendemain..... Le jour arrive, on la voit, on ose encore moins. C'est à peu près à vingt ans qu'on éprouve ces charmants mouvements indéfinissables; on est sincère, et on le serait sans les airs qui arrivent; mais les airs gâtent tout; la timidité les exclut; mais la timidité exclut aussi les succès. On a trop de confiance depuis vingt ans jusqu'à trente, et trop de mé-

fiance pendant les dix autres années qui suivent. Depuis seize ans qu'on entre dans le monde, jusqu'à vingt, qu'on donne ce temps aux aventures, j'y consens. Si la véritable se présente, si l'amour, même masqué au bal de l'Opéra, peut se reconnaître, qu'on s'empare de lui; s'il est méconnu, il ne pardonnera jamais. On pouvait le tenir, il échappe pour toujours. Les femmes tiennent si long-temps leurs conseils *sentimentaires* et métaphysiques sur notre compte, qu'elles ont souvent perdu le temps de déterminer le cœur qui avait besoin d'être rassuré et peut-être prévenu. La soi-disante vertu peut-elle dédommager d'une union éternelle qui double l'existence?

C'est par s'abandonner, se livrer sans réserve qu'il faut commencer. Nous regardons d'un œil de pitié les ennemis d'eux-mêmes. Ces cœurs desséchés, ces tristes personnels, qui, de peur d'être trompés, s'avisent de tromper, jouissent-ils?

Misérable calculateur! le sentiment sait-il compter? j'ai vu, j'ai entendu de ces profanes: « Oh! on m'aime comme cela? eh bien! j'aimerai autant. »—Qu'est-ce que c'est que des bureaux de recette et de dépense?

Les remords, ou la crainte d'être découvert,

ou la fureur de passer pour séduire sans être séduit soi-même, ôtent tout le prix de la séduction. Le meilleur calcul, encore une fois, est de n'en pas faire. Cythère n'a point de comptoir; et s'il y a de la fraude quelquefois dans l'île, ce sont des étrangers, qui en sortent bien vite.

Et puis le dieu est-il lui-même de sang-froid, et souffre-t-il qu'on le soit en le servant? Il bannit de son temple ceux qui en regardent les marches pour monter sur l'autel. C'est en les franchissant qu'on lui plaît; c'est en perdant l'usage de ses sens qu'il y fait bien retrouver l'intérêt de ce qu'on perd : il aime l'ivresse.

Qu'on se souvienne à peine de ce qui s'est passé dans les sacrifices qu'on lui a faits ; que ce ne soit pas pour en garder le silence. Il fait peu de cas du mystère; c'est la ressource de ces dévots honteux et indignes, ou de ces génies rétrécis qui s'imaginent que c'est un moyen de lui plaire. Le culte est trop beau pour en rougir. Ceux que l'amour daigne enrôler dans sa milice peuvent hardiment en porter les enseignes; et, d'ailleurs, comment les cacher?

C'est l'enthousiasme où je suis qui lui convient. Il m'en tiendra compte tantôt. « Ne raisonnez plus, me criera-t-il, je suis content de ce

que vous avez dit. Votre tête se monte, je le vois; vous n'êtes plus capable d'écrire. Vous ne m'entendez plus moi-même, mais vous me sentez dans votre cœur, il suffit. Partez, qu'un éclair ne soit pas plus prompt; on vous attend. »

J'ai vu des abandonnés de mon dieu; ou plutôt (car il n'abandonne jamais) des déserteurs de ses drapeaux : ils étaient rongés de remords. Je leur demandai la source de leurs peines. C'était l'esprit qui avait perdu les uns : ils en faisaient lorsqu'il était permis de n'en pas avoir, dans ces moments d'une charmante paresse, où l'on dit souvent bien plus, en ne disant rien, qu'en parlant beaucoup. Une sensibilité outrée avait perdu ceux-ci; l'amour-propre, l'incertitude, le soupçon, la contrainte, la retenue, la jalousie, l'exigence, des vivacités, des fureurs, avaient perdu ceux-là. La marche de l'ame est douce, ils s'étaient trompés.

Parmi ces tristes gens, j'en ai vu qui se désolaient d'avoir été trop empressés; d'autres, de l'avoir été trop peu; d'autres, d'avoir craint le ridicule d'une grande passion. Malheur à ceux qui ne savent pas que c'est le cachet de l'honneur et de toutes les vertus!

Sans ruses (car il ne faut rien jouer) il y a

de charmantes injustices, des querelles qui font si peu de mal, et qui procurent tant de bien! Tout cela est précieux. Mais il ne faut jamais que cela aille à la bouderie. On n'est pas joli quand on boude; et il faut être joli. C'est la première règle de l'amour.

Que tous les égarements, même en ce genre, sont beaux à encourager! Sexe charmant, renouvelez les beaux temps où la valeur servait l'amour, où la beauté couronnait l'un et l'autre. C'est alors que vous verrez qui de nous tous doit l'emporter.

C'est avec toutes les grâces de l'esprit que mes ennemis m'attaquent. Ils sont entourés de femmes charmantes, qui applaudissent à leurs plaisanteries et encouragent leurs injustices.

Mais la veillée, Messieurs, la veillée des anciens chevaliers? Vous en sentez-vous capables? Vos santés languissantes vous le permettraient-elles? et le poids des armes, même, ne serait-il pas trop fort pour vous? Commencez ainsi vos travaux. Veillez des nuits entières, pour mériter de ne plus veiller. Mais qu'est-ce que ces demi-veillées et demi-nuits que vous passez à présent à des conversations où l'on n'entend rien? agissez, et ne parlez point, je vous l'ai déja dit.

Et puis, quels sont vos principes? Plaire, et toujours plaire. Vous pensez tous à plaire, et jamais à aimer.

Ce n'est pas que je croie aux passions malheureuses. Comment aime-t-on quand on n'est pas aimé? Espère-t-on vaincre par l'importunité? et fait-on, du premier dieu du ciel, un de ces petits dieux de la terre qui n'accordent rien sans des soins, des placets et de la ténacité?

Les cœurs ne se donnent point comme les grâces de la Cour. Dix campagnes, ou dix années de séminaire, procurent des droits sur un régiment et un évêché. Mais un seul jour de service dans notre empire décide de la fortune; si, dans ces vingt-quatre heures, le *je ne sais quoi*, tant analysé, n'a pas parlé; si le rapport, le goût, la figure, n'ont rien décidé, cherchez, pauvres infortunés, et ne vous opiniâtrez point. Sans cela, tous les ridicules possibles vont vous écraser. Chansonnés et montrés au doigt, vous gâtez vos affaires, vous vous ôtez toute espérance pour d'autres entreprises. Vous serez cités comme des malheureux, et vous resterez toujours des malheureux.

Mais c'est encore un air souvent que ces passions malheureuses. On veut intéresser d'autres

femmes, et se faire passer pour capable des plus grandes choses; on veut être nommé *le malheureux* de madame une telle, et il y a des raisons de société. N'est-il pas affreux qu'il y en ait jamais? *On a, on a eu, on veut avoir; on donne même* à présent. Ce n'est pas le langage du pays dont je parle, de Cythère, mais un affreux jargon qui s'entend tout au plus sur ses frontières.

Ce sont les malentendus qui font le plus de mal à l'amour; c'est pour cela qu'il craint les absences : il est terrible d'être soupçonné à tort. Quel désespoir de perdre ce qu'on adore, par les apparences les plus trompeuses! Tout sert à faire croire à l'infidélité : elle n'existait pas; il n'y en aurait jamais eu, elle arrive parce qu'on a cru qu'elle était arrivée.

Illusion! mensonges! aveuglement! Roi du monde, jusqu'à quand verrons-nous encore des sentiments partagés sur la partie la plus essentielle! *L'amour croît s'il s'inquiète*, et de mauvaises maximes d'opéra semblables, séduisent les trois quarts du genre humain! Mais ne sait-on pas que les fausses infidélités en font naître de vraies! que tout est sacré dans notre religion; qu'on peut jouer avec l'amour; c'est un en-

fant, il en a les colères, les dégoûts et les humeurs.

Frémissez. Un mot, une mine, ont perdu des millions d'amants : c'est la confiance qui augmente le sentiment; et si l'on est parvenu au point de se voir sûr l'un de l'autre, on le devient, et je ne vois plus de raisons pour que jamais cela finisse. Le moindre doute affaiblit; l'inquiétude donne de l'humeur; l'humeur ôte les charmes de la figure et de l'esprit : on se trouve moins beau, moins aimable, le lendemain; on ne se met plus en frais pour le devenir. On est sérieux : de là on passe à la tristesse, de la tristesse à l'ennui; on est insupportable, on se rend odieux. On maudit le moment où l'on s'est connu.

Il y a des reprises de sentiment, des pardons, des aveux; mais qu'on se défie de toutes ces paix simulées; elles finissent par la guerre, s'il y a un seul instant de réserve. Tremblez, mon dieu est en courroux; il va vous fermer son temple à jamais. Un maintien assuré, l'air ouvert, voilà ce qu'il lui faut : ne l'affadissez point par la langueur; il vous prendrait en guignon. Amusez-vous des confidences réciproques, des hommages qu'on reçoit de part et d'autre; les

lettres et les déclarations se présenteront d'elles-mêmes pour varier la scène de tendresse. Passez de là à toutes les gaîtés qui vous viendront dans la tête : on pourra faire même des projets de méchanceté sur les méchants qui veulent troubler le bonheur; peut-être que c'était en voulant faire semblant d'aimer eux-mêmes. Oh! mon dieu, priez le maître des dieux de vous prêter un instant sa foudre pour les écraser, et puis faites un miracle. Oui, il le fera; il accordera tôt ou tard une marque à ses véritables. Nous nous trouverons écrits sur le cœur, avec des caractères de feu, les saints mots de ses mystères. Nos femmes nous distingueront de loin, et ouvriront les bras aux favoris de la divinité.

J'ai parlé des précipices dont on est entouré. C'est la sœur du dieu que je sers, c'est elle que je crains le plus. *Divine amitié*, dit-on. En vain les hymnes en votre faveur sont chantés par les plus belles voix du monde, et par tout ce que la nature a créé de plus beau. Que les apparences sont trompeuses! que les couleurs dont on la dépeint, sont charmantes! On bénit la pureté de ses intentions; son calme est vanté sans cesse; c'est un port où l'on est en sûreté. C'est l'abri après le gros temps où l'amour, à

ce qu'on prétend, nous a exposés. Mais ceux-là ne méritent pas de voguer sur ces mers de délices, s'ils craignent les vents et les tempêtes. Qu'ils s'embarquent avec moi, et, après une navigation paisible, ils aborderont sans peine et sans danger.

J'ai vu des amants se choisir des amis: « Que nous serons heureux! disent-ils; vous êtes aimé comme moi, associez-vous à notre bonheur. Que celle qui règne sur vous joigne le sien à celui dont jouit ma charmante maîtresse. Soyez témoins tous les deux de notre félicité, nous le serons de la vôtre; rien n'y manquera plus: confidence parfaite, réciprocité, juge des débats, s'il y en a, méditations, tout s'y trouve. » Ah, Dieu! c'est ainsi que le serpent caché sous les roses de l'amour, arrive sous le voile de l'amitié! Ce sentiment, qui pouvait s'augmenter, se partage; il change peut-être d'objet: un des couples amoureux trouve l'autre plus parfait; il y a des reproches, des comparaisons, des menaces, et on arrive aux perfidies par la voie de l'innocence.

Oh! c'est de l'amitié, ce n'est que cela; mais comme elle est parfaite, cette femme qui enchante mon ami! je la propose pour exemple

à celle qui me tient sous son empire. Quelle différence! le sien est doux, elle ne gronde jamais; elle est contente de tout : j'ai mille choses à lui dire sur mes affaires; je vais la trouver; son amant n'y sera pas; je lui parlerai tout à mon aise. Que sa conversation est touchante! je ne sais où je la verrai demain encore seule. Ah! c'est alors que le cœur s'épanche, qu'on sent une vivacité, ... une douceur, ... une sensibilité qu'on ne peut exprimer. C'est de l'amitié. . . . . Mais que l'amitié est séduisante, quand on a tant d'amitié!

Un des beaux temps de l'amour est celui où l'on dit *lui* et *elle* en parlant de ce qu'on aime, comme si tout le monde était obligé d'y penser aussi. Le hasard, qui contrarie souvent les anciennes amours, se plaît à en favoriser de nouvelles. Dans les commencements, on se rencontre toujours; je ne sais pas comment cela se fait, des parents, des voyages, des aventures, des voitures cassées. . . . Je l'ai vu cent fois. On se croit bien loin, et l'on est ensemble; on s'est séparé bien triste, on n'a pas su pourquoi; on se croyait malade seulement, ou un peu d'humeur; et puis, tout d'un coup, l'on se retrouve à des promenades, à des eaux, à des

campagnes, à un spectacle de société. C'est alors qu'on fait des progrès en bien peu de temps; on dit: « Tout concourt à cette union de nos deux cœurs, aimons-nous, » et l'on s'aime.

Sexe charmant, que j'ai d'abord invoqué! Puis-je mieux finir qu'en m'adressant à vous? Soyez ma récompense, c'est-à-dire approuvez-moi, louez-moi, et gardez-vous de me plaire. Je suis plus heureux mille fois que ceux qui m'accusent de manquer à ce que je vous dois; je connais votre autorité; je respecte vos droits; mais je ne veux pas recevoir d'autres lois que celles sous qui je respire.

Le joug de la beauté que j'aime est doux; il est tel que je le conseille aux autres. Elle croit en moi, je crois en elle. Nous sommes sûrs l'un de l'autre. Lorsque je ne m'échauffais pas, comme vos adorateurs, sur des mots que je sens moins que les choses; ces mots de convention, si chéris par vous! c'est que je pensais à elle. J'étais sourd à votre éloquence. Mais son nom était prononcé par moi, sans ouvrir les lèvres. Je brûlais peut-être d'aller recueillir sur les siennes la confirmation de mes principes. Elle est ici, elle me voit écrire, elle sourit. Si je vous quitte, c'est pour elle. J'ai mille moyens encore

de défense, ô mes mauvais amis, et vous, leurs charmantes complices! mais j'y renonce, si elle m'appelle. Elle me fait signe..... Je vole à elle.

Eh! que m'importe de vous convaincre et vous et ceux qui font semblant de porter vos chaînes, et qui, pour les porter plus légèrement, ont l'air de vouloir les rendre plus pesantes que les miennes? *Elle* est convaincue, *elle*: cela suffit. Peut-être que je vous récuse même. J'y suis presque forcé. Il n'y a point de tribunal assez pur pour juger un cœur comme le mien. Pardon: je m'égare. Je n'étais point criminel. Je le deviens. Pardon, encore une fois. Ce délire prouve même en ma faveur.

J'ai appuyé sur les mêmes objets. J'y suis revenu. Je me suis appesanti sur des détails. J'ai rapproché ceux qui n'étaient pas liés. Désordre de mon cœur, plutôt que de mon esprit. L'un était bien chaud, quand l'autre écrivait froidement. Mais pour être entendu, pour ne pas trop insulter aux âmes de glace (et c'est le plus grand nombre) qui me liront, je me suis arrêté vingt fois dans les élans où j'étais prêt de me livrer.

D'ailleurs, ceci, à qui j'ai donné, peut-être mal-à-propos, le nom de *Mémoire*, est plutôt

une profession de foi. Vous, cependant, qui êtes dignes de me juger; vous qui prétendez porter les mêmes couleurs; vous dont l'écusson a pour devise celle du héros d'Aménaïde; et vous qui comptez être capables d'aimer comme elle, répétez avec nous cette croyance des vrais fidèles. Jurez d'aimer et d'être aimé comme je le suis, et je vous permets alors de prononcer sur moi.

«Oh! vraiment, dit ma maîtresse, ce n'est point un coupable qui s'exprime ainsi. Vous êtes bien fier aujourd'hui, d'avoir si bien parlé! envoyez-moi, dit-elle, les gens qui doutent de nous, et que mille tendresses, en leur présence, les fassent mourir d'envie, et nous de plaisir.»

J'y consens. La décence, à qui je permets d'accompagner la volupté, se récrie tout d'un coup: «Tantôt, me dit-elle, nous parlerons encore de tout cela. En attendant, tombons au pied de l'autel de notre petit dieu, prions qu'il convertisse les impies: comme celui d'Israël, il ne veut point la mort des pécheurs; il aime mieux donner la vie que le trépas. Si, en leur rendant compte de nos conversations, de nos pensées, de notre confiance, de notre sensibilité, et de l'union de nos deux cœurs, si bien faits l'un pour l'autre! nous ne pouvons les changer, eh bien..... char-

geons-nous de créer nous-mêmes un peuple d'amants qui nous ressemblent. »

Puissent les méchants nous fuir à jamais ! Puissent les incrédules croire à nos paroles; et les deux sexes enfin, vivre comme nous du plaisir de s'adorer !

PORTRAITS

D'HOMMES ET DE FEMMES.

AVENTUROS.

Ce serait un bien bel homme, s'il n'était pas laid; il est grand, bâti en Hercule; mais un teint africain, des yeux vifs, pleins d'esprit à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent un peu l'air féroce, plus facile à être mis en colère qu'en gaieté. Il rit peu, mais il fait rire; il a une manière de dire les choses, qui tient de l'Arlequin balourd et du Figaro, et le rend très plaisant. Il n'y a que les choses qu'il prétend savoir, qu'il ne sait pas: les règles de la danse, de la langue française, du goût, de l'usage du monde et du savoir vivre. Il n'y a que ses comédies qui ne soient pas comiques; il n'y a que ses ouvrages philosophiques, où il n'y ait point de philosophie: tous les autres en sont remplis; il y a toujours du trait, du neuf, du piquant et du profond. C'est un puits de science; mais il cite si souvent Homère et Horace, que c'est de quoi en dégoû-

ter. Sa tournure d'esprit et ses saillies sont un extrait de sel attique. Il est sensible et reconnaissant; mais pour peu qu'on lui déplaise, il est méchant, hargneux et détestable. Un million qu'on lui donnerait, ne rachèterait pas une petite plaisanterie qu'on lui aurait faite. Son style ressemble à celui des anciennes préfaces: il est long, diffus et lourd; mais s'il a quelque chose à raconter, comme, par exemple, ses aventures, il y met une telle originalité, naïveté, espèce de genre dramatique pour mettre tout en action, qu'on ne saurait trop l'admirer, et que sans le savoir il est supérieur à Gilblas et au Diable boiteux. Il ne croit à rien, excepté ce qui est le moins croyable, étant superstitieux sur tout plein d'objets. Heureusement qu'il a de l'honneur et de la délicatesse, car avec sa phrase : *je l'ai promis à Dieu*, ou bien : *Dieu le veut*, il n'y a pas de chose dans le monde qu'il ne fût capable de faire : il aime, il convoite tout, et, après avoir eu de tout, il sait se passer de tout. Les femmes et les petites filles surtout sont dans sa tête, mais elles ne peuvent plus en sortir pour en passer ailleurs. Cela le fâche, cela le met en colère contre le beau sexe, contre lui, contre le ciel, la nature, et l'année 1742. Il se venge de tout

cela contre tout ce qui est mangeable et potable; ne pouvant plus être un Dieu dans les jardins, un Satyre dans les forêts, c'est un loup à table; il ne fait grâce à rien, commence gaiement et finit tristement, désolé de ne pouvoir plus recommencer. S'il a profité quelquefois de sa supériorité sur quelques bêtes, en hommes et en femmes, pour faire fortune, c'était pour rendre heureux ce qui l'entourait. Au milieu des plus grands désordres de la jeunesse la plus orageuse et de la carrière des aventures, quelquefois un peu équivoques, il a montré de l'honneur, de la délicatesse et du courage. Il est fier, parce qu'il n'est rien et qu'il n'a rien. Rentier, ou financier, ou grand seigneur, il aurait été peut-être facile à vivre; mais, qu'on ne le contrarie point, surtout que l'on ne rie point, mais qu'on le lise ou qu'on l'écoute, car son amour-propre est toujours sous les armes; ne lui dites jamais que vous savez l'histoire qu'il va vous conter; ayez l'air de l'entendre pour la première fois. Ne manquez pas de lui faire la révérence, car un rien vous en fera un ennemi: sa prodigieuse imagination, la vivacité de son pays, ses voyages, tous les métiers qu'il a faits, sa fermeté dans l'absence de tous ses biens moraux et phy-

siques, en font un homme rare, précieux à rencontrer, digne même de considération et de beaucoup d'amitié de la part du très petit nombre de personnes qui trouvent grâce devant lui *.

* L'auteur n'a point donné la clef de tous ces *portraits*, si ce n'est de celui d'*Aventuros* qui n'est autre que Casanova. (Voyez page 4 de ce volume.) On assure que cette clef se trouve dans les *Mémoires posthumes du prince de Ligne*, dont la cour de Vienne a prohibé jusqu'à présent la publication : nous avons l'espérance que, malgré cette prohibition, nous pourrons un jour en donner un ou deux volumes à nos souscripteurs. (*Note des Éditeurs.*)

ZÉILA.

Zéila est belle comme si elle n'était pas jolie, et jolie comme si elle n'était pas belle; on serait déja fort content de l'avoir vue, et on la dispenserait presque d'être aimable. Point du tout : elle s'avise de l'être, et il n'y a rien qui vienne d'elle qui ne soit agréable, sans qu'elle s'en doute; elle ne met aucun prix à tout ce qu'elle a, ce qu'elle dit, ce qu'elle sait de bien; son défaut est de n'avoir pas assez bonne idée d'elle, et de croire, quand on lui rend justice, que c'est une plaisanterie; sa gaieté est aussi franche que son visage est frais. Les fleurs sont sur ses joues et la blancheur dans son âme. Enfin elle est beaucoup meilleure à voir qu'à peindre.

KATISKA.

Katiska plaît à mesure qu'on la regarde : elle n'étonne pas, mais elle enchante ; elle n'a point de ces figures imposantes qui n'excitent que de l'admiration; mais dès qu'on la voit, on a envie de savoir si son esprit répond à ses beaux yeux et à sa charmante physionomie. Cet esprit, fort agréable lorsqu'il est à la maison, se promène quelquefois : si ce n'est pas lui qui est en course, c'est peut-être son cœur. Je le soupçonne quelquefois occupé d'un objet éloigné : cela ne l'empêche pas d'être bien aise de plaire aux objets présents : ce désir n'est pas poussé trop loin, et ne donne pas beaucoup d'espoir ; mais on en peut augurer qu'elle est sensible. De la gaieté Katiska passe quelquefois à un peu de mélancolie, qu'elle met sur le compte de sa santé. Elle a une jolie manière de s'exprimer, quelquefois l'air assez vif, et quelquefois l'air languissant; il faudrait être dans son âme, pour savoir

si elle est parfaitement heureuse. Il y a des moments où l'on est tenté de croire qu'elle ne l'est pas, mais être dans son cœur serait encore plus agréable. Le reste dépend peut-être d'une imagination trop vive ou trop paresseuse et n'empêche pas Katiska d'être parfaitement aimable.

HERMINE.

Voulez-vous voir un joli portrait à garder dans son cabinet? joli visage, assez rond, jolie rondeur par les contours, jolie taille, et jolie tournure d'esprit qui n'est pas rond comme le reste, car *Hermine* y a de la pointe et de la saillie. Elle soutient assez bien le mauvais état de sa santé, et il est impossible qu'en se voyant dans un miroir, si fraîche et si couleur de rosé, elle n'en soit alarmée. « Cela n'est pas naturel, dit-elle, qu'on fasse venir mon médecin; qu'on m'apporte à déjeûner; c'est le temps des fraises, mais qu'on me donne des pilules. » Après avoir dansé avec toute la grâce possible, elle trouve quelquefois son pouls agité, et au mois de juillet, au soleil, elle a presque toujours chaud à l'heure de midi. De même, dans une petite chambre, pendant l'hiver, à côté de la cheminée. Après avoir parlé d'une manière agréable et intéressante, avec feu ou sensibilité, elle passe le reste de la journée à se repentir d'un mot ou d'une pensée qu'elle ne

croit pas assez juste : mais elle ne se reproche rien du côté de la politesse. Dans l'antichambre, encore la porte fermée, elle salue tout ce qu'elle a laissé dans le salon. Elle prévient un éternueur; et si quelqu'un regarde ses jambes, ou quelque chose par hasard qui est tombé sur le plancher, elle lui fait, comme de raison, une grande révérence. Plus généreuse que tous les souverains, elle donne un titre de plus à chacun de sa société. Elle n'est cruelle qu'à table, où on lui voit poignarder un œuf, une poire, une orange, et où, à coups redoublés, elle met en pièces et à petits morceaux tout ce qui est sur son assiette. Elle est active de cœur, de corps et d'esprit, et tout cela est toujours en mouvement pour augmenter ses devoirs ou faire plaisir partout par sa jolie présence. Elle prend vivement les peines des autres, car elle ne peut pas en avoir pour elle, qui réunit tous les suffrages des gens d'esprit, des difficiles, des sots, des méchants, des jeunes et des vieux. Hermine écrit bien, pense bien, et serait une perfection sans la confusion que la précipitation met quelquefois dans ses paroles et dans ses idées. Alors elle commence une phrase qu'elle n'achève point; elle veut lire une lettre tout haut; elle a peur de parler en public; elle

rougit, s'embarrasse, se sauve, assez vite heureusement pour ne pas entendre tout le bien qu'on dit de sa charmante personne, dont l'âme est comme son nom.

MOBILE.

Ce nom signale aussi le caractère de M^me^ ***; c'est la plus brave poltronne qu'il y ait jamais eu : elle risque plus par peur que le plus valeureux grenadier par son courage. Elle est capable de se jeter au feu pour éviter une araignée, et sous la roue d'une voiture parce qu'un homme l'a regardée de travers en passant. Elle arrive dans une société avec un air extrêmement raisonnable, et elle y ajoute un air intéressant, puis on lui trouve un air sensible, puis l'air aimable. Tous ces airs-là restent, excepté le premier, qui disparaît à la première occasion. Il est remplacé par la curiosité, l'agitation, la terreur, l'inquiétude et l'effroi : elle sort au plus vite pour aller voir un mort, après lequel elle a attendu avec la plus grande impatience une demi-heure dans la rue. Elle prie la nouvelle veuve toute éplorée de lui raconter les dernières paroles du défunt, et demande avec grâce et politesse (car elle en a beaucoup), en allemand (qu'elle ne sait

pas), à la fille aînée : « Mademoiselle, voudriez-vous me faire l'honneur de me dire si monsieur votre père est extrêmement changé depuis une demi-heure? » *Mobile* n'attend pas la réponse, parce qu'elle se souvient qu'un de ses enfants a éternué trois fois, et elle propose à son médecin de purger une fille de garde-robe, qui peut-être lui a apporté le mauvais air d'une maison dans laquelle elle va quelquefois, et où cependant il n'y a pas de malade, mais où il pourrait y en avoir. « Ah! mon Dieu! dit *Mobile*, j'oubliais; c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort d'une de mes parentes, il faut que j'aille vite à l'église recommander son âme à Dieu, s'il en est encore temps; mais j'ai bien peur que son affaire ne soit faite. Il faut cependant que je me recouche, car je suis un peu fatiguée d'avoir marché si vite, et d'avoir fait par hasard quelques petites questions. » *Mobile* se couche, s'endort; l'heure de la messe est passée, et *Mobile* a fait un bon gros péché mortel sans s'en douter. « N'apprenez pas à mes enfants, dit-elle, et ne leur dites pas non plus mes petites frayeurs de ce matin et certaine demande que je fais. Je vais sortir un moment, et venez me dire si personne d'eux n'a toussé. Non, je vais chez eux, et je leur ferai tirer la

langue pour voir si elle est blanche.—Avouez, mon cher enfant, dit-elle à l'un, que vous êtes malade, si vous m'aimez. Mon Dieu! que j'ai de choses à faire aujourd'hui! Il y a un petit monstre qu'on montre à la foire. Il y a un jardin dans les faubourgs où il y a, à ce qu'on m'a dit, une espèce de crapauds presque aussi gros que des lapins, et un chanoine de l'empire qui a trois mentons et un nez comme une citrouille. Ce sont des gens très sûrs qui me l'ont dit. Qui est-ce qui a vu ces moines français? comme on est injuste à leur égard! On m'avait dit qu'un d'eux sentait des pieds; je me suis approchée, je lui ai fait une question qui m'a servi de prétexte, et je me suis aperçue seulement à sa réponse qu'il avait l'haleine mauvaise, car ces pauvres gens mangent si peu, mangent si mal, qu'il n'est point étonnant qu'ils aient un mauvais estomac. On dit que je suis bien hardie de percer toutes les foules pour m'instruire; mais je suis assez timide quand je n'ai rien à faire. On dit que je babille quelquefois comme une pie, mais aussi je suis très souvent long-temps sans parler. Par exemple, quand on me conte des histoires, et c'est tout ce que j'aime : qui est-ce qui veut m'en raconter? Qui est-ce qui en fait? Bien des revenants, bien des

voleurs. J'aurai un peu peur, mais j'en serai quitte pour ne pas dormir cette nuit-ci. »

Mobile a un prétendu bilboquet de Jean-Jacques qui a été acheté au coin de la rue. Elle baise son écriture dans un cahier où il n'a jamais écrit. Je crois qu'elle attend le rocher de la Meilleraie en personne qu'on lui a promis. Chaque journée est différente, parce qu'il y a beaucoup de mobilité dans la vie de *Mobile*. Il y a, par exemple, la visite des boutiques; elle fait tout déplier, mesurer et essayer à la lumière, changer de place et retourner, laisser pour y revenir, regarder encore, bien parler sur chaque étoffe, en trouver le prix très raisonnable, et remettre tout à sa place. Mais *Mobile* est polie, je l'ai déja dit; elle fait une jolie mine au marchand, lui demande pardon, rit, en montrant ses belles dents, de ce qu'elle n'a pas bien pu se faire entendre; elle lui donne une recette pour sa fille cadette qui a mal aux yeux; elle rentre chez elle, et a gagné bien de l'appétit par tout ce qu'elle a dit et fait jusqu'alors. Elle se met à table en conséquence; et au bout d'une demi-heure, elle dit : « Ne serai-je point malade, de tout ce que j'ai mangé? Dans le fond, ce n'est pas grand'chose : quelques cuillerées de soupe, qui gonfle un peu à la vérité; une aile de poulet,

qui pourtant est un peu vaporeux; un morceau de bœuf que je crois trop pesant pour mon estomac; une côtelette d'agneau qui n'est pas trop sain, parce que ce n'est pas une viande faite; un peu de salade, qui à la vérité est un peu indigeste, et du fruit qui pourrait trop accélérer ma digestion. Malgré cela, ça ne fait rien; je ferai venir Schedebauer*, et, par la même occasion, je ferai prendre médecine à tous mes enfants. »

Mobile a toujours trois lettres commencées dans sa poche : elle vient d'en envoyer une à la poste, qui n'est point achevée; elle a commencé trois romans à la fois. On la trouva en pleurs l'autre jour, on crut que c'était pour celui qu'elle tenait à la main; point du tout, c'était pour la mort de Julie. Dirais-je tout? tremblez, *Mobile* : « Vous êtes.... la meilleure femme, la meilleure mère, la meilleure amie, la meilleure sœur; vous avez de la grâce, de l'amabilité, de l'agrément, tout plein de choses heureuses et imprévues dans ce que vous dites et ce que vous faites, et vous êtes une parfaite et excellente créature. » La figure de *Mobile* lui procurerait bien des amants, mais comment pourraient-ils

* Célèbre médecin allemand.

l'empêche pas de faire les avances, et, sous cet air affecté de ne vouloir plus d'amant, elle espère que son sautillage, sa conversation entrecoupée de gaîté, de sentiment, de dissertations, lui en vaudra quelqu'un. Avec assez de tact pour voir qu'elle ne peut pas jouer le premier rôle, elle tâche d'en jouer un second, et, pour paraître moins subalterne, elle décide, parle haut et fait semblant d'adorer les soi-disant amies qui la couvrent de leurs ailes. Malgré cela elle trouve le moyen de passer son bec au milieu pour les pincer dans l'occasion. « C'est bien dommage, dit-elle, que l'une ne soit pas aussi bien faite qu'elle est belle! il n'y aurait rien de si superbe dans la nature, et puis elle est si obligeante! elle a voulu me prêter ses souliers aujourd'hui pour aller au bal : mes pieds étaient en bateau. — C'est bien dommage, dit à son tour cette amie. *Sémilla* passe pour méchante : dans le fond, elle n'en veut qu'aux personnes qui ne l'aiment pas : à la vérité le nombre en est très considérable. » *Sémilla* aurait bien de l'intelligence pour faire des vers; mais elle ne sait pas l'orthographe. Elle paraphrase assez bien ce qu'elle entend, et juge sur parole, mais elle est assez clairvoyante pour ne parler

que d'après les gens qui ont de la réputation. Elle est généreuse, bienfaisante, et susceptible de prendre de la compassion autant qu'on l'est peu de prendre *une passion* pour elle.

EUGÉNIO.

Voulez-vous voir *Eugénio?* regardez une physionomie noire, bien prononcée, des yeux vifs, qui deviennent agréables lorsqu'il parle d'une belle action, mais qui seraient terribles s'il en commettait une mauvaise. Voulez-vous entendre? écoutez une conversation toujours intéressante, à laquelle l'énergie de ses paroles ajoute encore: chaque expression est juste, forte et pittoresque. S'il fait une description sur de grands sujets, son éloquence subjugue plutôt qu'elle ne touche; mais quand son esprit et sa figure se tournent vers des objets de peu de conséquence, il est au-dessous de lui-même; de même que les autres cherchent à s'élever au dessus d'eux, il se donne des peines pour être moins qu'il n'est; soit goût de société, soit contenance, ce n'est plus le même homme lorsqu'il veut être séduit ou séduisant. En vain sa grande ame veut se reposer aux dépens de son cœur, elle paraît dans le moment qu'il

veut l'oublier : elle s'exhale en trait de flamme, lorsque la célébrité, à laquelle il se croit obligé de renoncer, vient se présenter à lui : ses vaisseaux se gonflent, son front se resserre, ses sourcils se hérissent, et il met son grand caractère à se rendre maître de lui, au lieu de l'être des autres. *Eugénio* n'est pas heureux; peu de gens lui conviendront, peu de situations seront agréables pour lui, il sent qu'il n'est pas dans sa sphère, mais il ne sait pas dans laquelle il pourra se placer. Les gens qui lui seront le plus inférieurs, sont ceux qui l'aimeront le moins. On voudra le juger comme homme du monde, au lieu de le juger comme homme d'État : on sera jaloux de ses profondes connaissances, et, ne pouvant s'élever jusqu'à lui, on cherchera à l'*abaisser* jusqu'à soi.

FÉLICIAN.

Il est né heureusement et ridiculement. Il a l'orgueil le plus aimable, le plus commode, et jamais aux dépens des autres. Il aime tout le monde, à commencer par lui-même, et son optique, extraordinaire au moral et au physique, le porte à voir semblable à lui tout ce qui l'entoure : spirituel et beau comme le jour. Le militaire qui lui fait la révérence a gagné une bataille; le ministre qui lui parle a fait le bonheur de l'empire; le prêtre qui lui dit la messe a refusé, par modestie, d'être archevêque; l'abbé qui le salue sera cardinal; le gouverneur de ses enfants pourrait gouverner un royaume; son médecin n'a tué personne; son apothicaire a guéri deux impératrices, par des herbes qu'il a cueillies en Arabie, pour infuser dans ses *remèdes*. Quel cuisinier ! quels coureurs ! Mon Dieu ! que la fille de son cocher est belle ! et ses petits jockeis jolis et adroits ! Pour sa famille, elle est ravissante de figure et de talents : elle ira à tout. On remettra

la république de Venise pour faire son fils Doge; c'est une excellente tête, il a l'air sournois; et son cadet sera un philosophe, car il n'aime que le jeu et point les femmes.

JOLIETTE.

Le nom de *Joli* paraît avoir été créé pour elle. Elle n'est ni Déesse, ni Nymphe, ni Grâce, ni Sylphide, ni Gnomide, ni Salamandre; elle n'a pas la dignité de l'une, le leste de l'autre, la manière de la troisième, la légèreté de la quatrième, la lourdeur de la cinquième et le feu de la dernière. Elle est au milieu de tout cela, et en a une partie, si ce n'est de la Salamandre, car elle a un sang-froid insupportable. Elle a quelquefois un air sérieux et naïf quand elle raconte quelque chose, accompagné d'un geste lourd et plaisant, sans qu'elle s'en doute, qui la rend amusante sans prétention à l'être. Elle s'amuse ou elle ne s'amuse pas, cela lui est égal; si elle ne plaisait pas, cela lui serait encore égal; mais elle plaît et voici où j'en veux venir: Il faudrait qu'on l'aimât sans en avoir le projet, et qu'elle fût séduite avant d'être attaquée. Ce monsieur serait empressé, parce qu'il aurait du plaisir à être avec elle, mais sans calcul. Il l'amuserait,

parce qu'il s'amuserait. Cela lui ôterait le vernis de la passion, s'il s'avisait d'en avoir une. S'il s'apercevait qu'il l'eût déja, il deviendrait ennuyeux, et jamais un ennuyeux n'aura madame. Mais madame, accoutumée de voir monsieur partout depuis le matin jusqu'au soir, finirait peut-être par le voir depuis le soir jusqu'au matin. Cela commencerait après une journée fort gaie, passée dans le grand monde, les mêmes réflexions sur tout ce qui s'est dit et fait, le même tact, la même gaîté surtout sur les amours des autres, et puis un retour sur les leurs. « Peut-être que nous en aurons aussi, dirait le monsieur. — Peut-être bien, dirait madame. Cependant vous ne m'en parlez pas. — Je ne suis pas assez bête pour cela. — Peut-être que nous nous convenons. — Peut-être; dirait Joliette; » et en se mettant à rire de tous ces *peut-être*, peut-être que le monsieur, qui serait assis près d'elle, en essaierait un autre. Joliette, toute étonnée d'abord, se dirait : « Il se contentera peut-être de ce que je ne m'en fâche pas. » Le monsieur, avec la tête montée, ne s'apercevra plus si elle est femme à se fâcher ou à ne pas se fâcher; si accoutumée d'ailleurs à lui, sans avoir jamais eu l'idée du danger, elle le rendra le plus heureux

des hommes. Son désir n'a rien précédé, son remords ne s'en suivra point. Son goût s'y trouvera ; son jugement approuvera ; son sentiment continuera, et le plaisir s'en mêlera.

CONFUSIONAX.

Il est pressé de marcher, de parler, et jamais d'écouter ni d'entendre; ce n'est pas qu'il n'apporte son oreille à chaque conversation, mais il ne s'en sert que pour l'interrompre. « Vous parlez guerre? dit-il. — Non, monsieur, politique.—Oui, voilà ce que je disais. C'est une belle chose que la guerre, et je sais ce que c'est. Je vais vous conter cinq ou six batailles où je me suis trouvé. Ah! ah! messieurs, dit-il, en s'approchant de quelques personnes qui parlaient ensemble, vous parliez de J.-J. Rousseau?—Non, monsieur; nous parlions spectacle. — Eh bien! avez-vous lu ma traduction de Rabelais? Vous prétendez depuis une heure que la chronique de nos rois ne se trouve pas dans la bibliothèque du roi? à propos de chronique, ma sœur sait la chronique scandaleuse de toute la ville. On l'augmente beaucoup, la ville, dites-vous? c'est qu'on bâtit. Vous savez la perte immense que j'ai faite de cet ami si instruit? il n'avait pas assez de religion; car, enfin, on a une âme

ou on n'en a pas. Je le regretterai toute ma vie; mais pour la conversation j'y gagne, car il me contrariait souvent; je ne lui pardonne pas de m'avoir empêché de deviner une charade et trouver une étymologie le même jour. » Confusionax gagne alors le milieu de la chambre, il parle à droite, il parle à gauche, il rit d'une découverte qu'il a envie de faire. Une partie de ses auditeurs s'en va, il ne s'en aperçoit pas, et leur dit : « Messieurs, si vous voulez toujours parler comme cela, je n'aurai jamais le temps de vous répondre, et vous, dit-il aux autres, je veux vous faire voir que vous avez tort. C'est un charme, dit-il en se tournant vers un coin de la chambre où il n'y a personne, de causer avec vous autres; il y a toujours à profiter avec vous : il faut avouer que je suis un homme très heureux ! J'ai une femme charmante. Vous me dites que son amant ne la rend pas heureuse, je vous répondrai que ce n'est pas faute de leur donner à tous les deux tort et raison vingt fois dans la journée, car je suis ferme et ne change jamais d'avis. Je m'en vais vous citer un exemple, mais laissez-moi parler, je vous conjure : en vérité, messieurs, vous êtes de terribles gens ! je n'ai pas pu dire un mot de toute la journée. »

AGANIPPIDE.

Elle a une imagination vive et un esprit lent. Elle croit saisir, elle tient ce qu'elle saisit. Cela lui échappe, cela ne lui revient plus; elle saute à autre chose qui ne lui réussit pas mieux; elle a la tête vive, mais un rien l'arrête; elle est crédule, et, comme c'est avec beaucoup d'esprit, sa crédulité est un trait piquant de son caractère. Un autre trait, c'est sa chaleur dans la dispute, et son diffus dans l'explication; son cœur est encore plus chaud que sa tête, et ses yeux sont l'image de tout ce qu'elle est; il y entre du feu, du distrait, du crédule, du mystifié, du bon, du sensible et du spirituel. Son miroir et son esprit lui disent qu'il ne faut pas trop compter sur sa figure : moyennant cela, elle met tout ce qu'elle sent pour quelques personnes sur le compte de l'amitié, en disant qu'elle n'existe pas sans ce que les autres entendent par l'amour. « N'entrez dans aucun détail, ajoute-t-elle, là-dessus. Je le vois comme cela, moi. J'ai des amis.

J'aime mes amis, voilà tout.—Mais, Aganippide, dans votre amitié, n'éprouvez-vous pas les orages de son frère? Vous avez de beaux yeux, mais vous n'avez pas la vue aussi excellente que le cœur et l'esprit. Eh bien! vous aimez, n'importe comment; vous êtes aimée, n'importe comment; vous êtes quelquefois heureuse, et toujours aimable. »

GRANBEL.

Ce nom signifie, je crois, *grande et belle;* je n'en suis pas aussi sûr que je le suis que M^me^ *** est agréable; c'est un peu au-dessus du nez, entre les deux yeux, que je l'ai jugée au premier instant. Si je pouvais être Gall à son égard, si je pouvais lui *tourner la tête*, ou la manier comme je voudrais, je serais bien sûr de ne pas me tromper.

En attendant, cette ligne, ou plutôt ce point dont j'ai parlé, caractérise la physionomie après en avoir donné. J'y ai lu de la finesse dans l'esprit, réunie à de l'agrément; des idées gaies, et qui n'appartiennent qu'à elle, et quand on est gai on est toujours bon ; l'esprit que j'ai découvert m'en est garant. *Granbel* n'est ni trop ni trop peu prévenante. On fait connaissance avec elle d'une manière agréable. Elle a un joli son de voix, parle assez vite, s'exprime bien, et a en tout de la noblesse, mais qui n'est pas imposante. Une figure romanesque déplaît à force

de plaire. On la craint et l'on se trouve tout de suite une grande ennuyeuse passion sans s'en douter. Voilà ce que n'a pas *Granbel;* elle plaît et donne l'envie de lui plaire la première fois qu'on la voit, et, à la seconde, peut-être celle de l'aimer, sans s'embarrasser du retour de sa part. S'il y en a, tant mieux; s'il n'y en a pas, on n'est pas bien malheureux de voir souvent une femme qui charme et qui est faite pour en être charmée; elle est peut-être sensible sans le savoir : elle peut le devenir. Elle peut porter ailleurs l'objet de sa sensibilité si elle en a; elle peut être reconnaissante et récompenser les talents d'un peintre si elle lui en trouve. C'est à la beauté à encourager et à récompenser les beaux arts ! Celui de la peinture exige qu'on se montre presque à découvert.

SUPERBA.

Si Vénus avait eu une meilleure conduite, si Junon n'avait pas été si bégueule, si Minerve n'avait pas été si pédante, si Diane n'avait pas été si hypocrite, Superba leur ressemblerait. C'est ce dernier défaut précisément qu'elle a le plus en horreur; elle dit tout ce qui lui passe par la tête, et annonce, par sa figure, tout ce qu'elle a dans l'âme. Quoique son ensemble soit grand et parfait, sa beauté n'a point une majesté ennuyeuse. Elle n'a ni affectation, ni manière, ni coquetterie, et elle ne ferait pas mal d'en avoir, car elle n'a pas assez envie de plaire. La crainte de s'ennuyer, ou d'ennuyer peut-être, la dégoûte du genre sentimental. D'ailleurs, elle n'est point assez souple, ni docile, ni attentive, pour filer une intrigue; c'est à cela que je crois devoir attribuer son indifférence, et non à la vertu, qui cède toujours à une âme brûlante. Sa défense même prévient les attaques : on l'admirera, mais on ne l'attaquera pas; on fléchira le genou devant sa divinité, et on ira se jeter aux genoux

d'une jolie petite nymphe plus accessible. Elle est quelquefois colère, mais ni commère, ni rancunière; elle est amie fidèle et femme exacte. A présent que l'empire Germanique a perdu ses forteresses, il ne lui reste plus que *Superba* pour le défendre; et je la crois capable de nous dire que l'eau du Rhin vaut mieux que le vin des autres pays. Si elle se fâche un peu, elle nous montre un regard charmant plus animé, et de l'incarnat sur ses joues; et si elle rit en se défâchant, elle nous montre les plus belles dents du monde. *Superba* est facile à vivre, n'a point de prétentions, n'est point exigeante : elle sait sûrement qu'elle est belle et jolie, mais s'informe peu ou remarque peu qu'on la trouve telle, peut-être parce qu'elle s'imagine que cela va tout seul. Elle ne remarque rien dans la société, et est toujours étonnée quand elle apprend ce qui se passe autour d'elle. Un des hommages dont je l'ai vue le plus flattée était celui d'un perroquet qui avait de l'amour pour elle; elle ne s'est point aperçue du mien; je l'ai retiré tout de suite pour pouvoir la peindre sans flatterie; et, quoique j'aime mieux l'amitié d'un vieux juif qui me prêterait de l'argent que celle d'une belle femme, j'en ai pour elle malgré moi.

ASPASIE.

Voulez-vous voir une jolie tête en dehors et une drôle de tête en dedans? regardez passer la petite *Aspasie*. « Quel plaisir! dit-elle, d'être fixée : j'aimais Damon, je voulais du bien à Ariste, je trouvais Adraste plus aimable encore, la tête me tournait pour Valère : eh bien! ils ne sont pas ici, et j'aime Damis à la rage : je suis sûre que cela durera... jusqu'à ce que l'un des quatre que j'ai nommés arrive ici. J'ai bien fait de leur donner parole à tous de les épouser! si je n'avais promis qu'à deux, je ne m'en serais jamais tirée. Les officiers de la garnison ont de si vilaines formes, ceux de la cavalerie dansent si mal avec leurs bottes fortes, que mon amour pour Damis est un bien véritable amour: je crois cependant que j'aime mieux Damon; Ergaste a tant de lettres de moi, que je ne veux point écrire à Damis, quoiqu'il règne à présent sur mon cœur.—Aspasie, les voilà tous les cinq.—Ah! grand Dieu! quel embarras! heureusement

Léandre arrive d'un autre côté, et je m'en vais faire tout au monde pour qu'il s'occupe de moi. Ces Messieurs, qui n'ont jamais entendu parler de lui, seront enchantés que je ne parle pas plus à l'un d'eux qu'à l'autre : ils iront aux rendez-vous que je leur ai donnés, et ne se douteront pas de ceux que je donnerai à Léandre ; je crois cependant que j'aime mieux Damis ; mais Léandre a de plus beaux cheveux. » Tous ces Messieurs se rassemblent chaque soir autour d'*Aspasie* ; elle n'en favorise aucun, parce qu'elle a des vues sur Clitandre. « Chacun, dit-elle, est changé ; j'ai dompté ce petit caractère fougueux ou étourdi. » *Aspasie* parle haut, a l'air d'une bonne conscience, court, saute, chante et danse, et cherche les moyens de leur échapper, parce qu'elle attend quelques étrangers qui doivent arriver : elle a une façon de rire si naturelle, elle a un si joli regard, que tout le monde l'interprète en sa faveur. L'amour-propre fait croire aux attrapés qu'ils ne le sont pas..... « Ah ! dit-elle, mon contrat de mariage ne sera pas comme les autres ; j'y ferai mettre qu'il me sera permis de faire ce que je voudrai. Je mènerai mon phaéton moi-même ; je n'irai jamais dans le pays de mon mari, pour ne pas voir ses parents, qui sont

sans doute des ennuyeux; je jouerai gros jeu, je courrai à cheval ventre à terre, et personne ne sera en droit de me faire le plus petit reproche.» *Aspasie* est un véritable housard de l'amour; elle ne fait qu'escarmoucher, et son corps de bataille s'engagera, peut-être, beaucoup moins que celui d'une autre qui aura plus de tact, de tenue et de modération.

VOLUBILE.

Avez-vous quelquefois été incommodé par des hannetons? je vous en présenterai la mère, dont le bourdonnement est si présent à mon oreille, que je ne sais comment faire pour dicter son portrait. Il me semble que je l'entends me demander « l'heure qu'il est; si j'ai des enfants; pourquoi le parlement d'Angleterre s'assemble toujours dans le même mois; si la chute du Rhin ne se trouve pas dans le Danube; si les crocodiles du Nil ne se sont pas déclarés pour Buonaparte; ce que j'aime le mieux de Molière ou de M. Necker. » Il n'y a pas un de ses gestes qui ne soit ridicule. Sa main droite indique toujours le ciel ou la terre mal à propos, fait les cornes ou la révérence, et son regard souriant n'arrive qu'après une mauvaise nouvelle qu'on lui raconte. Elle pourrait apprendre à marcher à soixante ans; point du tout, elle saute en marchant, fredonne un air dans une langue qu'elle ne sait pas. Elle n'a un manteau ou mantelet que

lorsqu'il fait bien chaud; elle sait tout, oublie tout; elle ne se promène dans le monde que comme une âme échappée à la mort, qui voulait la prendre pour divertir celles qui sont déja condamnées.

ARISTOPHILE.

C'était un homme petit de taille, mais haut dans ses manières. Le son de sa voix faisait trembler tout, salon, enfant et valet, d'une lieue à la ronde. Son regard était dur par caractère, et imposant par une sorte de noblesse qui était dans ses traits et dans ses gestes. Quand il se mouchait, il avait l'air d'étendre un drapeau; quand il toussait, c'était un coup de canon qui faisait retentir les voûtes; quand il se tournait, il faisait rentrer tout le monde sous terre. Sa canne avait l'air d'un sceptre ou d'un fouet. Il faisait plus de peur que de mal, était plus violent que colère, et plus humoriste qu'injuste dans la société. Il ne cédait ni en affaire ni en procédé, car il avait l'âme aussi élevée que le ton. Ce qui prouve qu'il était aussi têtu à la guerre qu'à la ville, c'est qu'après s'être distingué à un siége où on l'obligea à se rendre, il ne voulut pas livrer les drapeaux de son régiment, et il les emporta avec lui, au grand méconten-

tement de son chef et de celui des ennemis. Il croyait que sa santé, excellente jusqu'à plus de quatre-vingts ans, était un hommage que lui devait le ciel, et insultait à ceux qui n'en avaient pas. Il rendait hommage à Dieu comme à un ancien gentilhomme qui avait quelques quartiers de plus que lui; il avait l'air de vouloir le prendre par la main : moyennant cela, il était plus religieux que dévot. Il était plus magnifique que généreux; il donnait des fêtes, avait cent personnes chez lui, tous les ans, pendant quinze jours; et lorsque son curé ou un récollet prédicateur venait dîner chez lui : « Pourquoi offrez-vous du vin ? disait-il à un de ses gens, la bière est assez bonne pour Monsieur. » Il n'a jamais dit du bien de personne que de Louis XIV, et encore ce n'était que pour ses jardins, parce qu'il travaillait dans le même genre. Ses desseins étaient vastes et étendus, et l'occupaient tellement par les projets qu'il formait et qu'il exécutait aussitôt que formés, qu'on ne lui a jamais vu un livre en main. C'était dans un grand fauteuil bien renversé qu'il y pensait noblement, faisant venir successivement une douzaine de personnes à qui il donnait des ordres. Il fit l'amour quelquefois, en grand seigneur, pour avoir une do-

mination de plus, sans craindre d'être dominé par lui. Il fallait faire des preuves de chapitre pour entrer dans son cœur. Il aurait eu peut-être des amis, s'il avait cru trouver des égaux; et s'il avait su la fable, il aurait cru descendre de Jupiter Ammon, bien plus aisément qu'Alexandre. Son air pourtant faisait peur aux flatteurs et à la flatterie; il se chargeait lui-même de ce soin, mais pourtant sans bêtise, ni mauvais goût: c'était une bonne opinion de lui concentrée. Il n'eut pour véritable maîtresse que la considération et mourut dans ses bras avec moins de regrets, parce que c'était d'une indigestion de fraises qui venaient, au milieu de l'hiver, des superbes serres de ses magnifiques jardins.

FLOVEROS.

Floveros a eu du singe, du follet, du léger, du profond, de l'inquiet et de l'insouciant; il a voulu ne passer que pour un homme de mérite. Il se fit du mal pour vouloir faire le bien dans deux parties du monde. Il ne passa pour Démocrate que parce qu'il cessa d'être Démocrite. Se repentant d'avoir amusé l'Europe, il voulut, peut-être mal-à-propos l'instruire. Il n'a rien du *Solon* et n'eut rien de commun avec les sept sages de la Grèce, qu'avec Bias qui portait tout son bien avec lui. On avait chanté, adoré Floveros; on le lut, on le trouva bien sérieux. C'en fut assez pour l'accuser. On ne prête, dit-on, qu'aux gens riches. Ici ce fut le contraire, les gens riches lui prêtèrent des torts. Floveros n'en eut qu'un : c'était de vouloir qu'on eût de la raison; et il eut le sort de Memnon, à l'exception d'être borgne et c.... Il avait été philosophe le sabre à la main, la chanson ou la pipe à la bouche; il l'est encore la serpette et le râteau à la main, et

terminera sa carrière ainsi qu'il l'a commencée, le plus heureux et le plus aimable des hommes.

Comment ne l'aurait-il pas été? Son genre de figure et d'esprit n'alarmait personne. Il avait de l'enfant dans le rire et la gaucherie du maintien. La tête un peu baissée, les pouces qu'il tournait devant lui comme Arlequin; les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait, ou tirait des gants; des yeux petits et agréables qui avaient l'air de sourire; quelque chose de bon dans la physionomie: du simple, du gai, du naïf, du négligé dans la tournure, et du maltenu dans toute sa personne.

Floveros est trop supérieur pour avoir des prétentions. Il n'est ni sur la ligne ni sur le chemin de qui que ce soit au monde. On ne s'est jamais humilié en rendant justice à sa manière, qui est unique. C'est le dieu du couplet, chaque vers en est un, chaque mot est un trait, et il est sublime quand on ne le croit que négligé; il a plu, sans qu'on sache comment; mais je vais vous le dire. C'est par la grâce, le goût, et un certain abandon qui fait qu'il ne ressemble qu'à lui. Les gens d'esprit lui ont fait du tort, et il en a fait aux gens d'esprit. Quand on entendait une chanson charmante, le pauvre auteur

en était pour sa peine. « C'est du *Floveros*, disait-on.—Point du tout. *Floveros* faisait encore mieux que cela. » Enfin personne n'a été plus cité que lui. Si Collé et Panard avaient été des grands seigneurs et des gens à la mode pour aimer et être aimés, ils auraient peut-être approché de *Floveros*; mais qu'on n'aille pas, à présent qu'il n'est plus jeune, le comparer à Chaulieu et Anacréon, car il y a autant de différence que de l'eau de raisin à la liqueur qui en est le résultat.

Il a quelquefois l'air bête de La Fontaine et de ne penser à rien, lorsqu'il pense le plus. On m'a dit bien souvent : « J'attends quelque chose de *Floveros*, et rien ne lui vient. » Il ne se présente pas volontiers, et en est plus piquant lorsqu'on le recherche. Le fort de la plaisanterie est sur sa maîtresse, ses parents et ses amis, et surtout en leur présence. Ce qu'il a, dit-on, écrit ou chanté dans ce genre-là, est plus ou moins fort qu'une épigramme, et sans amertume, est plus et moins qu'une satire; l'une et l'autre ont une marche trop connue pour lui, dont le sel n'est point celui de l'amer, mais de la saillie. Pauvre homme d'église, mais brillant homme de guerre; malheureux homme d'état, mais brillant homme de lettres, il s'est montré supérieur à six acadé-

mies, par sa réponse au discours de réception de l'abbé Barthélemy, qui est un chef-d'œuvre. La Reine de Golconde en est un autre ; et peut-être qu'à présent, après avoir fait en agriculture toutes les sottises d'un homme d'esprit qui croit s'y entendre, *Gaudebit tellus vomere laureato* *.

* Le prince de Ligne avait déja tracé un autre portrait du chevalier de Boufflers plus ressemblant. (Voyez tome II, page 406.)

SUR LA MANIÈRE

DE LIRE

ET D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

Je ne voudrais pas qu'on donnât d'autre méthode que celle-ci jusqu'à vingt ans. Je ne sais pas pourquoi on trouble la pureté de nos premières années par le récit des crimes et même des malheurs. Il faut qu'on s'arrête avant ceux-là et qu'on fasse voir la raison, la cause et les effets de ceux-ci. Une espèce de gouverneur, car il ne faut pas être bien merveilleux pour cela, un maître de morale, plus nécessaire qu'un maître à danser, pourrait dire: « Fixez votre attention sur ceci. Voyez la suite de cela, l'effet de la mauvaise foi, ou du peu de caractère, etc..... »

On s'extasie sur un beau trait; on plaint un malheur, on éclaire son esprit, on fortifie son âme, on éprouve son cœur.

Les lectures dans un âge plus avancé et des conversations n'apprennent que trop tôt encore les horreurs dont tant de gens, célèbres d'ail-

leurs, se sont souillés; on ne peut malheureusement point faire deux pas dans l'histoire sans trouver des meurtres, des empoisonnements et des supplices épouvantables. C'est pour cela que je veux diriger ces premiers pas, si intéressants, vers les tableaux de gloire, honneur, bienfaisance, générosité, élévation, sensibilité, galanterie, urbanité, compassion, activité pour le bien, talents militaires et d'administration, beaux-arts et douce littérature.

Quelle idée affreuse de l'humanité à donner à des jeunes gens à qui l'on n'offre que des tableaux d'inhumanité! C'est de quoi faire détester la nature soi-disant humaine.

Le christianisme peut servir d'antidote : on peut le montrer comme une digue aux vices et un guide aux vertus. Mais d'un autre côté, les guerres de religion viennent offrir d'autres tableaux affreux qui n'existaient pas avant le christianisme. L'antidote de ceux-ci est la bonne, pure et simple morale de l'évangile, qui les aurait empêchés si, sans orgueil et sans méchanceté, on avait voulu la suivre exactement.

Tout cela dépend de la manière de lire et de faire lire l'histoire; et celle d'écrire doit être ré-

glée là-dessus, sans rebuter l'innocence et l'alarmer par des détails qui doivent la faire souffrir. Qu'on parle de la clémence de César, d'Auguste, sans citer leurs proscriptions; qu'on nomme le sabre pour combattre, la plume pour pardonner, et jamais le poignard. Qu'on s'appesantisse sur Titus et Trajan, et qu'on glisse sur Néron et Caligula. Je permets qu'on dise : « Celui-ci fut cruel, celui-là fut puni de ses perfidies, » mais qu'on ne dise pas comment.

J'ai, je crois, écrit ou peut-être dit qu'on ferait bien de se choisir son modèle dans l'histoire; je me souviens de l'avoir cherché sans pouvoir le trouver; il me faut deux grands hommes au moins pour en faire un, tel que je voudrais être, car, outre les victoires, les bonnes et grandes actions, il faut être aimable; par exemple : on peut faire quelque chose de Turenne et Condé, d'Alcibiade et Agricola. La perfection spirituelle est aussi impossible apparemment que la matérielle, puisque Praxitèles n'a fait sa Vénus qu'en prenant ce que vingt femmes avaient de plus beau.

Si j'avais été roi, j'aurais beaucoup pris de Henri IV, sans vouloir toutefois l'imiter en tout: et à l'exception de ces deux bons païens que j'ai

cités plus haut, je ne sais quel modèle j'aurais choisi sur le trône.

J'en dis autant pour la vie privée; car de ces sept sages de la Grèce, il n'y avait pas de quoi en faire un; et la modestie orgueilleuse des philosophes, leurs sentences triviales, leurs prétendus bons mots, leurs soi-disantes plaisanteries sans sel (malgré ce nom d'attique), voilà de quoi en dégoûter.

L'Écriture sainte ne doit être lue qu'avec ce maître à lire, qui, supprimant les raisons que Dieu s'est réservées à lui-même, glisse sur les châtiments que sa justice et sa volonté ont décidés. Il faut adorer sans chercher à comprendre, mais respecter l'une et l'autre dans ce que Moïse et les autres auteurs sacrés nous ont appris des Juifs et de leurs ennemis. Ce maître dira que l'hébreu, qu'on ne sait pas, ou qu'on a si mal traduit, et les allégories orientales, rendent presque inintelligible une partie de cette histoire, à laquelle pourtant on sait qu'il faut ajouter foi.

Tout est merveille dans la nature, les miracles trouveront aussi leur croyance. Que dira l'habile homme qui en voudra douter, lorsqu'on lui dira : « Comprenez-vous l'organisation spiri-

tuelle et matérielle de votre figure? et pourquoi vos jambes, vos bras, se remuent à votre pensée?» Tout étant possible dans Dieu, qu'a-t-on besoin d'y réfléchir? Mais on peut distinguer les miracles des prodiges: ceux-ci ne le sont souvent que par ignorance et superstition, et ont des causes naturelles qu'on peut très bien expliquer; ce sont souvent aussi ou des hasards, ou des escamotages. Une partie est l'effet de la peur et une autre de l'imagination; et quoiqu'il vaille mieux croire plus que moins, on peut s'arrêter là-dessus. Sans cela il n'y aurait pas un petit curé de campagne et une vieille religieuse qui n'eût quelque chose à raconter. C'est ainsi que je recommande de lire très peu la Vie des Saints pour ne pas trop multiplier les efforts de la foi. Tout cela peut être, mais est souvent exagéré par de trop bonnes âmes.

Pour la fable, elle n'est pas dangereuse à étudier, puisqu'elle apporte avec elle l'empreinte du mensonge. Il n'y a qu'à élaguer, adoucir, interpréter, expliquer l'usage qu'on en fait pour la poésie et même quelquefois pour la morale. Supprimer ce qui est trop fort contre les mœurs, et rire des métamorphoses et des bons païens qui y ont cru: mais je pense qu'il n'y a eu guère

que les gens les plus grossiers des campagnes, de même que, chez nous, de bons paysans croient qu'une image bien mal peinte au-dessus de leur lit peut les préserver du tonnerre! Dieu, sans cela, peut certainement les en garantir; mais s'ils ont l'idée que cela peut y contribuer, il serait cruel de la leur ôter. C'est ainsi que je prêche aux prétendus esprits forts ou faibles à force d'hérésie : que si même la religion catholique n'était pas la véritable, c'est au moins la plus rassurante.

Je demande pardon à ceux qui, pour avoir trop ou trop peu d'esprit, trop ou trop peu de religion, ne veulent pas que je conduise à la nôtre par la philosophie, la marche au bonheur, même dans ce monde, la tranquillité de la vie par la modération de ses passions, et ensuite la consolation à l'article de la mort.

« La vertu, dis-je à ces bonnes ames, est plus ancienne que le christianisme : mais pour être plus sûr, faisons-la soutenir par lui. Malheur à ceux ou celles qui, sans la crainte du diable, commettraient des crimes! L'amour du bien est sans doute un don de Dieu; il faut l'en remercier, mais non pas s'en faire un mérite auprès de lui.» La religion est un grand sujet de réflexion

pour le maître à lire; il fera observer que, depuis celle de l'évangile, avec qui la morale et la raison sont si souvent d'accord, il y a moins de suicides; autrefois c'était un roi, un général ou un philosophe qui se tuait; à présent c'est un mari fâché d'avoir été trompé par sa femme, un laquais ivrogne qui a eu son congé, un homme d'affaires qu'on a découvert voleur, ou une petite fille de quinze ans qui a lu qu'il était bien de sauter par la fenêtre par amour. Qu'on réfléchisse sur l'ignorance des devoirs, qui a occasionné tant de crimes; sur les mauvaises interprétations des lois et de la politique, qui ont fait naître tant d'erreurs ou d'horreurs! Qu'on examine le caractère des nations différentes: la légèreté, compagne de la cruauté; la fausseté des unes, la bonne foi rare dans celles qui en ont le plus; l'apathie, la paresse, ou la stupidité des autres; le sort des criminels, heureux pour quelque temps, mais poursuivis tout au moins par les remords.

Il n'y a pas de mal à savoir que, telle année, un pape a succédé à un autre; mais l'essentiel est d'approfondir le bien qu'ils ont fait dans le gouvernement spirituel ou temporel, et de faire remarquer, dans tous les états, combien la

morgue, l'ignorance, l'intérêt et la société leur font souvent du mal.

C'est pour cela qu'il faut peut-être une conversation d'une heure sur un demi-quart d'heure de lecture. Avec un cœur bien calme, un esprit bien juste, on peut faire un grand profit de l'histoire; mais si on ne la lit que pour exercer la mémoire, faire des citations, savoir des faits et s'amuser, il vaut autant apprendre autre chose.

J'ai parlé ailleurs de la définition des grands hommes; on offrira à cet égard toutes les nuances possibles, on pensera et fera penser aux grands résultats; on distinguera le grand capitaine du bon général, ces deux-là du héros, le héros du chevalier, le chevalier du gentilhomme, le gentilhomme du bien pensant et du bien élevé, l'homme d'esprit de l'homme de bon sens; l'homme excellent en sous ordre, du détestable comme chef; l'esprit naturel, de celui qui n'est que de pièces de rapport; le génie, de l'intérêt, etc.....

Je ne sais pas pourquoi il y a si peu de bons historiens! il me semble qu'il n'est pas bien difficile de l'être. Il faut la passer en revue et se dire: «Je ne veux pas être ennuyeux comme Rol-

lin, amusant comme Voltaire, philosophe comme l'abbé Raynal, bavard comme le père Maimbourg; ou trop sec, ou trop diffus; ou style de gazette, ou style trop léger, qui ne convient qu'à des mémoires; ou pesant diplomatique, ou frivole conteur d'anecdotes; ou traitant trop à fond, ou trop superficiel; donnant trop, ou laissant trop à penser. » C'est le juste milieu qu'il faut trouver, et présenter avec clarté, simplicité, et une indication imperceptible à la réflexion. Point trop d'esprit, de papillotage, d'antithèses et de portraits; ils sont séduisants, faciles à faire, mais fatigants s'il y en a beaucoup; il ne faut que la physionomie; mais quand on en a fait une galerie, il arrive presque toujours que plusieurs se ressemblent; il ne faut pas précisément de la majesté, mais seulement de la dignité; point d'éloquence, de poésie, mais une noblesse parée des mains de l'élégance. Quelque doute un peu piquant peut être jeté parfois sur ce que d'autres ont dit, et un grain imperceptible de malice, de critique, mais jamais de méchanceté. Je passe plutôt l'exagération en bien, si l'on n'est pas assez maître de soi pour résister à l'impartialité; sans se laisser prévenir pour ou contre à un certain point, on permet plutôt de la

bienveillance sans cependant faire, comme plusieurs historiens, un saint ou un héros de quelque personnage.

Le style lâche dégoûte, le trop rapide lasse; il ne faut pas abuser de l'indicatif présent, c'est-à-dire, *il part*, *attaque*, *bat*, *poursuit*, etc... Ceci employé à propos peint, anime et fait plaisir. Il ne faut ni trop ni trop peu d'imagination, elle ne doit pas servir à inventer. Cela est tout simple, puisqu'il s'agit de raconter; mais il lui est permis de supposer, de développer, d'offrir à croire ou à réfuter.

Quoique j'aime les rois, je ne me laisse pas prévenir en leur faveur au point de les mettre parmi les hommes célèbres, sans raison; autrefois ils se donnaient la peine de commander eux-mêmes les armées; et quand ils avaient du succès, il est juste de le faire valoir. Appelés par leur rang, les princes du sang ont l'avantage de l'autorité, de l'audace et de la jeunesse. Le duc d'Enghien n'aurait pas gagné la bataille de Rocroi à soixante ans : et n'aurait été peut-être qu'un très mauvais lieutenant-colonel, s'il n'avait été qu'un petit gentilhomme. Voilà de ces réflexions qu'il est nécessaire de faire faire pour qu'on ne soit pas trop arrêté par la crainte

qu'on peut avoir de son inexpérience. Sans le maître à lire on passe trop aisément sur des causes et des effets, sur des résultats nécessaires. Qu'on étudie la prétendue raison de chaque guerre, on verra bien des fenêtres de Trianon; qu'on lise ce trait et quantité d'autres dans les *Mémoires de St-Simon*. Que l'écrivain dise naturellement: « La maîtresse, le confesseur, le ministre a voulu se venger du peu de cas que faisait de lui tel ou tel souverain; » et que le maître à lire fasse apercevoir le malheur d'une confiance placée mal-à-propos, qui quelquefois coûte la vie, dans trois mois, à trois cent mille hommes. L'histoire alors sera le bréviaire des souverains. Si le jeune lecteur qui doit le devenir a un bon liseur avec lui, ce sera une école de morale : et trois pages, commencées ainsi, feront plus qu'un cours suivi sous le Portique d'Athènes ou que Socrate lui-même.

Que le ciel préserve le lecteur de n'avoir que de la mémoire! Ce sera un perroquet qui en imposera à quelques sots qui l'écouteront; et il ne sera bon que sur les consultations, sur une chronologie antiphilosophique, ainsi qu'une nomenclature inutile.

C'est la mémoire raisonnée et raisonnante

mi les différentes versions. Je sais qu'on raconte et juge différemment les hommes et les évènements, voici le vraisemblable, voici ce qui ne l'est pas, mais qui est pourtant la vérité. Portez votre jugement sur ce fait, quand même il serait controuvé, et, en faisant réflexion sur les autres, qu'on en fasse sur soi-même.» L'écrivain, homme du monde, fera peut-être un tableau en miniature, sur de l'ivoire, au lieu des grands traits sur la toile, et emploiera tout au moins l'épigramme, si ce n'est la satire; mais le liseur, homme du monde, le fera connaître mieux qu'un autre au jeune homme, à qui des pédants laisseraient tout échapper. Il faut qu'on ignore la religion, la patrie, et la condition de celui qui a écrit, il faut qu'il soit imprimé dans une petite ville où il n'y ait ni trop de liberté, ni trop de gêne; chez un petit souverain, par exemple. La Hollande était un pays de libelles, la Suisse en était un de démagogie. Il ne faut être ni un réfugié de la Révocation de l'édit de Nantes, ni un émigré allemand ou français; ils ont tous leur cachet, qu'ils devraient au moins cacher. Comme cependant il faut bien que cet auteur soit quelque chose, c'est au liseur à faire apercevoir ce qui perce ordinairement.

Comme il y a plus de batailles que d'autres choses dans l'histoire, je voudrais qu'il fût militaire, surtout si le lecteur doit le devenir. Ce métier est plus philosophique qu'on ne pense. La profession ne l'est pas : mais sa pratique y conduit.

Voyez Xénophon, quel excellent liseur il eût été, et Polybe aussi ! les auteurs-acteurs sont toujours les meilleurs : et ceux-là étaient, outre cela, lecteurs et liseurs. Il faut que celui à qui je donne ce dernier nom, apprenne aussi à ne jamais juger sur parole, et à examiner par lui-même tant de gens qui passent pour fameux, et qui ne le sont pas. De l'histoire, cet examen peut servir à la société.

Il y a grande apparence que tout ceci a été dit bien des fois. Je n'ai pas de livres : peut-être qu'il y a de tout cela dans la philosophie et l'esprit de l'histoire. En tout cas, qu'on pardonne aux moralistes ce qu'on pardonne aux musiciens. Il n'y a pas d'opéra en Italie qui ne soit remis en musique par plusieurs grands auteurs ; je ne suis pas en morale un Gluck, un Paër, un Paësiello, un Mozart, mais je serai peut-être un pauvre passable maître de chapelle.

DE PLUTARQUE

ET

DE SES GRANDS HOMMES.

On apprend à lire et jamais à bien lire. Car si ce n'est pas réfléchir, c'est épeler. Pour être obligé à l'un et laisser l'autre à tous ceux qui ne prennent un livre que pour maintien, je soulignais, en commençant Plutarque, tout ce que je trouvais de remarquable; mais à commencer par l'auteur, tout ce qu'il a fait et dit, toute sa vie est si parfaite, qu'il faudrait tout souligner. Je me contente de remarquer que, d'avoir été gouverneur de Trajan, en dit plus que tous les plus grands éloges qu'on en peut faire. Il ne lui manquait que d'être un homme brave; il l'aurait été sûrement s'il avait servi, et il aurait mieux parlé guerre.

Thésée. — Pourquoi Plutarque commence-t-il par un passage fabuleux? Ce que j'ai trouvé d'historique et de bon aurait pu, avec des modifications, selon la grandeur et le caractère

des nations, être le modèle des bons gouvernements.

Romulus. — Quel dommage qu'il y ait là ce mélange de dieux, de louve, de pivert, et autres contes qui n'ont pas le sens commun! Mais tout ce que j'ai remarqué en fait un grand homme. Que de sages établissements! Si Catherine II, qui avait les idées plus vastes que Pierre I^er^, avait vu le premier fossé de Pétersbourg, elle l'aurait sauté, comme Rémus sauta celui de Rome.

Romulus fut créateur, législateur, philosophe, général, soldat, et grand roi.

Numa Pompilius. — J'aime ce qu'il a dit, et ce qu'il a fait comme philosophe et politique, mais je le crois bigot ou charlatan.

Pourquoi ces religieuses et ces moines? c'est lui qui a donné ce mauvais exemple à tous les pays. Pourquoi tendre des pièges à la vertu par des vœux téméraires? il est singulier qu'on ait mis d'après lui la Chandeleur au mois de février. Plutarque ne parle pas de sa nymphe Égérie.

Une singulière idée, qui marque un petit es-

prit et un petit cœur, c'est de règler les douleurs et de compter les larmes.

Lycurgue. — Comment sans poste réglée, sans relais, sans navigation, sans boussole, sans savoir les langues de tant de pays différents, pouvait-on voyager! Qu'en a-t-il rapporté? des lois pour et contre les mœurs, pour et contre les mariages, pour et contre la fidélité, pour et contre l'aristocratie et la démocratie, la royauté et le républicanisme. Deux rois, puis point du tout; un tas de contradictions, et puis une sotte mort. Ce n'est pas mon homme.

Solon. — Il fit et défit trop de lois. Je déteste la loi qui favorisait celle des avocats, en permettant à chacun de le devenir pour une cause étrangère; et puis celle d'être neutre quand on ne veut pas épouser de partis, qui souvent ont tort des deux côtés. Je n'aime pas sa seule expédition militaire contre les Mégariens et sa pauvre ruse de guerre.

Obscurs et minutieux, peu logiciens, philosophes de nom seulement, voilà ce que c'était

que ces deux fameux sages de la Grèce prétendus.

Valérius Publicola. — Voilà le premier grand homme à Rome, d'abord en éloquence, puis en politique, puis en guerre, puis en administration. Je crois qu'il fut fort aise de trouver la mauvaise petite raison de la drôle d'aventure de la précieuse Lucrèce, pour chasser les rois. Il en aurait trouvé quelqu'autre sûrement, puisqu'aucune ne put lui en donner le droit. C'était un rebelle et un ambitieux, qui fut bien plus puissant sous le nom de consul : je trouve qu'il était plutôt un stadthouder, et que sa manière de donner ce joujou de souveraineté au peuple le fait ressembler aux premiers princes d'Orange. Quelles belles lois! quelle grandeur d'ame! quelle parole sacrée! quelle générosité! quelle justice! quelle bravoure! et point de cruauté.

Thémistocle. — Les deux premières pages ont une grande ressemblance avec le portrait de Camille. Les dernières donnent presque une bonne idée de Xerxès. Grande science mi-

litaire, grandes ruses, grande politique, applaudissements au théâtre.

Camille. — Tout serait à remarquer et est à admirer dans cette vie, la plus brillante que je connaisse. Le plaisir de se donner un premier triomphe de quatre chevaux blancs, est assez naturel, ainsi que la prière du désespoir: *Dieux, punissez*! L'on voit bien que c'était un moment d'humeur, puisqu'il alla tout de suite réparer le mal qui lui était arrivé. L'un et l'autre sont l'effet d'un grand caractère. Au lieu des oies qui sauvèrent Rome dans ce temps-là, ce sont les oies qui ont, dans celui-ci, livré Rome aux Gaulois. Camille marche deux fois avec ce qu'on appelle des masses. Mais alors il n'y avait qu'à avoir du courage et à marcher; point d'artillerie, et point de manœuvre d'aucun peuple ennemi des Romains.

Périclès. — Il n'était ni fougueux, ni colère, ni rancunier, ni petit en rien. Il avait la véritable éloquence, de l'élégance en tout, de la magnificence, le goût et la science des beaux-arts; grand musicien, grand architecte; aimant

Aspasie, la société et tous les plaisirs. On a dit *le siècle de Périclès* comme *le siècle de Louis XIV*.

Fabius Maximus. — Il a fait de pauvres imitateurs. Tous les lambins, tous les irrésolus, se croient des Fabius. Si Minucius avait voulu être sage après son grand succès, il aurait bien déjoué l'homme si prudent, qui eut un grand tort près la ville de Cavillinum. Mais quel beau trait de Minucius ensuite! quelle grandeur d'ame de sa part et de celle de Fabius! Ces deux-là, Camille et Publicola, voilà de vrais Romains. Nous n'en lirons pas beaucoup d'autres, malgré ce que l'on nous a toujours dit de leurs vertus.

Comment croire à cinquante mille hommes tués à Cannes, où, faute de poudre, on devait combattre homme à homme?

Alcibiade. — C'était le plus joli Français qu'il y ait jamais eu, qui avait, comme ceux de ce temps-ci, l'anglomanie des courses; mais il eut affaire à des gens aussi légers que les Français, et, en république, ils redoublaient l'inconstance. De là, tant de haut et de bas dans la carrière de ce jeune et joli grand homme. Que de succès

dans toutes les guerres! quelle valeur! Timandre devait avoir été fort aimable, car elle paraît l'avoir fixé. Les philosophes de France et du nord de l'Allemagne ne se battent pas comme Socrate, sauvant Alcibiade, et puis sauvé par lui. On ne se fait pas l'idée qu'Alcibiade ait vieilli comme un autre. Il avait cinquante ans lorsqu'il fut tué.

Je ne conçois pas les flottes de ce temps-là: ce qu'ils appellent *vaisseaux* était, je crois, des chaloupes; 5000 hommes de transport n'étaient pas trop pour 140 bâtiments.

Coriolan. — Voilà ce qui doit dégoûter des républiques, car je conçois que le sujet d'un roi, maltraité par lui, peut quitter son service sans en prendre chez son ennemi; il ne combattrait pas son maître injuste, mais des compatriotes innocents. Que de combats et de succès avant sa révolte! il était clair qu'il finirait mal. J'ai vu une tapisserie où on avait mis le pape et le sacré collége allant en procession lui demander la grâce de Rome.

Son succès de Coriole lui fit donner le nom de Coriolan. Cet exemple a été suivi, plusieurs

milliers d'années après, par les Espagnols, les Russes, et à présent par les Français.

Timoléon. — Pour sa flotte de 150 voiles et 60 mille hommes d'équipage, et celle des Carthaginois avec 200 vaisseaux de guerre et mille chargés de machines, de chevaux et de provisions, je trouve que Plutarque se moque un peu trop de nous. Timoléon était un vrai tyran, qui détruisait ceux qui ne l'étaient que de nom. On aurait pu se dispenser de le placer ici.

Marcellus. — Voilà encore un vrai Romain. Quelle gloire que celle que rien n'a souillée ! mais en même temps quel peuple toujours prêt à accuser, déposer, punir et sacrifier à l'intrigue! Le peu de gens vertueux était accablé par une multitude qui était jalouse de leur mérite. Marcellus est un de leurs plus habiles généraux. Ses aides-de-camp auraient dû fouiller avec quelques patrouilles les environs de ce tertre élevé où il devait aller pour reconnaître, et où il trouva la plus belle des morts. Il aurait peut-être battu Annibal le lendemain, de même que Tu-

renne sans son coup de canon, aussi à une reconnaissance.

Aristide. — Je suis sûr que bien des gens le prennent pour un homme de robe. On ne cite jamais que sa justice : je trouve qu'il en a manqué une fois. Je n'aime pas sa petite ruse, et l'éloge de sa probité m'ennuie autant qu'elle ennuyait Thémistocle, qui dit là-dessus un mot excellent; mais tout ce que j'ai remarqué prouve un grand homme dans toute l'étendue du terme. Voilà de la morale, de la véritable vertu, de l'anticivisme, du patriotisme, de l'art de la guerre, de la politique, de la philosophie, de la gloire, et une belle carrière. On aura dit plus d'une fois à un premier président : « Monsieur, vous êtes un Aristide; » nous n'en avons jamais eu dans l'histoire moderne.

Philopœmen. — C'est le plus grand général, à mon avis, qu'il y ait eu, ou le second tout au moins. Grand homme en tous les genres, il m'a coûté bien des coups de crayon. Les dieux eurent tort de lui trouver de l'insolence. Il n'en montra

pas dans la cuisine où on lui fit tourner la broche. Sa première faute lui coûta la vie. J'ai vu plusieurs fois faire prisonniers des officiers qui disaient, comme lui, qu'ils ne concevaient pas qu'on pût l'être. Pourquoi Dinocrate se donna-t-il la mort pour l'avoir vaincu et pris? Quant au poison, l'on n'était pas fort scrupuleux dans ce temps-là.

Flaminius. — A l'égard de celui-ci, Marcellus son premier général, Annibal son premier ennemi, le firent un grand homme de guerre. Hélas! il en fut bien peu reconnaissant : son ambassade pour le faire assassiner malgré les prières de ce vil petit roi Prusias, qui finit par y consentir, m'a gâté cette belle vie militaire, et cette science si rare de faire la paix à propos : rien n'avait annoncé une atrocité et une bassesse comme celle-là, dans une si brillante carrière, où on l'avait cité comme un modèle de générosité et d'humanité. Je me flatte encore qu'on s'est trompé de nom et que cette horreur est un mensonge, comme celui des corbeaux que les cris d'alégresse firent tomber sur le théâtre.

Marius. — On ne s'attend pas à ce que je justifie une aussi mauvaise réputation de morale. La seule chose qu'il fit jusqu'au temps de ses cruautés, qui ne furent que les suites de sa vengeance, c'est d'avoir excité Mithridate à la guerre contre les Romains. Toute sa vie fut ambition, cabale, comme c'est très simple dans une république. Triomphe et malheur bien intéressants sur la fin de sa vie. C'est alors qu'il la souilla par ses *bardéens* et bourreaux; lorsqu'il retrouva le bonheur, il perdit sa gloire. Qu'on étudie bien comment il en a tant acquis par sa rapidité, sa ruse, son talent d'étonner, d'attaquer en marche, paraître, disparaître, etc.... On aura peut-être de la gloire aussi.

Comment garde-t-on cent-dix mille Teutons prisonniers, et tue-t-on dans un jour cent cinquante mille Cimbres? L'un est bien difficile, et l'autre bien fatigant.

Lysandre. — Ce n'est pas mon homme; je ne vois rien de grand en lui. C'était un brouillon, un vaniteux; inquiet, dangereux, et mystifié

drôlement par Pharnabaze. Je voudrais savoir comment ces singuliers amiraux gagnaient leurs batailles navales! Lysandre était un homme d'esprit plutôt qu'un homme de guerre.

Sylla. — Jamais cet homme ne m'a frappé qu'en exécration. C'est un Robespierre, à l'exception de ses succès guerriers, dont on ne trouve pourtant aucun détail militaire. Assurément ce n'était pas le temps des vertus que d'employer ses armées pour son parti. Je suis fâché que Pompée ait été l'ami de ce monstre, et ne conçois pas que Mithridate ait fait sans raison une si mauvaise paix. J'ai marqué deux bons mensonges d'exagération.

Paul Émile. — On a besoin de le lire après celui qu'on vient de détester. Plutarque nous fait voir sa tactique, et par conséquent pourquoi il gagnait des batailles. C'était un grand homme; mais peu modeste en triomphe, et trop peu reconnaissant pour son armée. Persée en aurait battu un autre, mais son talent fut dés-

honoré par tous les genres de bassesse. Paul Émile perdit insensiblement un peu de sa morale et de sa philosophie. On l'admire, et à la fin on le plaint.

Pélopidas.—On ne peut point presque le séparer de son digne ami Épaminondas. Tous deux nos premiers maîtres en tactique, et modèles de toutes les vertus. Superbe mort pour l'un et l'autre dans les rangs ennemis. Plusieurs blessures auparavant pour le secourir. Amour de la justice, fierté de caractère, grandeur et difficulté d'entreprises, mots excellents, magnanimité, sagesse, modération, science à Leuctres et à Mantinée. Quels hommes que mes héros, Pélopidas et Épaminondas !

Caton le Censeur. — On ne sait pas assez qu'il a passé la première moitié de sa vie à se battre. On ne connaît que la seconde, qu'il passa à raisonner ou à déraisonner. Car, en vérité, dégrader un sénateur pour un baiser voluptueux (et à sa femme encore), c'était trop fou. Il eut quelques beaux traits de guerre et de philoso-

phie, mais il était brouillon, vain, tracassier, ne raccommodait que pour brouiller encore ses amis, ses affranchis, ses consuls, et sa patrie, à laquelle, sans être sûr du succès, il suscita, purement par tracasserie, la troisième guerre punique.

Pyrrhus. — Sa vie est fatigante à lire, tant il y a de nouvelles guerres contre des ennemis qu'il se faisait mal à propos, tant d'entreprises et tant de combats! Ses deux victoires sur les Romains, sont ce qu'il y a de plus illustre. Je ne conçois pas comment une troupe d'archers ne détruisait pas dans un instant ces deux ou trois douzaines d'éléphants, qui étaient le plus grand point de sa tactique. C'était un héros, et un mauvais roi; mais, ayant eu affaire, ainsi que Persée, à bien d'autres adversaires qu'Alexandre et César, il faut rendre justice à leurs talents militaires.

Cimon. — Sans s'être fait citer comme général, orateur, ni philosophe, il était tout cela, et on ne peut lui faire un seul reproche en

quelque genre que ce soit. On est aise de trouver quelqu'un de parfait. Il eut, comme on avait alors, un peu de superstition. Cela n'était pas étonnant. Malgré ce léger travers, qu'on admire Cimon.

Lucullus. — Son luxe et sa gourmandise ont obscurci sa gloire militaire très mal à propos, et par l'ignorance de gens qui n'ont pas étudié sa très belle vie en succès, en générosité, en traits de la plus grande beauté en tous genres. Celui de faire de beaux jardins, par qui il finit sa glorieuse vie, m'a paru annoncer une belle âme, et une intéressante retraite des affaires et du monde.

Nicias. — Sa plus belle action fut de ravir aux bourreaux le terme de sa vie : il fit très bien de s'en donner la préférence. Du reste, ce que j'en ai remarqué, c'est qu'il n'eut que de très petits succès, quoique faisant toujours la guerre : c'était un petit mérite et un pauvre caractère.

Crassus.—Il montra du courage, puis du talent, eut quelques belles actions de guerre, de morale et de patriotisme. Mais il se laissa mystifier deux fois de la même façon, et la troisième d'une autre, qui lui coûta la vie; ce qui devait nécessairement lui arriver.

Tullus Hostilius. — Il eut quelques petits triomphes et sut assez bien voir quelquefois : mais il se trouva fort mal d'un choix qu'il fit et qui prouve qu'il ne connaissait pas les hommes; en général il déplut aux Romains, parce qu'il ne les connaissait pas non plus.

Brutus.—C'est une vilaine et une belle mort, ainsi que celle d'Aruns, qui la lui donna en la recevant. Je conçois ce beau mouvement pour venger la famille royale, qui n'était pas plus cruelle que le vertueux Brutus. On voit qu'en se faisant donner ce nom de Brute, il couvait déja de mauvais desseins, dont le viol de la pudique Lucrèce ne fut que le prétexte. Comme elle était mariée,

Tarquin ne crut pas qu'elle ferait tant de tapage pour cela. Brutus pensa plutôt à faire un roi constitutionnel qu'une république : il craignait que celui qui avait toute l'autorité n'en abusât pour faire la guerre sans raison, mettre autant d'impôts qu'il voudrait, et choisir des ministres qui ne connaissaient pas le pays ni les hommes qu'il faut employer.

Sertorius. — A l'exception de l'inhumanité, que relève Plutarque, d'avoir fait mourir 4,000 Bardiens pour leur apprendre à vivre, c'est-à-dire à ne pas piller, etc..... et la mort et la vente de ces jeunes cadets espagnols qu'il faisait élever, sa gloire serait pure; mais trop de sévérité et de soi-disant amour de justice pour la première de ses cruautés, et trop de caprice et de colère pour la seconde, ternissent tout le reste de sa vie. Il avait fait et dit des choses excellentes et bien nobles, et on voit pourquoi il a été si souvent vainqueur. Quelle adresse pour profiter du génie de ses Portugais! Quelle bonne plaisanterie sur Métellus et Pompée! J'aurais été pour Marius plutôt que pour Sylla.

Eumènes.—Quel homme d'esprit et de guerre, que ce secrétaire et successeur d'Alexandre! Éphestion ne fut-il pas un peu jaloux de sa beauté? Sertorius, dont nous venons de parler, réussit par sa biche et son apologue, et celui-ci par un faux songe. Quel drôle de combat que le sien à cheval, et ensuite sa prise aux cheveux avec Néoptolème! Il n'y a rien de beau comme le discours à son ingrate armée; mais que de trahisons et d'horreurs chez tous ces gens-là!

Agésilas.—Il vécut trop long-temps; sa fin fut bien triste et humiliante; mais avant cela, valeur, ressource, fermeté, connaissance des hommes, esprit en reparties, sentences, et science de guerre et de gouvernement..... Toutes mes remarques le prouvent. Épaminondas l'estimait, c'est tout dire. Ils se rendaient justice en se battant.

Pompée.—J'ai toujours un grand tendre

pour lui, mais je ne sais pas pourquoi. Seul de tous les Romains, même plus grands que lui, il obtint et se donna lui-même le nom du *Grand Pompée*. Pourquoi les grands hommes de ce temps-là devenaient-ils si petits vers leur fin, se cachant, s'enfuyant, mourant toujours trop tard et pauvrement? Les trois associés de celui-ci me rappellent ceux du grand Waldstein, tué à propos aussi pour sa gloire, qui aurait été aussi peut-être en déclinant.

Mithridate, fini par Pompée, me rappelle ce que le grand Fréderic écrivit à l'empereur Joseph, qui le pressait de commencer la guerre pour lui donner des leçons : « Je crains, au contraire, mandait le roi de Prusse, celles que Pompée donna à un vieux guerrier et sa fin malheureuse. » Mille galères, cinq cents galères, tout cela m'étonne toujours. Il faut penser un an pour lever et faire vivre 150,000 hommes. Je suis charmé de voir Pompée brouillé avec Sylla; mais je ne comprends pas plus que lui son épigramme sur le soleil levant et le soleil couchant. J'aime sa manière d'accaparer le peuple.

Alexandre.—On peut bien dire que deux

Philippes lui donnèrent la vie: J'aurais mieux aimé qu'il eût couché avec toute la famille de Darius plutôt que de tuer trois de ses amis. Plusieurs des sentences des grands hommes de ce temps-là étaient de grandes bêtises. Pourquoi n'est-il pas question, dans cet ouvrage-ci, de sa belle défense contre les Oxidraques? Alexandre aimait les plaisirs et les arts, et était moins brave et moins fou que son imitateur Charles XII.

César. — Qui pourrait ne pas adorer un homme dont chaque jour a été dessiné par la gloire des guerres, des lettres, des femmes (tout au moins), par la bonté, la clémence, la bienfaisance; qui n'a perdu qu'une seule bataille, et courant de victoire en victoire d'un bout de l'univers à l'autre? Celui qui se sent fait pour commander a de la peine à obéir. Il faut bien en passer par-là. Dans d'autres temps...! Mais la première place devait appartenir à celui qui en était le plus digne, et devait exciter l'ambition. Elle était noble, de bonne foi, ferme et éclairée chez César. Il était fier et aimable, sans orgueil, vanité ni faiblesse. Voilà

un soldat, un capitaine, un héros, un grand homme, et un empereur.

Phocion.—Je n'aime pas les gens qui ne savent ni rire ni pleurer. Aussi, Phocion n'était pas un grand homme; il était mieux et moins, sans être bien militaire : mais ayant beaucoup de justesse surtout, il gagna sa bataille tout comme un autre. Il détournait de la guerre, et dit à Démosthènes tout ce que j'ai dit mot pour mot bien souvent. Un autre mot sur le feu allumé et la fanfaronnade déplacée me rappelle encore ce que j'ai cru devoir dire. Je suis Phocion pour ces deux articles; mais, quoique un peu philosophe pendant ma vie, je ne le serais pas comme il le fut à sa mort. C'était un homme du plus grand mérite, sans la plus petite mauvaise action.

Caton.—Pas un grand homme non plus; un vrai patriote, inflexible pour lui, mais trop pour se prêter aux circonstances quand il croyait pouvoir faire le bien. On lui a cru quelquefois un esprit de parti, point du tout; il dé-

plaisait à tous les partis et ne suivit que celui de son honneur et de sa conscience.

Il était trop têtu pour ne pas être brave. Il fit preuve de courage pour défendre Utique, qu'il abandonna ensuite.

Agis. — Je ne conçois pas qu'on ait écrit sur un mauvais roi, mauvais citoyen, mauvais raisonneur, à qui on fit faire bien aisément une sottise et une injustice à la fois. Oh! le pauvre homme!

Cléomènes. — Il était bien mieux; mais cependant je n'aime pas qu'il ait fait poignarder afin de pouvoir être doux ensuite. J'aime sa bataille contre Aratus et ses petits combats pour Hercule Antigone, et puis c'est tout. Plutarque a quelquefois de pauvres protégés.

Tibérius Gracchus. — Son assaut pour lequel il eut la couronne murale, et même sa paix avec les Numantins me plaisent assez : quoique, suivant l'usage, ceux qui ont fait plus mal la guerre

s'en plaignent toujours, ainsi que des gouvernements, comme si l'on pouvait faire une bonne paix après avoir perdu tout son pays. Je n'aime pas le tour de Crispin, de laisser, pour fuir, la robe par laquelle on le tenait pour le tuer à coups de bâtons. Tout cela était bien peu romain. Son discours pour la loi agraire est trop beau; mais cela même ne fit pas d'effet à Sparte, où la petitesse et le mauvais sol du terrain pouvaient le faire réussir. Rome était trop considérable et trop considérée pour tous ces petits régimes de populace plutôt que de peuple.

Caïus Gracchus. — Il avait plus de mérite que son frère, bien plus de tenue, de chaleur et de ressource. Ces prétendus sages, graves et vertueux Romains, étaient aussi légers, cruels et insensés, que les Français dans les six ou sept premières années de leur affreuse révolution.

Démosthènes. — Il était si chaud, si entraînant, dans ses harangues, qu'il avait l'air aussi persuadé que persuasif. Je parie bien qu'il ne

l'était pas. C'était un mauvais sujet, un brouillon et un poltron, comme ces boute-feux qui veulent que tout le monde se batte, excepté eux. Ses prétendues reparties et bons mots attiques ne valaient pas ses plaidoyers; et, en général, je ne sais pas pourquoi on disait du bien de tous ces anciens pour la plaisanterie; je n'y vois jamais le mot pour rire.

Cicéron. — Cette réputation de poltronnerie me désole. Il était brave de corps, de cœur et d'esprit. Celle de trop d'amour-propre est aussi ridicule. Comment ne se serait-il pas rendu justice après tant de différents genres de gloire? Mais la fin de presque tous les grands hommes de ce temps-là était toujours pitoyable: fuir, se tuer, ou être assassiné.

Démétrius. — En voilà encore un qui fut obligé de se sauver sous un manteau noir. Que d'ingratitudes n'éprouva-t-il pas? Ce défaut des gouvernements en général et en particulier fait détester les hommes. J'aime le désir qu'avait de se venger Démétrius, et à le voir partir pour ce

projet, ensuite le perdre en voyageant, et arriver avec de la clémence. L'un et l'autre prouvent une grande âme. C'était de bien mauvaises têtes que ces Grecs. Je crois que c'est en voyageant chez eux que les Romains se sont gâtés. A peu de chose près, Démétrius, si brillant dans tant de guerres, était presque un grand homme.

Marc-Antoine. — Il intéresse : beau, brave, brillant aux combats, dans la société, à la cour (car il la faisait à César), aimé du peuple quelquefois, souvent des grands, toujours des soldats et des femmes, les épousant, les renvoyant. Bien et mal avec le successeur de César, son protecteur; voulant vivre en solitaire, puis se jetant à corps perdu dans les affaires; adoré, détesté; estimé, méprisé, et poltron quelquefois, il se tua tout comme un autre.

Dion. — C'est bien une vie à réflexions, mais à deux coups de poignard de trop: celui qui abrégea la sienne, et l'autre dont il fit périr Héraclides, à qui il aurait dû pardonner encore une fois. Que de revers, traverses, inconséquences

et variétés militaires, politiques, tyranniques et philosophiques! Dion était un digne garçon philosophe de Platon, et ajoutait à ce mérite celui des actions militaires, lorsqu'il ne pouvait pas réussir autrement. Le peuple est presque partout le même, enfant injuste, cruel, qui ne sait ce qu'il veut; tandis que les soldats, dont le métier n'est pas de s'adoucir, en ont davantage, et sont presque toujours doués de reconnaissance et d'équité.

Brutus. — Le nom fait beaucoup à la chose; s'il s'était appelé autrement, il n'aurait peut-être pas été un monstre d'ingratitude. C'est l'orgueil qui faisait les prétendues vertus des Romains. Brutus ne pouvait pas se flatter de rendre la liberté à sa patrie. Il y avait plus d'un siècle qu'elle ne l'avait plus; et s'il avait succédé à César (ce que ce grand homme avait paru désirer), il n'aurait pas été assez aimé pour conserver la même autorité, ni pour la rendre au sénat. Que de malheurs et d'horreurs s'en sont suivis! et quel beau règne eût été celui de César! Cette Porcia était une brute digne de son mari Brutus. C'est le christianisme qui a arrêté

la mode des assassinats et des suicides. A présent on est battu, disgracié, renvoyé, tout au plus exilé, ridiculisé, chansonné. C'est la plume qui fait plus que le fer dans ce siècle-ci.

Artaxerxès. — Pourquoi parler d'un règne où il ne s'est pas fait une seule grande action, mais de vilains crimes sans cesse? Neuf cent mille combattants, cela me paraît fort : pour les dix-mille de Xénophon, cela est vrai. Plutarque dit: « Artaxerxès est mort épuisé de chagrin : » on croirait que c'est à 50 ou 40 ans ; point du tout. Je souhaiterais presque en avoir, pour vivre aussi long-temps.

Aratus. — Il mettait du courage, de la résolution et de la finesse dans ses actions militaires. Les Grecs avaient bien plus d'esprit que les Romains.

Galba-Othon. — Ces deux règnes de bonnes gens, trop faciles pour leur temps, trop doux pour régner, sont trop mêlés pour ne pas en parler

ensemble. Ils étaient presque éloquents, patriotes et humains, ont gouverné et fini pauvrement à la mode d'alors, l'un se faisant assassiner, et l'autre se tuant lui-même. La tête de Vinius et celle de Pison ne valaient pas l'argent qu'on les vendit. Quel pauvre homme aussi que Vitellius! De même qu'Othon : ils ne se trouvèrent ni l'un ni l'autre à la bataille qu'ils se donnèrent.

Annibal. — Il y a plus à étudier dans ses campagnes que dans la vie des plus habiles généraux qu'il y ait eu jamais au monde, et dont le nombre, selon moi, en comptant les anciens et les modernes, peut se monter à vingt. Annibal en fournit à Rome, comme le roi de Prusse nous en a fourni. Sans lui, point de Lacy, ni de Loudon. Annibal fut souvent battu, parce qu'il a eu affaire à de plus grands hommes de guerre qu'il y en avait eu à Rome avant et après lui. Je mets Fabius, Marcellus, Claude Néron, Scipion, au dessus de Marius et Sylla, Pompée et presque César, qui n'eurent point affaire à un Annibal. Je ne puis concevoir ce qu'il fit si long-temps autour de Capoue, et quelle sorte de plaisirs si

énervants cette ville avait le bonheur de procurer. Je ne sais pas non plus comment deux jours de pluie parurent à Annibal un prodige qui l'empêcha de se battre le troisième et de marcher à Rome. Tout trompeur qu'il était, il fut rudement trompé deux fois, et se trompa lui-même deux ou trois. Mais qu'on étudie ses marches, ses ordres de bataille, ses campements et ceux des Romains, ses ressources, ses ruses, ses retraites quand il devait en faire, et la science militaire des Scipions. Voilà de quoi faire un général, si l'on fait parcourir à un jeune homme, la carte à la main, tout le théâtre de cette guerre d'Italie.

Aristippe. — Comment Plutarque a-t-il pu mettre après tant de grands hommes un prétendu philosophe, qui passait pour dire des bons mots qui n'étaient que des pauvretés sans sel, ni gaîté, ni profondeur, ni rien de neuf?

Énée. — Comment mit-il ensuite un personnage à peu près fabuleux, du ressort de l'épique, mais non pas de l'historique, où il ne pré-

sente de tous côtés qu'un côté faible? Je ne le vois brave qu'à une seule bataille, et noyé dans une autre. En tout, je ne conçois pas la folie de tant de héros pour et contre, à propos du très petit malheur arrivé au front de Ménélas.

Aristomènes.—Un siége d'Ira, qui dure douze ans, trois cents hommes tués en trois fois par Aristomènes; des Lacédémoniens avec des fourches et des couteaux, des haches, des broches, des Messéniennes avec des grêles de pierres et de tuiles, de mauvais vers d'un mauvais poète boiteux, qui faisait recommencer la guerre quand il voulait : c'est trop en vérité pour être cru.

Du reste, Aristomènes, quoique changeant d'avis, de moyen, et même de parti, fut très modeste un jour, et souvent un grand homme de guerre, sachant former un bataillon carré, par conséquent la tactique, et employer la finesse, ses retraites à propos, etc...; mais mort dans un peu trop d'obscurité, selon moi.

Tarquin l'Ancien. — Que de talents ne développa-t-il pas avant et sur le trône? Je ne lui

connais d'autre défaut que d'avoir augmenté ses vestales, et de les avoir condamnées à être enterrées vives pour la plus jolie et la plus naturelle des faiblesses. Toutes ses manœuvres de guerre sont superbes. Voilà un des premiers généraux qui en aient su faire.

Gelon. — Voilà presque le plus honnête et le plus vertueux des hommes de Plutarque : peu de trahison, point d'assassinat; seulement une fois, et encore malgré lui. Il gagnait des batailles, mais toujours afin de faire le bonheur de Syracuse, par les meilleures paix possibles.

Cyrus. — C'est la perfection des perfections. Présence d'esprit, cœur de bataille, d'amitié, de reconnaissance, de famille, grandes et vastes conceptions et clémence : car on ne peut croire sur son compte que Xénophon. Vie illustre et mort heureuse et tranquille.

Jason. — Je suis bien aise d'avoir encore à louer en finissant par là mon Plutarque. Les ré-

flexions sur ses exploits, ses succès et son règne se présentent en foule et, il faudrait tout citer. Vainqueur, arbitre, homme privé, et alors même qu'il voulait ajouter plus de lustre à sa puissance, Jason inspire de l'enthousiasme.

LES ENLÈVEMENTS

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

Le DUC.
Le CHEVALIER.
La MARQUISE.
LUCIE, jeune villageoise.
AMBROISE, son père.
Mᵉˡˡᵉ LE SAGE, femme de charge.
ERNESTINE, femme de chambre.
BLONDIN, coureur.
Le COMTE.
La COMTESSE.
Le BARON.
Le CHANOINE.
L'ABBÉ.

La Scène se passe en 1785.

LES ENLÈVEMENTS,

OU

LA VIE DE CHATEAU EN 1785;

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon d'un Château, fermé du côté du village par une porte vitrée de toute la largeur, qui n'empêche pas d'y voir tout ce qui s'y passe. On y fait des préparatifs pour un bal champêtre. Le Duc dessine, la Marquise fait de la tapisserie, le Chevalier lit, Ernestine brode, le Comte arrange sa gibecière, la Comtesse tricotte, le Baron arrange des fouets et des gaules, et les deux autres, rien.

SCÈNE I.

LE DUC, LE CHEVALIER, LA MARQUISE, ERNESTINE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE BARON, LE CHANOINE, L'ABBÉ.

LE CHEVALIER.

Quel bonheur que la vie du château!

LE DUC.

Charmante, quand on y rassemble ce qui est aimable. On a mille occupations.

LA MARQUISE.

Oui, on se couche de bonne heure; on dort tant qu'on peut.

LA COMTESSE.

Quelquefois au coin de la cheminée, lorsque l'on parle chiffons, bijoux.

ERNESTINE (à part).

Attrape.

LE COMTE.

On va au chenil.

LE BARON.

A l'écurie.

LA MARQUISE.

On s'en aperçoit.

LE CHANOINE.

A la cuisine.

LA COMTESSE.

On y est sincère, on s'aime tant!

L'ABBÉ.

On fait des vers.

LA MARQUISE.

On bâille en les écoutant; on dit et l'on fait tous les jours la même chose.

LE DUC.

On dessine.

LE CHEVALIER.

Oui, l'on peut faire des caricatures des originaux qui s'y trouvent.

LA COMTESSE.

Par exemple, d'une agréable, d'une élégante.

ERNESTINE (à part).

Attrape.

LA COMTESSE.

Il y a des spectacles de société.

LA MARQUISE.

Qu'on n'ose point siffler.

LE CHANOINE.

Moi, je les aime à la folie. On contrefait ses amis dans ce qu'ils ont de plus ridicule. On leur fait des compliments qu'on ne pense pas. On applaudit à tout rompre quand les acteurs rentrent dans le salon. Ils y ont l'air bien bêtes. Et on dit à chaque femme : « Ah! madame, comme vous êtiez mise! et comme vous avez joué! »

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela fait? Eh bien, qu'on fasse comme moi, on fera des filets.

LE BARON.

On monte six chevaux tous les jours.

LE CHANOINE.

On déjeûne deux ou trois fois.

L'ABBÉ.

On se donne des concerts.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur l'abbé, concert d'amateurs, comédie de famille et dîner d'amis, c'est tout ce que je connais de pis.

LA COMTESSE.

On joue.

LA MARQUISE.

Oh! Madame, les cartes, les chiens, les enfants, sont les éteignoirs de la société.

LE COMTE.

On raconte des histoires de chasse.

LE BARON.

De voleurs.

LE CHANOINE.

De possédés.

L'ABBÉ.

D'esprits sans esprit.

LE DUC.

Il y a toujours quelqu'un qui dit : « Je n'y crois pas, mais voici ce qui m'est arrivé; je vous en donne ma parole d'honneur la plus sacrée. »

LE CHEVALIER.

Un autre dit après l'histoire : « Quelle bêtise! Mais cependant un jour, un autre à ma place aurait eu peur. Que dites-vous de ceci, par exemple? »

LA MARQUISE.

Oui, et puis après cela je passe toujours une nuit affreuse.

LE COMTE.

On court le cerf, on revient à temps pour l'affût du soir au lapin.

LE CHANOINE.

Si l'on n'a pas fait quelque chûte qui vous retienne au lit pendant quinze jours.

LE BARON.

On dresse au manége, ou pour la chasse, ou pour la voiture, une jolie jument pour sa maîtresse ou sa femme.

LA MARQUISE.

Oui, on lui casse le cou en whisky.

LE CHANOINE.

On va voir si les vignes promettent une bonne vendange.

L'ABBÉ.

On fait des lectures.

LA MARQUISE.

Qui endorment tout le monde.

LE DUC.

Une chose dont il faut le plus se garder, c'est d'ennuyer, d'un livre que deux, trois per-

sonnes ont lu, toutes celles qui ne le connaissent pas.

LA MARQUISE.

On médit un peu de son prochain, c'est ce qu'il y a de mieux.

LA COMTESSE.

Il y a des femmes qui ne peuvent exciter que la calomnie, car il n'y a rien à dire; mais on parle de choses innocentes, du temps, des malades. On raisonne...

ERNESTINE.

On entend déraisonner.

LE DUC.

On ne reçoit point d'ennuyeux.

LA MARQUISE.

Non, on les loge chez soi, et on le devient. On se voit trop souvent, on perd l'envie de se plaire; on se connaît trop; on vit comme frères et sœurs.

LE DUC.

La Marquise n'est pas champêtre.

LA MARQUISE.

Je n'aime pas les ménétriers, ni les cornemuses, ni les ormeaux, ni le grand jour, ni les clairs de lune.

LE CHEVALIER.

C'est cependant bien à la mode.

LE DUC.

Et la promenade?

LA MARQUISE.

Fi donc, Monsieur! le plus insipide et le plus fatigant des plaisirs.

LE CHEVALIER.

Assurément, voilà la vie de château bien déjouée; la Marquise fait tomber ce qu'elle veut.

LA COMTESSE.

Même dans ses filets, Monsieur.

LA MARQUISE.

Je ne les tends pas, Madame; s'y prenne qui veut. Ce n'est pas que j'aime le train de Versailles; mais on se le doit, et, quand on y est, il faut être bien assise.

ERNESTINE.

Pardi, Madame, vous n'y aurez jamais un divan comme ici.

LE DUC.

Encore si les duchesses y avaient une *duchesse!*

LA MARQUISE.

Je ne me soucie pas que les ducs aient des

bergères. Vous en regardez une, par exemple, tous les jours, avec un peu trop d'attention.

LA COMTESSE (au baron).

Je suis bien aise qu'elle s'en soit aperçue, cela aura des suites.

LE DUC.

Mais au moins, madame la Marquise, j'espère vous y faire trouver bientôt le tabouret, dont vous faites tant de cas, puisque nos cœurs et nos affaires l'exigent.

LE CHEVALIER.

Comment! si la Marquise n'était pas aussi aimable qu'elle est....

LE DUC.

J'en serais désolé, car elle me coûterait cent mille écus.

LA MARQUISE.

Et monsieur le Duc veut gagner son argent lui-même.

LE DUC.

Oui, Madame est la plus jolie femme de la cour.

LA COMTESSE.

On m'a dit bien long-temps que je l'étais de la ville, mais à présent on est si impoli!

LE CHEVALIER.

Tu es l'homme du monde le plus heureux, je n'ai ni argent, ni tabouret, ni main à offrir.

ERNESTINE (à part).

M. le Chevalier est-il manchot?

LA COMTESSE.

De la naissance, c'est là le principal.

LE CHEVALIER.

J'ai bien un cœur aussi à présenter, mais on n'y croit plus à présent.

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'on n'en prononce plus le nom qu'en riant. On en a trop abusé, et toutes nos dissertations sur l'amour, l'amitié, la nature et la jalousie, l'ont fait tomber, ainsi que notre pouvoir. L'amour est à peine de la galanterie, et la galanterie à peine une politesse.

LE DUC.

Ces dames se plaignent toujours : qu'importe, pourvu qu'on s'épouse?

LE CHEVALIER.

Qu'importe, pourvu qu'on aime la femme de son ami?

LA MARQUISE.

Sans doute, si la femme de son ami ne se connaît pas en fats.

ERNESTINE (à part).

Attrape.

LE CHEVALIER.

Elles y sont quelquefois attrapées.

LE DUC.

Ah! si le cœur choisit, s'il est électrisé, s'il électrise.

LE CHEVALIER.

Tu te donnes là l'air inflammable.

LE DUC.

Sûrs l'un de l'autre..... Ah! Dieu!

LA MARQUISE.

Quand est-ce qu'on l'est?...

LA COMTESSE.

Quand on a des principes, Madame.

LE DUC.

Mais à moins qu'une passion réciproque ne fasse passer sur toutes les considérations, je suis fort pour les mariages de convenance et de confiance, ils tournent mieux que ceux d'un soi-disant amour. Qu'on y pense: aurait-on voulu épouser toutes les femmes qu'on a aimées?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUCIE.

LUCIE.

Monseigneur, tout est prêt, le bal va commencer; ne l'allez-vous pas ouvrir avec madame la Marquise?

LE DUC.

Je ne danse plus, belle Lucie; mais je vous admirerai.

LA MARQUISE.

Le bal ne s'ouvre plus à présent, Mademoiselle; on valse tous à la fois. Je prends le Chevalier; Monseigneur nous regardera s'il veut.

ERNESTINE.

Et moi je prends Blondin.

LE CHEVALIER.

Est-ce une rosière que votre Lucie?

LE DUC.

Non, mais c'est une rose; je n'aime pas les patentes de vertu, et les rosières m'ennuient.

LUCIE.

Bon! les rosières! il y en a une du village voisin qui s'est sauvée l'autre jour avec un jeune officier. Et puis il faut tant de rubans pour faire

une rosière! On est huit jours à ne perdre que son temps, et je n'en ai pas un qui ne soit employé à assister mon bon père.

LA MARQUISE.

Comment donc! voilà quelques phrases de suite.

LA COMTESSE (au comte).

Qui auront de la suite, je l'ai prédit au baron.

LUCIE.

Monseigneur, venez donc bien vite: tout notre village vous aime tant! on a tant de plaisir à vous voir!

LE DUC.

Et moi, belle Lucie, à vous l'entendre dire et à vous rencontrer!

LA MARQUISE.

Mais voilà de la gentillesse de part et d'autre.

ERNESTINE.

Madame, comme son bonnet va mal!

LA MARQUISE.

Mais ces maussades villageoises plaisent à ces messieurs; n'est-ce pas, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne regarde pas celle-ci des mêmes yeux que lui fait à présent M. le Duc, je ne lui parle pas à l'oreille, mais elle est fraîche.

LA MARQUISE.

Je le crois, cela se couche à neuf heures.

LE DUC.

Ah! Lucie, que je m'intéresse à votre bonheur!

LUCIE.

Eh bien! vous nous ferez danser le jour de votre mariage avec madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Encore une fête de village! c'est bien assez de celle-ci: nous irons bien, j'espère, le même jour à l'Opéra: il faut se montrer ce jour-là.

LE CHEVALIER.

Sans doute. (*Au Duc*) Comment seras-tu mis?

LE DUC.

Extravagant! j'ai bien autre chose dans la tête. (*A Lucie*) Nous arrivons tout de suite, ma belle enfant; commencez toujours.

LA MARQUISE.

Ce n'est donc pas la première fois que vous la remarquez?

LE DUC.

C'est elle qui est venue me chanter de fort jolis couplets à ma convalescence des blessures que j'ai reçues à la dernière bataille. C'est si simple! elle riait et pleurait à la fois. Heureux

le villageois qui, n'ayant d'autre affaire que celle de son cœur, touchera celui de Lucie.

LE COMTE.

Comtesse, je croirais aussi comme vous....

LA COMTESSE.

Il n'y a que la mésalliance.

LE BARON (en riant).

Madame, on ne se marie pas pour cela.

LA MARQUISE.

Allons voir danser ce bijou, auparavant faisons-la causer. (*Au Duc*) Eh bien! Monsieur, quand vous l'aurez assez regardée, vous m'en direz votre avis? Voulez-vous faire son portrait?

LE DUC.

Oh, Madame, il est tout fait! c'est celui de la plus belle nature. Quelle vivacité! quelle douceur!

LE CHEVALIER.

Comment donc! mais elle a une volupté singulière dans le regard. Je connais des femmes qui feraient un beau ravage avec ces yeux-là.

LA MARQUISE.

Elle est blanche, et voilà tout. Quel âge avez-vous, petite fille?

LUCIE.

J'ai eu seize ans le mois passé.

LE CHEVALIER (au Duc).

Seize ans, entends-tu? mais tu ne la remarques pas assez; regarde-la donc encore, vois ce cou d'ivoire s'arrondir sur ses épaules.

LE DUC.

Elle serait à merveille en habit de cour.

LE CHEVALIER.

Et de petite maison; mais tu mets de la noblesse à tout: ce teint-là n'est pourtant pas trop un teint de cour.

LE DUC.

Non, car c'est celui de la santé, et à la cour on n'en a pas.

LE CHEVALIER.

Aussi nos femmes sont faites....

LA MARQUISE (qui a parlé tout bas à Lucie).

Elle répond à merveille, cette enfant; je lui ai demandé si on allait la marier: elle dit (*d'un air d'ironie*) que son père dit que rien ne presse.

LUCIE.

Sans doute, je ne m'occupe pas de cela; c'est mon père que ce soin regarde.

LE CHEVALIER.

Que fait votre père, belle Lucie?

LUCIE.

Il cultive son bien.

LE CHEVALIER.

Est-il riche?

LUCIE.

Non, mais il dit qu'il est heureux si je suis sage. Je l'aide, je travaille avec lui.

LE DUC.

Avec lui! quoi! vous cultivez la terre?

LUCIE.

Oui, mais les soins que la vigne demande ne sont pour moi qu'un amusement; sarcler, planter les échalas, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raisin, le recueillir quand il est mûr, tout cela n'est pas bien pénible.

LA MARQUISE.

Je ne m'étonne plus si ses jolies mains sont ternies; c'est pourtant dommage que cela soit né dans un état vil et obscur.

LUCIE.

Mais, en vérité, je crois que vous me plaignez. Savez-vous bien que je n'ai encore excité que l'envie?

LA COMTESSE.

Eh mais! si vous voulez causer, allons plutôt nous asseoir au pied de cet ormeau.

LE CHEVALIER.

Et moi aux genoux de Lucie.

LUCIE.

Oh! vraiment n'en faites rien, vous ne seriez pas à votre aise; du reste, c'est bien de l'honneur à moi, mais cela fâcherait mes compagnes, et dans ce village on est jaloux.

LE DUC.

On doit l'être sans doute de vous voir si jolie, et à Paris on le serait de même.

LUCIE.

Moi, Monsieur, à Paris! hélas! qu'y ferais-je?

LE CHEVALIER.

Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs.

LA MARQUISE.

Après la galanterie de M. le Duc et le persiflage de M. le Chevalier, il serait temps de faire ouvrir cette porte.

LA COMTESSE.

Liberté de la campagne, M. le Duc; on ne danse plus après vingt-cinq ans.

LE DUC.

Ambroise a servi le roi, et est revenu dans son village donner l'exemple de la vertu.

LE CHEVALIER.

M'avez-vous vu aux revues du roi, à la plaine des Sablons? et le beau cheval que je montais au Trou d'Enfer?

LA MARQUISE.

Ah! chevalier, et votre *esprit* au bout de ce beau bonnet de housard qui vous allait si bien!

AMBROISE.

Non, Monsieur. J'ai vu M. le duc tombé de son cheval tué sous lui, et percé de trois coups de baïonnette à la journée de Clostercamp, qui fit tant d'honneur à M. de Castries, et de bien à la France. Blessé moi-même, je souffris de ne pouvoir le venger.

LA MARQUISE.

Ah! des récits de bataille pour vous amuser!

LE CHEVALIER.

Oui, si c'était encore de la manière dont les Gardes Françaises défilèrent l'autre jour devant le maréchal de Biron.

LA MARQUISE.

Êtes-vous né ici, mon ami?

AMBROISE.

Non, Madame. L'esprit de tolérance de notre roi me permet à présent de dire mon nom, sans aller jusqu'à le reprendre. Je suis un gentilhomme des Cévennes, qui aurait peut-être été pendu par la justice de notre intendant pour avoir été au prêche que mon père, un peu trop huguenot, avait établi à une demi-lieue de son château. Il mourut à force d'être persécuté ; et moi je me fis soldat. Devenu sergent, en recrue ici, une fermière passablement à son aise m'épousa, et combla mes vœux par la naissance de ma petite Lucie. Encore faut-il que nous travaillions tous pour pouvoir lui faire une petite dot de cent écus, quand elle se mariera.

LE DUC.

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt, mon cher Ambroise?

AMBROISE.

M. le Duc, j'ai eu une fois à solliciter pour un petit procès. Rebuté partout, ne pouvant pas trouver ouverte une porte où je voyais entrer des filles de mauvaise vie, des chanteurs, des bouffons, des usuriers, des hommes

perdus de réputation, oisifs de la capitale, j'y ai renoncé.

LE CHEVALIER.

J'aurais parlé pour vous à la maîtresse du valet-de-chambre du ministre.

AMBROISE.

Fi donc! le ministre lui-même, à qui je parlai de mes services de cinquante ans, et de mes blessures, embrassait, pendant ce temps-là, un abbé qui lui présentait un opéra-comique. Mais je ne veux pas vous ennuyer de tout cela. Tout sera prêt. Madame la Marquise, si vous voulez venir, ces seigneurs vous suivront sûrement.

(On ouvre la grande porte vitrée, le bal, commencé déja, dont on entendait sourdement la musique, s'annonce: le Duc valse avec Lucie. La Marquise, après avoir dansé avec le Chevalier, qui la quitte de temps en temps pour Ernestine et pour Lucie, qu'il prend une fois d'un air léger au Duc, qui n'en paraît pas trop content, revient avec le Chevalier dans le salon.)

LA MARQUISE.

Savez-vous que ceci devient trop plaisant! Voyez-vous la suite que met le Duc à ses soins pour cette petite villageoise?

LE CHEVALIER.

Pardi, si je l'ai vu! Il m'a fait une mine de

tous les diables quand je la lui ai enlevée pour danser avec elle. J'ai cru en vérité..... Mais vous êtes cependant bien décidée à l'épouser?

LA MARQUISE.

Oui, Chevalier, son nom ne vaut ni le vôtre, ni le mien : mais il me faut un rang, des semaines de Versailles, peut-être des faveurs du roi pour les miens, les bonnes grâces de la reine. Le Duc ne m'adore pas ; mais il me rendra la femme du monde la plus heureuse : je vous aime bien autant, mais vous n'avez rien.

LE CHEVALIER.

Ma foi, cela m'est égal, pourvu que je vous voie souvent. Le Duc n'est pas bien gai. Il vous convient pour tout plein de choses. Vous me convenez pour une seule, mais c'est la plus intéressante, la société.

LA MARQUISE.

Il est vrai que nous avons les mêmes goûts, la même manière de voir.

LE CHEVALIER.

Oh! tout-à-fait. Mais il tonne?

LA MARQUISE.

Avez-vous peur du tonnerre?

LE CHEVALIER.

Non pas absolument; mais j'aime mieux un combat, qu'un orage; cependant je suis toujours blessé quand je me bats : mais je suis malheureux en tout, excepté en femmes. Je perds si je joue. Mon phaëton casse, je verse, je tombe comme une pierre. Si je monte à cheval, il m'emporte. Je ne gagne pas un pari; mon tailleur me gâte un frac; je ne rencontre que mes créanciers; j'arrive trop tard partout, grâce aux embarras de Paris; et si la foudre tombe, vous verrez que ce sera sur moi.

LA MARQUISE.

Ah mon dieu! quel coup! Ah! c'est le feu! Dieu! tout le village va être brûlé.

(On entend des cris effroyables : tout le monde va et vient, et dit ce qu'il veut, sans qu'on ait besoin de l'écrire; par exemple : *mon père! ma fille! ah! Dieu! ma mère! pauvres de nous! prenez garde! nos vignes! nos moissons! ah Ciel!* Le Comte, le Baron, le Chanoine, l'Abbé, la Comtesse, rentrent en courant. *Le Comte*, sauvez les chiens! *le Baron*, sauvez les chevaux! *le Chanoine*, sauvez les vins! *l'Abbé*, sauvez ma toilette! *la Comtesse*, les gazes, les blondes, les dentelles! *la Marquise*, sauvez-moi, Chevalier! *le Duc*, je vais sauver ces pauvres paysans qui s'exposent.)

LA COMTESSE.

Messieurs, portez-moi sur vos bras comme

vous pourrez, sur le grand chemin de Paris, j'attendrai la diligence.

ERNESTINE.

Madame, j'ai fait mettre vos chevaux.

LE CHEVALIER.

Partons tout de suite; mon cabriolet est toujours attelé.

LA MARQUISE.

Oh! quel coup de lumière! (*A Ernestine*) Sauvez cette pauvre Lucie, dont la maison est en feu, et conduisez-la dans l'Abbaye-aux-Bois, en la recommandant de ma part à ma tante. Partez le plus vite que vous pourrez. (*A part*) Le Duc, ne la voyant point, ne sachant pas où elle est, n'y pensera plus, et mon mariage est sûr.

BLONDIN.

Monseigneur! Monseigneur! Il est déja bien loin, je vais courir après.

LE CHEVALIER.

Avez-vous fini de donner vos ordres? Dans une demi-heure, avec mes anglais, je fais quatre lieues, et vous rends dans votre hôtel à Paris.

(Ils sortent; on voit Lucie et Ernestine traverser le théâtre.)

LE DUC (qui revient à Blondin).

A présent que je suis bien sûr que personne n'a péri dans les flammes, tâchons de retrouver ce qui m'est le plus cher. Le feu gagne ce salon, après avoir consumé le reste du château. Mes chevaux sont-ils mis?

BLONDIN.

Oui, Monseigneur; partie pour les sauver, partie pour sauver Monseigneur, j'ai fait atteler deux voitures.

LE DUC (à part).

Lucie est sûrement avec son père. Sans ce vieillard et cette femme en couche que j'ai transportés avec leurs matelas, je ne l'aurais pas perdue de vue; je ne l'ai pas rencontrée dans la bagarre. Ambroise l'aura emmenée hors du village. As-tu vu quelque part ce bon Ambroise?

BLONDIN.

Il a travaillé comme un jeune homme, et a sauvé les enfants d'un de ses voisins.

LE DUC.

Et sa fille?

BLONDIN.

Oh! elle est en sûreté. J'ai entendu que madame la Marquise disait à Ernestine de la me-

ner dans un couvent; il faut bien qu'elle soit *cocasse* pour songer à jouer un tour, un jour comme celui-ci; car je l'ai entendue se dire à elle-même: «Le duc ne saura pas où elle est.»

LE DUC.

Ah ciel! il n'y a pas un moment à perdre. Prends une de mes voitures, cours après celle de la marquise; fais-en sortir Lucie, menace le postillon, et mène-la tout de suite dans mon hôtel..... Non, cela ferait parler: dans ma petite maison du Boulevard Neuf; cours, non, attends; vite un crayon pour qu'on te croie. «*Lucie, montez dans cette voiture, dans une heure je vous mène chez votre père; sans cela vous êtes perdue pour lui et pour moi. La marquise est un monstre.*» Ah! pauvre Ambroise, qui la cherche aussi peut-être..... quelle indigne femme que cette marquise! voilà les femmes du grand monde. Et Ambroise à présent..... Mais le vent augmente, le feu gagne. (*A un paysan qui passe*) Mon ami, n'avez-vous pas vu Ambroise?

LE PAYSAN.

Ma foi non, Monseigneur, chacun pense à soi, sauvez-vous.

LE DUC (à un autre).

Et vous, mon ami?

LE PAYSAN.

Je crois l'avoir vu, sur la grande jument, prendre le chemin de Paris; partez, Monseigneur; aussi bien la salle va s'écrouler.

(La maison tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une petite maison de grand seigneur.

SCÈNE I.

LE DUC, BLONDIN.

BLONDIN.

Sortez donc de cet état, Monseigneur, de cette maison de plaisir, qui est devenue celle du chagrin. Si Monseigneur allait voir Lucie?

LE DUC.

Moi, la déshonorer davantage! elle l'est assez par l'asile que je lui donne, dès que son malheureux père n'est pas avec elle. Dieu m'est témoin que je l'ai cherché partout pour arriver ici aussitôt que lui. On m'a dit qu'il avait pris le chemin de Paris: j'en ai parcouru tous les environs; ne l'ayant pas rencontré, je suis venu ici comptant l'y trouver. J'ai passé une nuit affreuse.

BLONDIN.

Il aura suivi la voiture de la marquise.

LE DUC.

Et n'y trouvant pas sa fille, il sera peut-être retourné. Pars pour Luzancy, porte ce sac de

50,000 francs, à partager parmi les victimes de l'incendie; instruis Ambroise, dis-lui comme tout cela s'est fait; fais-moi seller un cheval..... Je vais courir tout Paris, peut-être qu'il y est encore, peut-être il croit trouver sa fille à l'Abbaye-aux-Bois.

BLONDIN.

Oui, Monseigneur; pendant que Monseigneur cherchera de son côté, j'irai du mien.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LUCIE, M^elle LE SAGE.

M^elle LE SAGE.

On ne pleure pas ainsi à Paris, et surtout ici, Mademoiselle : vous n'avez pas fermé l'œil de toute la nuit.

LUCIE.

Mon père aide peut-être, sauve encore un voisin, un autre invalide plus estropié que lui; mais M. le Duc.... Monseigneur..... M^elle Le Sage, car c'est votre nom, n'est-ce pas, à ce que j'ai entendu? Comment donc! me voici ici; M. le duc sort et je ne vois pas mon père..... M'aurait-il trompée?

M^elle LE SAGE.

Vous êtes la première demoiselle, qui a logé ici, vis-à-vis de laquelle il s'est conduit ainsi.

LUCIE.

Mon père! mon père! (*Elle pleure.*) Il aura trompé Monseigneur pour rendre service à quelque malheureux, il lui aura dit qu'il le suivait. M. le duc sera retourné pour me l'amener ici. A demi morte de peur, jetée dans deux voitures, je ne sais comment....., il y a du malentendu dans tout ceci. Tenez, voilà le billet de Monseigneur; cependant il est clair, il n'y a que la fin que je ne conçois pas : *la marquise est un monstre.* J'ai cru qu'il n'y en avait qu'à la foire; elle est de même assez jolie cette dame; que peut-elle avoir fait? elle a voulu me rendre service, me mener dans un couvent.

M^elle LESAGE.

Tout cela se débrouillera, Mademoiselle, M. le Duc est arrivé tard; il s'est jeté sur son canapé, n'a pas dormi, et est sorti le chagrin dans l'âme; il m'a dit, en se levant, quand j'ai été lui demander ses ordres à votre sujet : « *Au nom de Dieu, M^elle Le Sage, ne laissez pas entrer la marquise.* » Mademoiselle veut-elle déjeûner? Je vais

faire venir les marchands, c'est l'usage quand on a passé ici une nuit.

LUCIE.

Hélas! puis-je penser à autre chose qu'à mon père, et ensuite à Monseigneur? oh! ma chère demoiselle! envoyez tout le monde, et même ce grand vilain suisse, qui m'a fait tant de peur avec sa moustache, envoyez-les courir après eux.

(Mlle Le Sage sort.)

SCÈNE III.

LUCIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! quelle heureuse rencontre! comment donc, la belle Lucie à Paris! mais cela a l'air d'un rêve, je n'ai pas voulu le croire; et pas encore mieux mise qu'à Luzancy! cela est incroyable! on travaille si vite à Paris! Mais que vois-je? vous pleurez! vous que nous avons vue hier si gaie! vous qui allez faire tourner la tête à tous nos jeunes gens!

LUCIE.

Eh! monsieur! je ne veux faire tourner la tête à personne, je n'ai plus seulement la mienne; je veux retourner au village, et retrouver tout ce que j'ai laissé dans la misère et la douleur.

LE CHEVALIER.

Ah ! je vois ce que c'est : le duc vous ennuie déja. Ah ! il a cela le pauvre garçon. C'est dommage, le meilleur enfant du monde..... mais triste à mourir quand il est..... Ah ! nous l'égaierons. Je suis fâché pourtant de ne l'avoir pas trouvé, j'avais un conseil à lui demander. Oh ! il est excellent pour le conseil, par exemple, c'est son fort. Je le rencontrerai peut-être quelque part, ou bien je ne le rencontrerai pas. Adieu, belle Lucie ; vous auriez bien mieux fait de me prendre.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LUCIE (seule).

LUCIE.

De me prendre..... hélas ! je n'ai pris personne ! je suis bien malheureuse qu'on ait songé à me prendre, moi, à mon père ! mais il viendra bientôt, le cœur me le dit, il aura mille choses à me dire ; je vais sonner, on dit que cette petite clochette fait venir tout le monde, je vais renvoyer cette demoiselle bien loin pour pouvoir causer avec lui.

SCÈNE V.

LUCIE, Mlle LE SAGE.

LUCIE.

Ma chère demoiselle Le Sage, dites, je vous prie, que personne ne vienne, excepté un malheureux vieillard qui s'appelle Ambroise; et vous-même, mademoiselle Le Sage, ne venez que quand M. le Duc sera de retour; je suis encore toute étourdie d'un tas d'extravagances d'un Chevalier; chaque mot en était une.

Mlle LE SAGE.

Comment! vous connaissez M. le Chevalier qui sort d'ici! (*A part*) Elle est plus avancée que je ne croyais.

SCÈNE VI.

AMBROISE, LUCIE, Mlle LE SAGE.

Mlle LESAGE (en s'en allant).

Oh! Mademoiselle! Mademoiselle! le voilà sûrement ce vieux homme qui vous cherche!

(Elle sort.)

LUCIE.

Oh! mon père!

AMBROISE (regardant partout).

Les voilà ces maisons que j'ai connues autrefois, avant d'entrer au service! le ciel m'en punit bien! le vice est toujours à son aise! plus de luxe que dans mon temps! mais la débauche est toujours la même.

(Il s'assied sur le canapé et a l'air bien fatigué.)

LUCIE.

La débauche! qu'est-ce que ce vilain mot? mon père, vous ne me dites rien? vous ne m'embrassez pas?

AMBROISE.

Voilà donc cet honnête homme! Voilà donc les vertus des grands! Ses bienfaits courent sans doute après moi. Il pense que l'honneur des pauvres gens peut être mis à prix. Je les ai vus, les riches hypocrites, attendre, espérer peut-être la misère d'un père vertueux pour.... Non, depuis hier que je t'ai perdue, je n'ai pas été un moment sans douleur. Cette cruelle nuit où tu t'es peut-être oubliée, ton père, fatigué du travail de la journée, accablé de sa peine et de celle des autres, qui ont vu périr dans un instant le fruit de tant de peines, a couru tout Paris. Ma vieille jument est tombée morte sous moi de lassitude. Ensuite, étendu

sur le pavé, au coin de cette rue, n'en pouvant plus, je m'arrachais les cheveux et te rappelais à grands cris. Eh quoi ! l'image d'un père désolé ne s'est point offerte à ta pensée, n'a pas troublé ton repos ! Mes gémissements devaient retentir jusqu'à ton âme !

LUCIE.

(Qui jusqu'au moment où son père s'est arraché de ses bras, a trop sangloté pour pouvoir répondre, reprenant un peu de force.)

Ah ! le ciel m'est témoin que je n'aurais jamais cru vous causer la moindre peine. M. le Duc m'a écrit qu'il vous mènerait ici lui-même. Voici son billet, dont je n'entends pas la fin. Il vous cherche partout.

AMBROISE.

Cela serait-il vrai, ma fille? vous n'avez pas su que vous vous sépariez de moi ? M. le Duc n'en est que plus coupable. N'y a-t-il donc plus de vertus ? Le Duc en a toujours eu la réputation. Il faisait du bien à notre village ; il était juste ; il paraissait humain ; il a fait la guerre bravement. Mais se peut-il que le même homme, qui connaît si bien l'honneur pour lui, le connaisse si peu pour les autres !

LUCIE.

Mais, mon père, apparemment que ce n'est

que pour vous obliger à venir demeurer ici avec lui, pour nous obliger tous deux à jouir de ses bienfaits.

AMBROISE.

Des bienfaits! C'est ce dont je me doutais. Ah! pour soutenir mes jours, qui seront de si courte durée, je trouverai peut-être de la compassion ailleurs. J'ai encore à l'armée quelques vieux camarades qui ne nous laisseront pas mourir de misère; d'ailleurs on n'en meurt jamais; mais on meurt de douleur, ma fille; on meurt de honte. Retournons au village, et renvoyons à ce mélange de grandeur, de bassesse, d'honneur et de séduction, ce que son bon cœur voudra peut-être nous proposer.

LUCIE.

Oui, mon père, j'y consens, mais voyons M. le Duc; ne l'abandonnons pas; il en serait encore plus fâché que moi, et vous-même, mon père, vous serez attendri quand vous le verrez.

AMBROISE.

Je ne le verrai pas, soyez sûre; suivez-moi.

LUCIE.

Mon père, il croira que je ne l'aime pas, il croira que j'en aime un autre. N'avez-vous donc pas remarqué comme à nos fêtes du vil-

lage, et surtout la dernière, nous nous regardions?

AMBROISE.

Que dis-tu, malheureuse! et que t'importe l'opinion d'un vil suborneur! Quels sont les droits d'un amour qui t'a perdue, et presque déshonorée? (*Lucie fond en larmes pendant tout cela.*) Tu l'aimes; tu aimes donc la honte? Tu préfères donc à ton père le plus cruel de tous ses ennemis? Tu n'oses le fuir en son absence, et le quitter sans son aveu! Ah! quand il a fallu quitter ton père, l'accabler, le désespérer, tu n'as pas été si timide. Et qu'attends-tu de ton ravisseur? qu'il te défende, qu'il te dérobe à l'autorité paternelle? Ah! qu'il vienne, qu'il ose me faire chasser d'ici! je suis seul, sans armes, affaibli par l'âge, mais l'on me verra étendu sur le seuil de la porte demander vengeance à Dieu et aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, sera obligé de marcher sur mon corps, et les passants diront avec horreur : « Voilà un père que sa fille désavoue, et que son amant foule aux pieds aveuglé par la plus criminelle des passions. »

LUCIE.

Áh! mon père, vous me ferez mourir, et lui

aussi. Il doit revenir dans peu, daignez le voir, l'entendre, et je vous réponds.....

AMBROISE.

Non, je ne veux pas le voir. Si tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi.

LUCIE.

Eh bien, non, ne le voyez pas, mais permettez que je le voie un seul moment.

AMBROISE.

Qu'exiges-tu? Moi te laisser seule avec lui! Ah! dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaisance. Allons, voici l'instant de nous éloigner, renonce à ton père ou à lui.

LUCIE.

Ah! mon père!

AMBROISE.

Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction!

LUCIE.

Eh bien, mon père, me voilà déterminée à m'en aller avec vous; je ne vous demanderai qu'une seule grâce.

AMBROISE.

Quelle est-elle?

LUCIE.

Laissez-moi lui écrire deux mots, lui appren-

dre que c'est à vous que j'obéis et que vous m'obligez à vous suivre.

AMBROISE.

Est-ce afin qu'il coure après vous, qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober pour toujours à moi? Non, je ne veux plus qu'on prononce le nom de l'infâme : qu'il meure de honte, il se fera justice; mais d'amour, perdez cette crainte : les libertins n'en meurent jamais. Mais comment a-t-il déja pu vous livrer à un autre? Vous aimez le Duc, dites-vous; et le Chevalier, le plus mauvais sujet de ce pays-ci, sort de chez vous. C'est lui qui, en passant, m'a dit avec son air insolent, que j'ai été trop accablé pour punir : *Ah! te voilà, bon homme. Comme tu sens le brûlé! Tu cherches peut-être ta fille : elle est bien placée, je t'en fais mon compliment. Elle est là, dans la petite maison du Duc. J'y reviendrai peut-être ce soir; nous ferons un souper délicieux, son cuisinier est excellent. Il n'est pas jaloux le Duc : quand il a une nouvelle débarquée, il me fait toujours avertir, et puis c'est une ancienne connaissance. Hier encore, tu sais bien..... la valse.... Ah! ma foi, elle est charmante.* La rage était dans mon cœur. Je me suis levé pour me jeter sur lui; il était déja

bien loin. Fuis, homme corrompu! m'écriai-je.

LUCIE.

Il m'a vue fondre en larmes. Il est arrivé et parti comme un fou, à son ordinaire.

AMBROISE (à part).

Je n'ose la questionner. (*En tremblant*) Que t'a dit, en te voyant chez lui, l'homme indigne dont je ne veux plus prononcer le nom?

LUCIE.

Je ne l'ai pas vu. Mademoiselle Le Sage m'a dit que j'aurais entendu ses sanglots pendant le peu d'heures qu'il a passées ici, si je n'avais pas sangloté moi-même.....

AMBROISE.

Il est parti sans te voir?....

LUCIE.

Hélas, oui, mon père.

AMBROISE.

Mais on m'a dit que tu étais partie avec la marquise. Le duc reconnaît donc par son billet qu'elle est un monstre de s'être prêtée à tout cela?

LUCIE.

A peine avais-je fait une demi-lieue de chemin, mon père..... Je vous conterai cela, oui, mon père, partons..... Eh bien, pendant cette

demi-lieue, la femme de chambre de madame la Marquise, Ernestine donc, en voiture, me parlait d'un couvent où elle me menait, et puis de m'y faire religieuse.... Je ne sais quoi encore..... que vous aviez péri peut-être dans les flammes..... Oh! c'est alors que j'ai commencé à pleurer : et je n'ai pas fini, comme vous voyez. Vous saurez le reste. Allons, je vous suis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

LE DUC, BLONDIN.

LE DUC.

Où est-elle?

BLONDIN.

Elle n'est plus....

LE DUC.

Comment? que veux-tu dire?

BLONDIN.

Non, monseigneur, elle n'est plus pour vous, nous ne savons ce qu'elle est devenue.

LE DUC.

Que dis-tu?

BLONDIN.

Je dis, Monseigneur, qu'après votre départ Mademoiselle Le Sage nous est venue dire de chercher partout après vous, et qu'ensuite on nous donnait la liberté pour la soirée, que nous pouvions aller nous divertir, que Mademoiselle n'avait besoin de personne.

LE DUC.

Hé bien!

BLONDIN.

Eh bien, Monseigneur, nous avons profité de la permission qu'elle nous a donnée. Mais quelle a été notre surprise à notre retour de ne point la trouver au logis! Nous l'avons cherchée inutilement dans toute la maison; elle a envoyé jusqu'au Suisse chercher aussi quelqu'un, je ne sais qui. Enfin, comme je vous le dis, elle n'est plus ici.

LE DUC.

Juste ciel! que me dis-tu? (*Après un moment de silence*) Il y a dans ces évènements quelque chose d'incompréhensible. Laissez-moi seul, et que personne ne se couche dans la maison jusqu'à nouvel ordre.

SCÈNE II.

LE DUC (seul).

J'ai enfoncé le poignard dans le sein d'un père! Je l'ai cherché en vain partout. J'ai trouvé, en le cherchant, une foule de malheureux, que je n'ai pas songé à secourir. J'ai trompé..., sans le savoir à la vérité. Ah! que je mérite bien le même sort!

SCÈNE III.

LE DUC, BLONDIN.

BLONDIN.

Monseigneur.

LE DUC.

Que fait mademoiselle Le Sage?

BLONDIN.

Elle dort, monseigneur; mais savez-vous que par l'empressement qu'elle avait de nous congédier si précipitamment, je jugerais qu'elle était instruite des desseins de Mademoiselle?

LE DUC.

Je n'en puis plus douter. Elle a choisi le temps que je m'épuisais de fatigue pour courir après son père, pour s'échapper. Mademoiselle Le Sage aura été gagnée.

BLONDIN.

Il n'y avait pourtant pas de quoi se lasser de nous, car nous ne l'avons pas eue ici trop longtemps, celle-là. (*A part*) Cette fille-là fera bien du chemin dans Paris, si elle va toujours ce train-là.

LE DUC.

Il ne faut qu'un ami de ce temps-ci qui aura

su que j'avais Lucie dans ma petite maison.... Le chevalier, peut-être; sans doute; il en était assez occupé; il oubliait ma marquise, cependant Lucie.... Blondin, n'est-il venu personne ici?

BLONDIN.

Eh mon Dieu! lui précisément, vous y êtes; c'est alors que mademoiselle Le Sage est venue nous renvoyer, disant que mademoiselle voulait être seule.

LE DUC.

Le chevalier! le traître..... Je veux m'en éclaircir sur l'heure. Sa maison est voisine de celle-ci. Je ne tarderai pas à en être instruit. Holà! quelqu'un, tous mes gens.

UN DOMESTIQUE.

Que veut Monseigneur?

LE DUC.

Qu'on aille à l'instant voir si le chevalier est chez lui; dites-lui que je le prie de passer ici sur-le-champ, que j'ai des affaires de la dernière importance à lui communiquer, et qu'il m'obligera. Écoutez; s'il n'y est pas, informez-vous bien à quelle heure il est parti, comment, dans quelle voiture; et quelle route il peut avoir prise. N'oubliez aucune de ces circon-

stances, entendez-vous ? (*Aux autres domestiques*) Vous autres, sellez des chevaux ; faites toute la diligence possible. Courez après l'infâme ravisseur qui m'enlève ma vie et mon repos. Allez, ne perdez pas de temps, vous aurez toujours trop tardé pour mon impatience. (*En criant à la porte*) Holà ! mademoiselle Le Sage.

M^lle LE SAGE.

Eh bien ! monseigneur, il y a bien du bruit ici. (*Elle bâille.*)

LE DUC.

Je le crois, et vous en êtes la cause. O la plus abominable des créatures !

M^elle LE SAGE.

Qu'est-il donc arrivé ?

LE DUC.

N'est-il venu personne ?

M^elle LE SAGE.

Pas madame la Marquise au moins, car vous me l'avez bien défendu (*elle bâille*), M. le Chevalier seulement ; oui, le Chevalier, je crois que c'est lui ; il entrait comme je sortais.

LE DUC.

Rentrez, mademoiselle ; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

M^elle LE SAGE.

Il est devenu fou, Monseigneur. (*En bâillant.*) Dites à Mademoiselle qu'elle me fasse réveiller si elle a besoin de moi.

LE DUC.

Je tombe de mon haut. La tête lui tourne-t-elle ? Ne fait-elle pas.....

SCÈNE IV.

LE DUC, BLONDIN.

BLONDIN.

Monseigneur, le Chevalier n'est pas chez lui.

LE DUC.

Il n'y est pas ?

BLONDIN.

Non, Monseigneur, il est à la campagne.

LE DUC.

Depuis quand ?

BLONDIN.

Depuis tantôt.

LE DUC.

A quelle heure ?

BLONDIN.

A dix heures.

LE DUC.

A dix heures..... dix heures du matin?

BLONDIN.

Mais, sans doute....! du matin.

LE DUC.

Quelle est la campagne où il est allé?

BLONDIN.

C'est ce qu'on ne sait pas. Il n'a emmené que son valet de chambre.

LE DUC.

Dans quelle voiture?

BLONDIN.

Dans une calèche de poste.

LE DUC.

Son absence doit-elle être longue?

BLONDIN.

C'est ce que l'on ignore; il a seulement dit que l'on garde ses lettres.

LE DUC.

Cela suffit: retirez-vous.

BLONDIN.

Ah! oui, encore quelque chose. On m'a dit qu'il était de si bonne humeur.....

LE DUC.

Belle nouvelle!

BLONDIN.

Et qu'au soin qu'il avait pris d'avoir deux coussins dans sa voiture, on croyait qu'il ne partait pas seul.

LE DUC.

Eh! laisse-moi, garde ces malheureux détails. Hélas! je n'ai déja que trop de preuves...,

SCÈNE V.

LE DUC (seul).

Il est bien fou, mais je le crois brave; ce sont de nos esprits forts en amour, qui ne croient ni à la tendresse, ni aux procédés (*il prend quatre pistolets dans une armoire, et les pose sur la table*); je l'obligerai à croire aux amis, il les ménagera une autre fois.

SCÈNE VI.

LE DUC, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (embrassant le duc malgré lui).

Bon jour, mon cher duc, est-il vrai que tu me demandes? je ne fais que d'arriver, j'ai mille choses à te dire. Qu'as-tu donc? tu me fais une mine de tous les diables; à qui en as-tu? puis-je t'être utile?

LE DUC.

A me délivrer d'une vie que je déteste et d'un rival qui m'est odieux.

LE CHEVALIER.

Oh! oh! rival odieux! c'est bien dit cela..... et qui est ce rival odieux?

LE DUC.

Vous m'avez ravi mon bonheur. Partons pour le bois de Boulogne, je m'expliquerai mieux; suivez-moi, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Mon ami, j'ai quelque envie aussi de me couper la gorge, mais ce ne sera pas avec toi, s'il te plaît. Commençons par nous entendre. Ah! je vois ce que c'est! comment diable! tu sais d'où je viens.

LE DUC.

En quel état l'avez-vous laissée?

LE CHEVALIER.

Assez bien: elle commence à se remettre un peu, la journée a été fatigante, comme vous sentez bien; mais si j'avais cru que vous vous intéressiez tant à elle .....

LE DUC.

Pouvez-vous en douter? où est votre caractère observateur?

LE CHEVALIER.

Mais, mon ami, êtes-vous sûr qu'elle en vaut la peine? ellle en a eu bien d'autres!

LE DUC.

Autre impertinence qui va être punie. Le cœur le plus neuf!

LE CHEVALIER.

Le plus artificieux! sans méchanceté; mais par légèreté.....

LE DUC.

Simple comme son visage et son teint!

LE CHEVALIER.

Oh! pardi oui! ah! quelle innocente!

LE DUC.

C'en est trop. Allons, sans aller plus loin (*il le mène aux pistolets sur la table*), partageons.

LE CHEVALIER.

Attendez donc, faites venir un chirurgien.

LE DUC.

Et qui diable pense à cela?

LE CHEVALIER.

Pardi, ce n'est pas pour vous; c'est que je suis malheureux en diable.

LE DUC.

Éloignez-vous, comptez dix pas.

LE CHEVALIER.

Compte-t-on avec ses amis? Ah! là, je tire, je vous en avertis. (*Ils tirent presque ensemble. Le chevalier reçoit une balle à la main, qui fait tomber son pistolet. Il s'entortille de son mouchoir et se met en attitude avec l'autre pistolet dans la main gauche.*) Eh bien, ne vous l'avais-je pas dit? C'est égal, recommençons.

LE DUC.

Jusqu'à ce que vous m'ayez dit où est Lucie pour que je la rende à son père.

LE CHEVALIER.

Comment, Lucie!... Le diable m'emporte si je sais où elle est! L'as-tu déja perdue? C'est dommage, car elle était charmante. C'est celle-là, par exemple, que j'aurais voulu t'escamoter plutôt que ta marquise.

LE DUC.

Comment, ma marquise ?

LE CHEVALIER.

C'est elle que j'ai menée à ma petite campagne près de Paris. Elle y a été bien folle. Oh! la bonne matinée! Mais, je t'en demande pardon, puisqu'elle te tient si à cœur! Moi, je ne m'en doutais pas; je savais bien qu'il s'agissait de ma-

riage. Je croyais même que c'était plus délicat avant qu'après.

LE DUC.

Tu n'as donc pas enlevé Lucie?

LE CHEVALIER.

Non, mon ami; non, pour les enlèvements, je n'en suis pas; cela est trop grave, et si tu n'as pas d'autre raison de me tuer, je te conseille de me laisser vivre.

LE DUC.

Mais vous êtes venu ici un moment après mon départ. Vous avez entretenu Lucie. Vous êtes disparu presque en même temps.

LE CHEVALIER.

Lucie est partie à la même heure que moi; à cela point de réponse, c'est une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. Lucie est belle comme un ange, j'en ai eu envie. Mais, si tu vas proposer tes ridicules pistolets à tous ceux qui auront ce ton-là, ma foi, tu ennuieras la moitié de Paris.

LE DUC.

Mais qu'êtes-vous venu faire ici?

LE CHEVALIER.

Te consulter sur un point important. Je voulais savoir si tu connais ces chevaux anglais que

leur ambassadeur veut vendre, et si tu me conseillerais de les acheter. Ta marquise est une bien mauvaise tête. Je ne te dirai pas tout le manège que j'ai employé pendant trois mois à me faire attaquer sans céder. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles désirs. Ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence et d'habileté, mais je me suis rendu, et je la quitte pour te conseiller de ne pas l'épouser.

LE DUC.

Oh! je vous en remercie; et je te demande pardon....

LE CHEVALIER.

Tu te moques! rien n'était plus juste; si je t'avais pris ta maîtresse, il aurait bien fallu t'en faire raison; il n'en est rien, tant mieux. Nous voilà bons amis.

LE DUC.

Il ne me reste donc plus qu'à mourir.

LE CHEVALIER.

Cela serait un peu violent; il faut garder ce remède-là, pour des disgrâces plus sérieuses. Ta Lucie est jolie, quoique un peu friponne. Il faut tâcher de la ravoir; mais si tu n'as pas celle-là, je te conseille d'en prendre une autre, le

plus tôt sera le mieux. Embrasse-moi. Ah ça, tu n'as plus besoin de moi?

LE DUC.

Et la main?....

LE CHEVALIER.

Bon! ce n'est rien; adieu.

SCÈNE VII.

LE DUC, BLONDIN, Mlle LE SAGE.

BLONDIN.

Bonne nouvelle, monseigneur; mademoiselle Lucie arrive avec son père.

Mlle LE SAGE.

Eh bien! tout ce tapage..... Voyez si tout cela en valait la peine! Je m'en doutais bien, moi, puisque son père était ici, quand elle m'a envoyé coucher.

LE DUC.

Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

Mlle LE SAGE.

Le pouvais-je, avec les gros yeux que vous me faisiez?

BLONDIN.

Votre gros Suisse, envoyé par mademoiselle Lucie après vous ou son père, est entré dans le

premier cabaret hors la barrière, où ils se sont reposés une demi-heure, n'en pouvant plus. Il me l'a fait dire. J'ai fait atteler votre cabriolet pour les chercher, et je viens vous l'annoncer; mais, Monseigneur, quel train, bon Dieu! et tout ce que j'ai dû entendre : *Votre maître est un gueux, un misérable, un scélérat!* Le voilà, il va vous en dire encore de plus belles.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AMBROISE, LUCIE, LE CHEVALIER (qui arrive d'un autre côté.)

LE DUC (en se jetant aux genoux d'Ambroise).

Je sais, Monsieur, tout ce que vous allez me dire.

LE CHEVALIER.

Oui, mon ami; mais, point de sermon, je vous en prie; cela fait tomber une pièce.

AMBROISE.

La colère étouffe ma voix.

LE DUC.

Le Chevalier est témoin.....

AMBROISE.

Beau témoignage que celui d'un autre mauvais sujet!

LE CHEVALIER.

Bon homme, ménagez vos expressions.

LE DUC.

La Marquise lui aura raconté que dans un moment où la tête légère, par des desseins sur moi, et des projets d'ambition, l'a emporté sur son cœur, qui aurait été affreux si elle y avait réfléchi, elle allait enlever pour toujours votre fille, à vous et à moi. Je la lui ai enlevée pour vous la rendre. Je vous ai fait chercher partout; vous me l'avez enlevée vous-même.

LE CHEVALIER.

Et vous, vous nous l'enlevez encore. Si l'on faisait un drame de tout ceci, on l'appellerait les quatre ou cinq enlèvements : il n'y manquerait que celui des suffrages du public.

AMBROISE.

La colère, l'indignation, le doute et la surprise.....

LUCIE.

Mon père ! laissez-vous toucher; excusez le Duc, contre qui toutes les apparences déposent, il est vrai; mais voyez-le à vos genoux avec un air de vérité qui doit repousser tous les soupçons, et retournons habiter notre ca-

banè; avec la paille que j'irai glaner dans les champs, nous l'aurons bientôt couverte.

AMBROISE.

Mais, Monseigneur, n'était-ce pas assez d'avoir perdu et déshonoré ma fille, au moins par le bruit que fera cette aventure, sans oser encore porter la cruauté jusqu'à nous faire revenir de force dans cette maison, pour me rendre témoin de sa honte et de ce qui passera dans le monde pour votre triomphe!

(Le Duc parle bas à Lucie.)

LE CHEVALIER (à Mlle Le Sage).

Beau triomphe! ils sont faux. Nous en avons vu ici de plus jolies encore.

Mlle LE SAGE.

Ah! je vous en réponds! mais pas d'aussi sottes!

LE CHEVALIER.

Écoute donc; c'est un tour, on veut te faire épouser.

LE DUC.

Laisse-moi donc tranquille, chevalier, avec ta finesse. (*A Ambroise*) Je paraîtrai criminel, je l'avoue, mais Lucie ne passera jamais pour complice de mes soi-disant crimes; eh bien! mon père, car il faut que vous le soyez, tant mieux,

vous êtes obligé de m'en permettre la réparation.

AMBROISE.

Que dites-vous, Monseigneur! jamais, jamais! vous ne méritez pas que j'achève de vous sacrifier ma fille, que je crois innocente, honnête; vous ne vous devez rien qui vous fasse rougir.

LE DUC.

Rougir, Monsieur! épouser l'innocence et la beauté!

AMBROISE.

Villageoise.

LE DUC.

Vous êtes gentilhomme?

AMBROISE.

Je l'ai été. Depuis ce temps-là, j'ai labouré la terre.

LE DUC.

Vous n'en êtes que plus noble! vous l'avez ensanglantée par vos blessures et celles des ennemis de l'état!.... deux degrés de noblesse de plus, mon père!

AMBROISE.

Nom que je refuse.

LUCIE.

Oh! je ne puis espérer..... Ah! Monseigneur!

seigneur, que je suis malheureuse! hélas! pourquoi m'avez-vous appris à vous aimer! et notre village, qui vous adorait! et nos danses!....

LE DUC.

Serait-il vrai, belle Lucie, que vous m'ayez aimé!

LUCIE.

On est donc bien bête à la ville, Monseigneur, de ne pas s'en apercevoir! tous les garçons de Luzancy ne s'y seraient pas trompés.

AMBROISE.

Mais, Monseigneur, vos parents, leur crédit, la Cour, ma misère, la Marquise.....

(Elle entre.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Oh! si ce n'est que moi, Ambroise, laissez-lui faire la sottise. Je viens ici m'accuser. Je suis cause de tout par un excès de jalousie intéressée au moins, car l'amour la justifierait; mon âme l'a désavouée un instant après: car je suis capable de tout en tous les genres, passant rapidement d'une idée à l'autre. J'avais,

d'honneur, des remords. Le Chevalier m'a menée à sa maison de campagne. Cela les a calmés et augmentés. J'en aurais de tromper le Duc, ce qui arriverait souvent. Il mérite une meilleure tête, et un cœur plus neuf.

LE CHEVALIER.

Bravo, Marquise, voici un dénouement.

LUCIE.

Mais, madame, la Cour....

LA MARQUISE.

Est un séjour d'ennui que j'ai eu la bêtise de vouloir habiter. Une demi-heure de réflexion, après les articles du contrat prêt à être dressé avec le Duc, m'y a fait renoncer.

LE DUC.

Ah, madame! que ne vous dois-je pas ?

LA MARQUISE.

Dites donc : « Que vous dois-je ? »—C'est cent mille écus. Les avez-vous là ? Je suis pressée. Il faut que j'achète deux schals Turcs, un des Indes, trois chaînes superbes, dont l'une soit presque aussi grosse que celle d'un puits, un peigne, et un Nelson doublé de martre. Le reste, mon cher duc, servira à loger vos bons paysans, à rétablir leur village. J'y veux une étoile de six rues élégantes et égales, du gazon et des

ruisseaux dans toutes. La grande place en corbeille de fleurs, et au milieu un joli pavillon pour vous, aussi gai que votre antique château était triste ; et il n'y aura pas de quoi recevoir vos ridicules comtes, comtesses, barons, chanoines, abbés. J'ai le plus joli petit architecte du monde, je l'envoie ce soir à Luzancy pour prendre des mesures et arranger tout cela.,

LE DUC.

Ne parlez donc plus de mauvaise tête quand on a un cœur comme le vôtre! Ambroise, laissez-vous toucher.

AMBROISE.

Mais, monseigneur, à la cour, on a de l'or et des titres, quels sont les miens ?

LE DUC.

Vos vertus et vos malheurs. Pour l'or, il est vrai qu'il est reçu d'épouser les filles de ceux qui nous ont ruiné, ou des sangsues du peuple, ou des fortunes d'Amérique, et de ces figures du Nouveau-Monde.

LE CHEVALIER.

Oui, et des figures de l'autre monde.

LE DUC.

Mais votre honneur.....

AMBROISE.

Est à vous refuser.

LUCIE.

N'est-ce pas, mon bon papa, plutôt à le réparer, puisque, sans que je sache trop ce que cela veut dire, on nous l'a dérangé ?

AMBROISE.

Eh bien ! j'y consens, puisqu'il n'y a pas d'autre manière.

(Le Duc et Lucie lui sautent au cou, en disant : *ah ! mon père !*)

AMBROISE (en souriant).

Je ne m'attendais pas, au commencement de l'orage, à être beau-père et gentilhomme de votre façon, monsieur le Duc.

LA MARQUISE.

A propos, je me réserve dans votre village deux chambres et un petit jardin, quand j'aurai envie de prendre l'air.

LE DUC.

Ah ! Marquise, tout vous appartiendra; faites-moi le plaisir d'y placer mademoiselle Le Sage. Je n'ai plus besoin de ses services. Chevalier, prends ma petite maison.

LE CHEVALIER et LA MARQUISE (à la fois).

Volontiers.

LA MARQUISE.

J'ai bien la campagne du Chevalier que j'ai prise ce matin; mais Dieu sait combien je l'aimerai! et puis, si l'idée d'avoir un tabouret à Versailles me prend, j'épouserai peut-être quelque vilain grand d'Espagne!

LUCIE.

Madame la Marquise ne compte donc pas épouser M. le Chevalier?

(Lucie, le Duc et Ambroise s'embrassent.)

LE CHEVALIER.

Mais il y a bien des choses à dire là-dessus; charmante à aimer, délicieuse en société; mais en ménage.....

LA MARQUISE.

Nous sommes du même avis. Aimons-nous tant que nous pourrons, et ne nous marions jamais.

FIN DU TROISIÈME ACTE ET DU QUATRIÈME VOLUME.

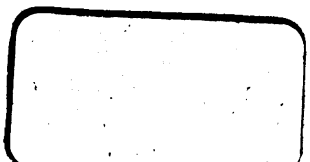
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Fragments sur Casanova.	Page 3
Remarques sur Laharpe.	
— Correspondance littéraire.	45
— Cours de Littérature.	59
Sur les Mémoires de Besenval.	111
Sur l'Armée Française avant la révolution.	125
De l'Armée Française pendant la révolution.	137
Sur la Révolution Française.	147
Utopie, ou Règne de Selrahcengil.	163
Quelques Caractères. Le Parfait Égoïste.	183
— Le Débauché et le Libertin.	210
— Les Gens d'esprit et les Académies.	218
— Voyage à Spa.	223
— Le Chevalier de Saxe.	228
— De la Méchanceté et de la Malveillance.	233
— Le Chevalier de Macare.	237
— De quelques Hommes presque parfaits.	247
— La Dévotion (*Fragment d'une lettre*).	251
De Moi pendant le jour.	254
De Moi pendant la nuit.	257
De Moi encore.	262

Mémoire pour mon Cœur. Page 265
Portraits d'Hommes et de Femmes.
— Avanturos. 291
— Zeila. 295
— Katiska. 296
— Callimaque. 298
— Hermine. 300
— Mobile. 303
— Sémilla. 309
— Eugénio. 312
— Félician. 314
— Joliette. 316
— Confusionax. 320
— Aganippide. 321
— Grambel. 323
— Superba. 325
— Aspasie. 327
— Volubile. 330
— Aristophile. 332
— Floveros. 335
De la Manière de Lire et d'Écrire l'Histoire. 339
Des Grands Hommes de Plutarque. 355
Les Enlèvements, comédie. 387

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

APR 2 0 1939